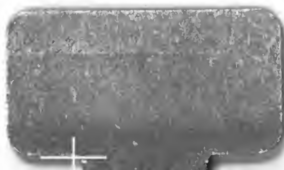

BIBLIOTECA NAZIONALE FIRENZE



SAHARA ET LAPONIE

I. — UN MOIS AU SUD DE L'ATLAS

II. — UN VOYAGE AU CAP NORD

PAR

LE COMTE GOBLET D'ALVIELLA

OUVRAGE ENRICHI DE DIX-HUIT GRAVURES



PARIS
HENRI PLON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
RUE GARANCIÈRE, 10

1873

SAHARA ET LAPONIE

Le plus grand nombre des gravures qui illustrent ce volume ont été dessinées sur bois par M. L. Breton, d'après des dessins au fusain pris sur nature par M. le baron F. de Beeckman, pour la Laponie; et d'après des croquis également pris sur nature par M. le capitaine A. Fiévée, pour le Sahara.

La gravure sur bois en a été exécutée par MM. Smeeton et Tilly.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, RUE GARANCIÈRE, 8.



Dessin de L. Breton.

Frontispice.

Naïlettes au bain.

D'après une photographie

SAHARA ET LAPONIE

I. — UN MOIS AU SUD DE L'ATLAS

II. — UN VOYAGE AU CAP NORD

PAR

LE COMTE GOBLET D'ALVIELLA

OUVRAGE ENRICHI DE DIX-HUIT GRAVURES



PARIS

HENRI PLON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

RUE GARANCIÈRE, 10

1873

AVANT-PROPOS.

Aujourd'hui que le courant des touristes européens se tourne de plus en plus vers des débouchés moins encombrés et moins décrits que les bords du Rhin, les plages de la Méditerranée et les sentiers de la Suisse, il est peut-être intéressant de réunir dans ce volume des souvenirs rapportés de deux régions aussi différentes que le sud de l'Algérie et le nord de la péninsule scandinave.

Que de contrastes éveillés par la seule association de ces deux mots, Sahara et Laponie! D'un côté, ce sont les charmes sévères et les nuances délicates des paysages septentrionaux, les steppes neigeuses, les forêts de conifères, les glaciers lavés par l'Océan, les longs et tortueux *fjords* d'une côte dentelée où semble expirer, sous l'étreinte du climat, l'empire de la vie et de la civilisation ; de l'autre, ce sont les domaines du soleil, les dunes brûlées, les plaines arides, les horizons éclatants, les mirages fantastiques, une solitude grandiose, écrasante, coupée d'oasis où l'exubérance de la végétation cache la

fièvre sous les fleurs, et la misère de l'homme sous les splendeurs de la nature. D'un côté, c'est le Lapon avec ses rennes; de l'autre, l'Arabe avec ses chameaux : ici des populations d'origine énigmatique, simples, humbles et honnêtes, mais faibles et abruties, peut-être nos devancières dans l'Europe centrale, aujourd'hui acculées à l'extrême pointe de notre continent, avec les derniers représentants de cette faune glaciaire qui les a suivies dans leurs migrations préhistoriques; là, une race intelligente, fière, imaginative, mais immobile, astucieuse et guerrière, stéréotypée, dans ses mœurs comme dans ses costumes, de l'Inde à la Sénégambie, des temps bibliques à la colonisation française. D'un côté, ce sont les légendes rêveuses et sinistres de la mythologie arctique; de l'autre, les épopées chevaleresques et sensuelles de la poésie orientale. Des deux parts, ce sont les aventures et les vicissitudes de cette existence nomade qui ne manque pas de saveur pour les esprits blasés de civilisation, avides d'indépendance et d'imprévu. Des deux parts, le voyageur peut errer au gré de sa fantaisie, ici dans les solitudes indéfinies de ce continent mystérieux qui n'a pas encore livré son dernier mot aux explorations de la science, là sur les rivages tourmentés de la mer qui garde le secret du pôle. D'un côté, à vrai dire, il lui faudra compter avec les tourmentes de sable, l'absence d'eau, les miasmes des

oasis et le voisinage des maraudeurs; de l'autre, avec la difficulté des communications, les intempéries de l'atmosphère, en hiver un froid qui peut dépasser 45° centigrades, en été des pluies et des brouillards, outre ces myriades de cousins venimeux dont l'affolante persécution me fit plus tard trouver anodines les attaques les plus effrontées des moustiques sahariens. Mais que sont ces obstacles, quand on est jeune, bien portant et philosophe!

Il ne faudrait pas, toutefois, juger ces deux régions d'après les seuls contrastes que nous venons d'esquisser. On n'est que trop enclin à personnifier tout un pays ou toute une race dans quelques traits saillants de leur physionomie, sans tenir compte des détails secondaires ou discordants. Que de gens du monde n'imaginent dans le Sahara qu'une immense plaine de sable, sans limites, sans accidents, sans végétation, dépourvue d'ombre, d'eau et de vie, torréfiée toute l'année par un soleil de plomb, et à peine sillonnée par quelque rare caravane se profilant sur un ciel de feu! Et n'est-ce pas fréquemment sous des traits identiques qu'on se figure la Laponie, avec cette seule retouche au tableau, que les sables mouvants sont remplacés par des neiges perpétuelles, et les longues files de chameaux par des traîneaux glissant avec leur attelage de rennes sous les pâles lueurs d'un soleil oblique ou d'une aurore boréale?

Sans doute de pareilles images reproduisent assez fidèlement les *tendances* de la nature dans les pays ainsi représentés; mais réduites à quelques grandes lignes dominantes, elles perdent en exactitude ce que par leur simplicité elles gagnent en unité et en vigueur. L'intérieur de l'Afrique n'est ni aussi uniforme, ni aussi aride, ni aussi inhabité qu'on se plut longtemps à le croire. Dans le Sahara algérien, il ne se trouve, à la vérité, ni chaînes ni montagnes proprement dites. Mais chaque fois que les sables y dominent, un labyrinthe de dunes forme un des sites les plus étranges, les plus bouleversés qu'on puisse décrire. Même le désert des plateaux y est plus ou moins ondulé, entrecoupé çà et là de longues dépressions aquifères, et généralement parsemé de broussailles qui — tout au moins en hiver — diversifient les perspectives, en même temps qu'elles reposent la vue. Enfin des groupes d'oasis, habitées par une population sédentaire, s'égrènent sur toute cette immense étendue de terres vagues qui sépare du Soudan le bassin de la Méditerranée, et dans quelques-uns de ces groupes, tels que l'Oued-Rhir, on peut marcher pendant plusieurs jours sans cesser d'avoir sous les yeux les lignes sombres d'oasis voisines.

De son côté, la Laponie, même dans ses parties les moins accidentées, se découpe en collines, en vallées, en bassins irréguliers. L'été, elle échange

son manteau de neige contre une parure verdoyante et fleurie. Enfin elle possède déjà une population sédentaire assez importante pour que, dans tout mon trajet de la mer Baltique à l'Océan glacial, je ne sois jamais resté plus de deux jours sans rencontrer d'habitation. Même les écarts du thermomètre, si considérables quand on met en regard l'été de l'Afrique et l'hiver de la Scandinavie[1], s'effacent dans d'autres saisons où l'on retrouve, sous ces latitudes extrêmes, les températures de nos propres climats. Si inconciliables que semblent au premier abord la notion de la chaleur avec l'image de la Laponie et l'idée du froid avec le nom du Sahara, je me souviens d'avoir subi des températures supérieures à 25° centigrades en traversant les steppes du Finmark vers le commencement de juillet, alors que, par de belles matinées de février, il m'est arrivé de trouver une pellicule de glace sur les mares des oasis souafiennes!

Ce ne serait pas une moindre erreur de juger exclusivement les nomades de la Laponie et du Sahara d'après quelques-uns de leurs contrastes les plus manifestes. Au premier abord, on ne voit guère que leurs divergences si accentuées de traits, d'instincts, d'origine et de traditions. Mais si on les

[1] On a constaté à Karesuando près de — 50° centigrades et à Touggourt au delà de + 52° centigrades; c'est-à-dire plus que la différence entre la glace et l'eau bouillante.

examine de près, on est tout surpris de découvrir, sous ces oppositions apparentes, combien de résultats identiques ont été produits par des causes analogues dans les steppes glacées des régions arctiques et sous les cieux brûlants du grand désert.

Il ne faut pas oublier que Lapons et Arabes pratiquent la même existence vagabonde, vivent exclusivement de leurs troupeaux, transportent avec eux tout ce qu'ils aiment et tout ce qu'ils possèdent, enfin accomplissent aux changements de saison des migrations analogues, — les uns des steppes suédoises dans les vallées de la Norvége, les autres des plaines sahariennes dans les pâturages du Tell. Aussi tous deux ont-ils acquis dans ce genre de vie la même vigueur de constitution ou plutôt la même force de résistance à des fatigues, à des privations, à des intempéries qui briseraient l'Européen le plus robuste, —qu'il s'agisse soit de fouiller les ténèbres de la nuit polaire pour retrouver un troupeau dispersé par les loups, soit de braver les chaleurs extrêmes de l'été saharien pour forcer un troupeau d'autruches ou pour surprendre quelque tribu ennemie. Tous deux, esclaves plutôt que maîtres de la nature, doivent au sentiment de leur isolement et de leur impuissance les mêmes superstitions, les mêmes croyances aux esprits, aux sorts, aux amulettes, aux incantations, — les uns interrogeant leur ciel brumeux pour lire l'avenir dans la forme des

nuages, le vol des oiseaux, la position de la lune et des étoiles, les autres se couvrant de talismans contre le mauvais œil, exorcisant les démons du désert avec des formules magiques, et achetant à force d'offrandes les bonnes grâces de leurs marabouts, ces équivalents arabes du sorcier lapon. Tous deux, jouets d'événements qu'ils ne peuvent ni prévoir ni prévenir, professent la même résignation fataliste devant la souffrance, la détresse et la mort, — qu'ils aient à affronter les tourmentes de neige ou les ouragans de simoun, les atteintes de la famine ou les invasions de la fièvre, la dent du loup ou les balles de l'ennemi. Tous deux enfin, confinés depuis une longue suite de siècles dans une forme de société qui ne comporte aucune espèce de progrès, affectent le même respect pour la routine de leurs ancêtres, le même dédain pour les arts de la civilisation.

Le gouvernement suédois s'est chargé à plusieurs reprises d'élever des jeunes Lapons, dans l'espoir qu'ils pourraient un jour faciliter chez leurs compatriotes la transition des habitudes nomades à l'état plus avancé des populations sédentaires. Peines perdues ! Dans presque tous les cas, l'instinct a prévalu sur l'éducation. On cite un de ces jeunes gens qui, à force de piété et d'application, se fit admettre dans les rangs du clergé suédois, et, plein d'une patriotique ardeur, s'en alla répandre parmi ses

compatriotes les lumières de la religion et de la civilisation. Mais loin qu'il les convertît, ce fut lui qu'un beau jour on vit céder à la tentation d'abandonner la Bible pour la houlette et le surplis du prédicateur pour les haillons du nomade. D'autre part, les chefs indigènes, élevés dans les colléges franco-arabes, sont à peine installés dans leurs tribus, qu'à de rares exceptions près, on les voit revenir aux mœurs, aux préjugés, aux vices et aux vertus de leur race, comme s'ils n'avaient jamais quitté le fond de l'Arabie ou les frontières du Soudan. Il faut bien reconnaître qu'après quarante ans et plus de sujétion politique, la société nomade n'est pas seulement entamée en Algérie par le contact des mœurs européennes.

Dès lors on peut conclure, par un dernier rapprochement, qu'une même destinée menace Lapons et Arabes, comme du reste tous les peuples nomades que vient heurter le flux de la colonisation moderne. Nous n'avons pas besoin de démontrer ici l'incompatibilité absolue qui sépare les sociétés agricoles des sociétés pastorales. Quand des peuples soumis à des régimes aussi incompatibles se rencontrent sur un sol propre à la culture, il est clair que tôt ou tard, à moins d'une réaction violente, la race agricole mettra sa rivale dans l'alternative de quitter ce territoire ou de renoncer à la vie nomade, c'est-à-dire dans l'alternative de disparaître ou de

se transformer. Or, malheureusement, ni les nomades de la péninsule scandinave, ni même ceux de la colonie algérienne, ne paraissent susceptibles d'une transformation sociale qui seule pourrait les soustraire à un anéantissement peut-être éloigné encore, mais désormais inévitable.

Toutes les sociétés modernes, avant d'atteindre l'état agricole, ont dû traverser l'état pastoral à une période quelconque de leur histoire. On pourrait donc se demander pourquoi les derniers représentants du régime nomade ne seraient pas capables d'accomplir à leur tour cette évolution de nos ancêtres. Mais il convient d'observer, en premier lieu, que les habitudes nationales, à l'instar des caractères physiques, se fixent à la longue et s'ankylosent plus ou moins, par l'effet continu de la transmission héréditaire. Songeons que les Arabes n'ont guère varié depuis l'époque lointaine où Abraham conduisait ses troupeaux dans les plaines de l'Asie Mineure, ni les Lapons, depuis les temps, plus lointains encore, où l'homme, en possession du feu, domestiqua le chien et le renne. Il n'est pas difficile d'admettre que des races aussi longtemps stationnaires, aient fini par perdre leurs facultés d'assimilation à de nouveaux milieux d'existence.

En second lieu, — parmi les vallées de l'Atlas, comme parmi les steppes arctiques, — la distance ne semble-t-elle pas trop grande entre les popula-

tions en présence, pour que la race inférieure, si même elle pouvait se plier aux conditions d'une vie nouvelle, fût capable de soutenir la concurrence de sa rivale sur le terrain de la civilisation moderne? On trouve bien des Lapons qui ont renoncé à leurs habitudes nomades pour se faire pêcheurs et bateliers. Mais, de l'aveu unanime, ils sont plus abrutis, plus ivrognes et cent fois plus misérables que leurs congénères vagabonds des *fjelds*[1]. Quant aux tribus algériennes depuis longtemps fixées dans le Tell, la statistique de leur mortalité est une triste mais décisive réponse à ceux qui rêvent encore l'assimilation des Arabes.

C'est qu'en effet une société nomade peut bien s'élever à l'état sédentaire par un mouvement naturel de croissance interne, par un perfectionnement gradué des instincts sociaux. Mais c'est une erreur de croire qu'une modification aussi radicale des habitudes puisse être brusquement imposée par la pression extérieure d'une civilisation plus avancée. Dans les deux pays auxquels je fais allusion, les gouvernements n'ont reculé devant aucun sacrifice pour favoriser la colonisation des nomades. Où ont

[1] Certains voyageurs ont vanté l'habileté et l'industrie des Lapons sédentaires établis dans le bassin de l'Alten. Mais il est très-probable que, trompés par la similitude du costume, ils ont pris pour des Lapons sédentaires de véritables *Quènes,* tribu finnoise émigrée sur l'Alten à une époque récente. Voir plus loin, seconde partie, chap. VII, *in fine*.

abouti ces efforts? Un jour, je rencontrai dans les *fjelds* du Muonio un hameau abandonné et déjà en ruine. C'était un ancien établissement de Lapons qui avaient reçu du gouvernement suédois la terre, les semences et les instruments de travail, sous la seule condition de s'en servir, mais qui, après deux ou trois récoltes, avaient jeté la charrue aux orties, racheté des rennes et repris leur existence vagabonde. Je devais trouver le même phénomène, reproduit dans les mêmes conditions, à l'entrée du Sahara oriental. En 1857, l'autorité française avait fait creuser des puits et planter des palmiers à Oum-el-Thiour, ainsi qu'à Chegga, dans le désert de Morrân. Ces oasis ainsi fondées furent offertes aux Selmia et aux Cheragga, qui acceptèrent de s'y fixer, malgré les dédains et les railleries des tribus voisines. Mais l'expérience ne fut pas longue, car aujourd'hui il paraît qu'Oum-el-Thiour est complétement désert, et quant à Chegga, je n'y vis même plus, lors de mon passage, un seul palmier sous les murs ruinés du caravansérail. M. Charles Martins cite un fait non moins caractéristique. Le gouvernement avait offert à une fraction de nomades, choisie parmi les plus misérables, des champs fertiles avec un village tout bâti et même une mosquée au milieu. Ils réservèrent les maisons à leurs troupeaux et plantèrent leurs tentes dans les rues, jusqu'au jour où, saisis par la nostalgie du désert,

ils retournèrent avec enthousiasme à leur vie antérieure !

Incapables de s'élever à une forme supérieure d'organisation sociale, ces deux races[1] semblent donc destinées à disparaître dans l'engrenage de ce mécanisme subtil qui se nomme le progrès de la civilisation. Heureusement, s'il ne surgit pas de complications imprévues, cette disparition s'effectuera avec assez de ménagements et de lenteurs pour épargner à ses victimes la plus grande partie des calamités et des souffrances qui accompagneraient une fermeture générale de leurs débouchés, une brusque suppression de leurs moyens d'existence. Pendant bien des années encore, l'artiste, le savant, le touriste, pourront visiter, dans des pays que le développement des communications met chaque jour plus à portée des centres européens, deux types encore vivaces des plus antiques sociétés nomades : l'un, timide, sombre, rabougri et résigné comme l'aspect de ces régions polaires qu'il dispute pied par pied aux défrichements scandinaves ; l'autre, à la fois patient et mobile, calme et ardent, généreux et perfide, à l'âme pleine de contrastes et de replis, comme l'image de ce désert brûlant parsemé d'oasis, qui sera un jour son dernier domaine, sinon son tombeau.

[1] Bien entendu, il ne s'agit ici que des Arabes soumis à la domination européenne.

PREMIÈRE PARTIE.

SAHARA.

SAHARA.

UN MOIS AU SUD DE L'ATLAS.

I

DE CONSTANTINE AU DÉSERT.

La route du Sahara. — Batna. — Modification de mes plans. — La traversée des monts Aurès. — Traces de la dernière insurrection. — Gorge et oasis d'El-Kantara. — Le col de Sfa. — Biskra et les Zibans. — Les bains de l'Aïn-Enchichi.

Le 11 février 1873, je quittai Constantine pour Biskra, dans le but un peu banal de voir le seuil du désert, qui commence au pied méridional du grand Atlas. Cette chaîne se franchit aujourd'hui par trois routes de diligence qui conduisent respectivement d'Oran, d'Alger et de Constantine aux oasis de Géryville, d'El-Aghouat et de Biskra. Mais comme le grand Atlas, au lieu de suivre parallèlement le rivage, s'infléchit un peu du nord-est au sud-ouest, Biskra, située dans l'Algérie orientale, est naturellement plus rapprochée du littoral que les autres oasis de la lisière saharienne. Il faut presque une

semaine pour se rendre à Géryville et même à El-Aghouat, tandis que Biskra se trouve aujourd'hui à vingt-six heures de Constantine et, le chemin de fer aidant, à trente heures de la Méditerranée. C'est, en outre, la plus remarquable des trois grandes oasis habitées par une population européenne, et la route qui y conduit à travers les monts Aurès est sans contredit la plus pittoresque de toute l'Algérie. Aussi est-ce généralement à Biskra que les visiteurs de la colonie vont chercher une impression du désert et de ses oasis.

De Constantine à Batna, la diligence marche pendant la nuit. Heureusement c'est la partie la moins intéressante du trajet. La route, quittant la vallée du Rummel, traverse la région des steppes qui s'étend entre le petit et le grand Atlas. Ce sont, comme j'en pus juger à mon retour, des bassins irréguliers que séparent des crêtes ondulantes d'une hauteur médiocre. Les villages sont rares; de maigres broussailles déguisent mal une roche aride et terne. Partout surgissent les ruines décharnées de monuments romains, numides, peut-être même carthaginois, qui renferment à la fois un encouragement et une menace pour les colonisateurs modernes de l'Algérie. De temps à autre, me collant le visage aux fenêtres du coupé, je vois passer dans le rayon lumineux des lanternes une longue file d'ombres blanches qui se rangent sur les acco-

tements pour nous céder le haut du pavé. Ce sont des Arabes qui portent leurs denrées à Constantine. On croirait voir des fantômes sortis des innombrables tombeaux qui jalonnent le chemin. Je ne connais rien de plus fantastique que la rencontre de ces caravanes au milieu des ténèbres, dans ce pays solitaire, surtout lorsque le profil bizarre des chameaux, effleurant presque la caisse de la diligence, vient symboliser l'image des mœurs orientales, en présence de la civilisation européenne.

Plus prosaïque, mon compagnon de coupé — un colon de Batna — ne prend texte de ces apparitions que pour se répandre en plaintes amères sur la concurrence désastreuse des cultivateurs indigènes. D'une frugalité extraordinaire, ils vivent à peu de frais, se logent dans des gourbis, font travailler leurs femmes et leurs enfants, se bornent d'ailleurs à entamer légèrement le sol pour y abandonner la semence, enfin transportent eux-mêmes leurs produits aux marchés du Tell, couchant à la belle étoile et buvant de l'eau claire sur la route, si bien que leurs gains sont minimes, mais leurs frais d'exploitation plus minimes encore. Les colons, au contraire, outre leurs frais d'établissement et de transport, ont à compter avec la cherté des provisions européennes, et, dès que l'étendue de leur concession l'exige, avec la main-d'œuvre, qui atteint jusqu'à quatre francs par jour.

A l'aube, nous étions sous les murs de Batna. Assise à mille mètres d'altitude, dans une sorte de dépression que dominent d'un côté les premiers contre-forts de l'Aurès, de l'autre les pics boisés du Djebel-Chellata, Batna reste néanmoins une ville des plus vulgaires et des plus maussades. Elle justifie, en quelque sorte, la raillerie que certains esprits caustiques adressaient autrefois à toute la colonie, quand ils l'appelaient un camp doublé de cantines. Ici, le quartier militaire ne renferme, à part l'hôtel du général, que des casernes et des magasins; le quartier civil, des cafés, des boutiques et des maisons d'employés uniformément alignées, sur des rues tirées au cordeau, autour d'une place rectangulaire ornée d'une église. Quant au quartier indigène, situé hors des murs, sous le nom de *village nègre*, il consiste simplement en un amas de gourbis groupés autour d'une mosquée fort ordinaire.

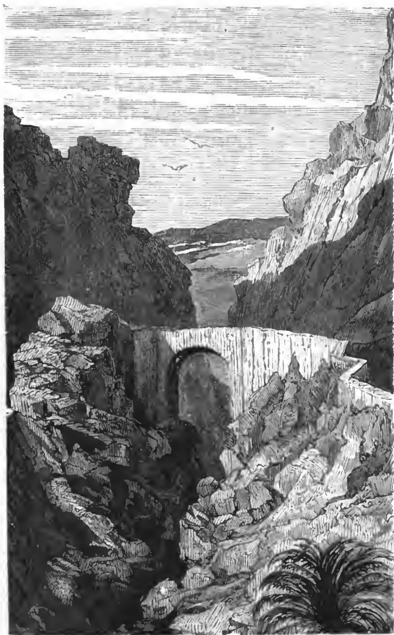
Les autorités d'Alger m'avaient accordé une lettre de recommandation pour M. le général marquis de Galliffet, qui commandait la subdivision de Batna. Malheureusement, lors de mon arrivée, il était à Touggourt, en plein Sahara, avec un corps expéditionnaire qui se préparait à parcourir l'Ouad-Souf. J'en fus d'abord assez désappointé, car je comptais sur le concours de l'autorité militaire pour visiter les environs de Biskra. Mais après

un instant de réflexion, je me demandai si je ne pouvais pas trouver dans ce contre-temps une occasion inespérée de visiter, non plus les oasis voisines de Biskra, mais une région bien autrement intéressante et bien moins parcourue : les oasis de l'Oued-Rhir dans le désert d'érosion, et le curieux district de l'Ouad-Souf dans le désert de sable. M. le capitaine Villot, qui dirigeait le bureau arabe de Batna, allait envoyer des dépêches à Touggourt. Il m'offrit gracieusement de transmettre au général de Galliffet, en même temps que ma lettre d'introduction, mon vif désir d'accompagner l'expédition de l'Ouad-Souf. Grâce à l'excellente organisation des courriers militaires dans le Sahara, je pouvais espérer une réponse à Biskra dans cinq ou six jours.

Malheureusement, la diligence de Biskra n'a que des départs fort irréguliers. Quand j'eus consciencieusement visité les ruines de Lambèse dans un repli de l'Aurès et la forêt de cèdres sur les premières pentes du Djebel-Chellata, je dus me morfondre deux longues journées encore dans les rues inanimées de Batna. Enfin, le 15, à quatre heures du matin, je m'installai sur l'impériale de la lourde patache qui fait le service du désert. La route suit d'abord une vallée ou plutôt une large dépression qui coupe transversalement toute la crête du Djebel-Aurès, si bien que le voyageur franchit, sans s'en apercevoir, la ligne de partage entre le versant du

Sahara et la région des lacs intérieurs. Mais, à mesure qu'on redescend vers le sud, on voit les sites changer de caractère. Ce sont désormais de petits bassins rocailleux qu'arrose l'Oued-Feddala dans sa course rapide vers les plaines du Ziban. Aux steppes légèrement ondulées et mouchetées de broussailles qui caractérisent les hauts plateaux, a succédé par intervalles un vrai désert de roche vive, aux tons rougeâtres et aux contours déchiquetés, qui rachète, par la bizarrerie des lignes, l'austère désolation du tableau. Parfois, à travers de longues gorges ravinées, se découvrent dans le lointain des pics escarpés et des pyramides neigeuses : ce sont les cimes de l'Aurès.

Ici encore, le pays est jonché de ruines; mais, cette fois, ce ne sont plus les vestiges d'antiques civilisations partout tombées en poussière, ce sont les témoignages bien plus émouvants de la récente insurrection qui a porté le fer et le feu dans la province. Tout le long du chemin, le conducteur me fait remarquer quelque nouvelle scène de pillage, d'incendie, de viol, de meurtre. Dans tel village, quatre-vingt-douze colons, surpris pendant la nuit, furent égorgés jusqu'au dernier, sans distinction de sexe ni d'âge... Dans ce caravansérail, où nous nous arrêtons pour rafraîchir les chevaux, le fermier, réfugié avec sa femme au sommet de la tour fortifiée, qui est ici le complément nécessaire de toute



Dessin de Darjou. Page 21.

Gorge d'El Kantara. — La *Bouche du désert.*

habitation européenne, — tint en échec toute une nuit une vingtaine d'Arabes qu'une colonne de Batna vint heureusement disperser à la pointe du jour... Ici était la ferme de Chassaing, le fameux tueur de lions. Pendant qu'il se trouvait à la ville, les Arabes envahirent sa demeure, massacrèrent son jeune enfant, et emmenèrent sa femme dans la montagne. Le malheureux en mourut de chagrin quelques mois plus tard... De tels récits sont palpitants en présence des décombres!

Cependant la vallée de l'Oued-Feddala, d'abord large et irrégulière, devient de plus en plus étroite et encaissée. Nous finissons même par nous heurter en quelque sorte à un vaste rempart de calcaire qui semble barrer tout passage. Mais le torrent s'est creusé une issue par une échancrure dont les parois ruiniformes servent de support à la route. Nous sommes à la gorge d'El-Kantara, que les Arabes ont surnommée avec raison la Bouche du Désert, *Foum-es-Sahara*. Jusqu'ici l'horizon était brumeux, l'air vif et piquant. On sentait que la brise du sud avait effleuré les neiges fondantes de l'Aurès. Mais à peine avons-nous pénétré dans le défilé, que nous passons sans transition d'une glacière dans une fournaise. Le ciel, se dégageant des nuées qu'un obstacle invisible semble enchaîner derrière nous, revêt son azur le plus pur et le plus éblouissant. Le soleil nous brûle de ses rayons réverbérés par les

facettes polies du calcaire, et le vent nous jette au visage les premières bouffées du désert. Tout à coup, comme nous venions de traverser le vieux pont romain qui donne son nom à la gorge, les parois de la brèche se replient brusquement sur elles-mêmes, pour découvrir dans toute sa magnificence un tableau qui eût arraché au plus indifférent des voyageurs un cri de surprise et d'admiration : c'étaient les palmiers d'El-Kantara, l'oasis la plus septentrionale de l'Afrique.

Je dois avouer que cette première apparition du paysage saharien dépassa non-seulement l'idée que je m'étais faite d'une oasis, mais encore toutes les descriptions que j'en avais lues. Je m'attendais à trouver des jardins, je trouvais une forêt; et quelle forêt! Que de grâce dans les lignes! que de vigueur dans les teintes! que de charme dans le contraste de ces énormes palmiers au tronc écailleux, au feuillage finement dentelé, alignés comme les avenues d'une pépinière, et cependant compactes comme le fouillis d'une forêt vierge, avec les perspectives âpres et rigides de plaines sans ombre et de montagnes sans verdure, éternellement brûlées par l'implacable soleil du désert! Il n'y a pas jusqu'aux haies de cactus et aux bouquets de bananiers qui n'empruntent à ce cadre austère de roches rougeâtres un redoublement d'originalité et de fraîcheur.

La route contourne la limite orientale des plan-

tations jusqu'au village qui s'élève au sud de l'oasis, dans une enceinte d'argile durcie, dominée par quelques vieilles tours. Les femmes d'El-Kantara sont renommées à juste titre pour leur beauté. Nous en croisâmes quelques-unes qui se rendaient à une fontaine voisine. Contrairement à la prescription du Coran, — d'ailleurs peu suivie dans les oasis, — elles marchaient sans voile, la tête nue. Les plus jeunes étaient certainement fort remarquables. L'assurance de leur démarche faisait ressortir la richesse de leurs formes. Leurs cheveux noirs, relevés par une coiffure extrêmement gracieuse, encadraient un visage d'un ovale parfait et d'un ton doré, qu'animait un regard à la fois vif et langoureux.

A partir d'El-Kantara, la route, ou plutôt les ornières fantaisistes qui en indiquent le tracé, s'allongent à travers des plaines de cailloux roulés jusqu'aux approches d'El-Outaia, petite bourgade d'origine récente, entourée d'un territoire extrêmement fertile, mais dévastée par les derniers troubles. Quittant ici la rivière d'El-Kantara, qui décrit un long circuit vers l'est pour se réunir à l'Oued-Abdi, nous franchissons, au col de Sfa, la dernière rangée de collines qui nous dérobe la vue du désert. On raconte qu'en 1844 les troupes françaises, parvenues pour la première fois au sommet du col, laissèrent échapper ce cri : « La mer, la mer! » Il est de fait que le tableau se prête étrangement à une

pareille illusion, surtout à l'approche du soir, quand le soleil rase de ses rayons empourprés l'immensité de la plaine saharienne. Aussi loin que la vue peut s'étendre, une surface plane et nue, d'un gris clair uniforme, se confond avec la ligne circulaire de l'horizon, sans autre repoussoir que les sombres bigarrures des oasis simulant des îles en pleine mer. Quelques lignes de mamelons jaunâtres, se détachant des contre-forts abrupts qui forment la marge septentrionale du bassin, viennent graduellement expirer sur le seuil caillouteux du désert, comme des chaînes de dunes sur un rivage couvert de galets. Mais, mieux encore que la vue de l'Océan, la contemplation de ces solitudes illimitées éveille dans l'homme le sentiment de l'infini, peut-être parce qu'à l'absence de bornes visibles vient se joindre ici l'absence complète de bruit et de mouvement.

Une heure plus tard, nous franchissions les portes de Biskra ou plutôt du fort Saint-Germain, qui comprend dans sa vaste enceinte les établissements militaires et le quartier chrétien. On s'y reconnaît bien au dernier avant-poste de la civilisation sur les confins du Sahara. Des avenues de cyprès mènent aux plantations de l'oasis; des essais de culture européenne forment des clairières au milieu des palmiers. Dans les rues, des réverbères sortent de bouquets de bananiers, et les poteaux décharnés du télégraphe se détachent sur l'ombrage touffu des

palmes. Le mercier arabe fait vis-à-vis à l'épicier européen, et le café maure s'adosse à l'hôtel français. Le son des tambourins qui retentissent dans un bouge indigène se heurte aux notes d'un piano qui s'échappent d'une fenêtre entr'ouverte, et dans les groupes, le haïk soyeux du cheikh à la démarche majestueuse côtoie les vêtements légers du colon, ou l'uniforme sévère du chasseur d'Afrique.

Madère et Biskra sont assurément les deux points de notre hémisphère où la température varie le moins du jour à la nuit. Mais l'île de Madère possède en outre le rare privilége d'avoir à peu près la même température en été qu'en hiver; tandis qu'à Biskra la chaleur, fort supportable de novembre en avril, atteint pendant les mois d'été 40° centigrades le jour, 30 à 35° la nuit. Alors tout appétit disparaît, le sommeil se perd, et s'il vient à souffler un simoun de quelque durée, la mortalité se développe dans d'effrayantes proportions. Les malheureux Européens, exilés sous ce ciel de feu, en arrivent bientôt à envier l'intérieur même du Sahara, où du moins la fraîcheur relative de la nuit compense l'extrême ardeur du jour.

Biskra est le chef-lieu des Zibans, longue bande d'oasis échelonnées au pied des monts Aurès. Elle-même comprend sept villages, dont on voit les minarets s'élever par-dessus les palmiers autour de la ville européenne. Toutes ces oasis sont arrosées,

2

soit au moyen de barrages placés en travers des torrents qui descendent de la montagne, soit, plus rarement, par des sources qui débitent un volume d'eau assez considérable. Le lendemain de mon arrivée, je visitai aux environs de Biskra une de ces fontaines, thermale et sulfureuse, l'Aïn-Enchichi. Une partie de la source se rend dans une piscine fermée où se baignent les Européens; le reste coule dans un bassin naturel qui sert aux classes inférieures de la population indigène, et spécialement aux Naïlettes de Biskra. Quand j'y passai, je trouvai sur les bords du réservoir une douzaine de ces dames dans un costume ou plutôt une absence de costume qui rappelait les baigneuses du Japon. Il est vrai qu'en vertu d'une coutume séculaire, les jeunes filles des Ouled-Naïl vivent en dehors des lois de la pudeur, non-seulement musulmanes, mais encore européennes. Elles habitent Biskra en grand nombre. Surchargées, en guise d'ornements, de ferrailles retentissantes qui dénoncent leur approche au loin, elles pullulent dans les cafés maures de la ville, où elles dansent au son du tambourin. Le caractère peu respectable de leur profession ne les empêche pas, quand elles ont amassé un léger pécule, de trouver dans leur tribu un mari qui les fait rentrer dans la condition ordinaire des femmes indigènes. Je n'en vis pas une seule qui pût rivaliser avec mes jeunes beautés d'El-Kantara.



Dessins de Darjou.

La prière au désert.



Page 26.

Sous les murs de Biskra.

Je comptais consacrer ma seconde journée à l'oasis de Sidi-Okba, où l'on visite une des mosquées les plus anciennes de l'Algérie. Mais, comme je revenais de l'Aïn-Enchichi, je fus appelé chez le commandant supérieur du cercle, M. le chef de bataillon Crouzet, qui venait de recevoir, avec des dépêches de la colonne, une réponse à ma lettre. Non-seulement les chefs du corps expéditionnaire m'accordaient l'autorisation de les suivre dans l'Ouad-Souf, mais encore le général de Galliffet me faisait l'honneur de m'offrir l'hospitalité à son quartier général. Je résolus donc de gagner Touggourt sans perdre un instant, et grâce à l'obligeant concours du commandant Crouzet, je fus en mesure de quitter Biskra dès le lendemain matin.

II

A TRAVERS L'OUED-RHIR.

Le Sahara algérien, pendant l'hiver de 1871-72. — Mon départ de Biskra. — Le petit désert de Morrân. — Panorama du Koudiat el-Dohor. — Le chott Melrhir et ses mirages. — La vallée de l'Oued-Rhir. — Dans les oasis. — Une soirée à Tamerna.

Avant de poursuivre le récit de mon excursion, il sera peut-être utile de rappeler brièvement l'état politique du Sahara pendant les derniers mois qui précédèrent mon passage. Lorsqu'au printemps de 1871, les Mokhrani avaient donné dans le Tell le signal de l'insurrection, le Sahara algérien, dégarni de troupes, était travaillé depuis plusieurs mois par une sourde fermentation. Les indigènes n'avaient pas encore ouvertement secoué la souveraineté de la France, mais leur conduite révélait suffisamment leurs espérances et leurs visées. Les impôts avaient cessé de rentrer; les ordres des bureaux arabes étaient partout transgressés ou méconnus; des caravanes se voyaient pillées aux portes du Tell; toutes les vieilles rivalités des tribus se réveillaient avec leur cortége de dévastations, de razzias

et de guet-apens. On eût dit que les différentes factions, les anciens *sofs*, préludant par la guerre civile à la guerre sainte, se disputaient déjà l'héritage aléatoire de la domination française.

Tandis que dans le sud-ouest les tribus hostiles des Oulad-Sidi-Cheikh quittaient leurs retraites inaccessibles du grand désert pour ressaisir leur ancien territoire et même menacer le Tell, un nouveau chérif, l'imposteur Bou-Choucha, s'emparait d'Ouargla avec l'aide des nomades Chamba. A cette nouvelle, le caïd Ali-Bey, qui gouvernait au nom de la France les districts d'Ouargla, de l'Oued-Rhir et de l'Ouad-Souf, c'est-à-dire la plus grande portion du Sahara algérien, quittait précipitamment sa résidence de Touggourt pour se réfugier dans les Zibans, ne laissant derrière lui qu'une petite garnison de cavaliers et de tirailleurs indigènes. Quelques jours plus tard, le 15 mai, le chérif se présentait devant la ville, qui lui ouvrait ses portes à la suite d'un soulèvement populaire. La garnison avait eu le temps de se jeter dans la Kasbah ; mais bientôt, traîtreusement attirée au dehors, elle était massacrée tout entière sur les confins de l'oasis. A partir de ce moment, le chérif régna seul dans l'Oued-Rhir, et les Français, bloqués dans la place de Biskra, virent même les oasis les plus voisines se soustraire à leur autorité.

Ainsi se passa tout l'été. Quand l'approche de

l'hiver rouvrit la période des expéditions militaires dans le Sahara, la pacification complète du Tell venait précisément de rendre aux autorités françaises la libre disposition de leurs forces pour commencer les opérations au sud de l'Atlas. Pendant que deux colonnes, respectivement sorties d'El-Aghouat et de Géryville, refoulaient dans le désert les Oulad-Sidi-Cheikh et leurs alliés, un troisième corps, sous les ordres du général de Lacroix, rejetait de la Kabylie dans le Hodna, puis du Hodna dans le Sahara, les derniers compagnons des Mokhrani. Déjà le caïd Bou-Akaras était descendu avec ses goums dans l'Oued-Rhir, et avait repris Touggourt presque sans coup férir. Le général de Lacroix l'y rejoignit avec sa colonne vers la fin de décembre, pour marcher ensuite sur l'oasis d'Ouargla, où l'expédition, forte d'environ cinq mille hommes, pénétra dans les premiers jours de janvier. Comme le chérif venait prudemment de s'enfoncer dans le sud-est, les goums, soutenus par quelques escadrons de cavalerie régulière, furent lancés sur la piste des fuyards, tandis que le gros de la colonne restait campé sous les murs d'Ouargla. Il paraît que cette poursuite fut signalée par des razzias très-fructueuses; le bruit se répandit même que le chérif avait été tué; mais, comme on l'apprit dans la suite, il réussit à atteindre sain et sauf la ville de Rhadamès dans la Tripolitaine méridionale. La colonne revint alors à

Touggourt, qu'elle laissa de nouveau le 18 février pour se diriger sur les oasis de l'Ouad-Souf.

C'est la veille de ce départ que j'avais quitté Biskra. Ignorant si je ne trouverais plus le corps expéditionnaire sous les murs de Touggourt, j'étais assez impatient d'atteindre la capitale de l'Oued-Rhir, et j'avais en conséquence réduit mes bagages à leur plus simple expression. Je n'avais avec moi que deux *chaouchs* ou cavaliers indigènes, et un mulet chargé d'une valise ainsi que de quelques provisions. Les cinquante-deux lieues qui séparent Touggourt de Biskra se partagent d'ordinaire en huit ou neuf étapes. Toutefois, avec des bêtes peu chargées, on franchit aisément cette distance en quatre ou cinq jours. Un grand avantage de cette route, c'est que les voyageurs sont certains de trouver un puits, et même un gîte à la fin de chaque étape, — d'abord dans les *bordj,* sorte de caravansérails fortifiés, mais inhabités, qui s'échelonnent sur le petit désert de Morrân, — ensuite dans les oasis de l'Oued-Rhir, qui se succèdent depuis Touggourt jusqu'à mi-chemin de Biskra.

Nous mîmes deux jours à franchir les solitudes du Morrân. Ce sont des plaines ondulées, couvertes de galets et de graviers arrachés aux plateaux de l'Atlas par la longue érosion qui combla jadis l'extrémité septentrionale de la mer saharienne. La végétation, bien que fort rabougrie, n'y disparaît

jamais complétement. Des tamarins, des chieh (*Artemisia judaica*), des ketef (*Atriplex halimus*), s'étalant au sommet de petits monticules qui bossellent la plaine, tranchent en vert foncé sur le gris sombre du terrain ou le bleu velouté du ciel. Mais, dans son ensemble, ce site reste nu et morne. Quand de temps à autre nous nous retournions pour jeter un regard d'adieu sur la haute barrière des monts Aurès, le contraste de ces gros mamelons fauves faisait encore ressortir davantage l'uniformité mélancolique des espaces incolores et illimités qui fuyaient devant nous.

Enfin, le second jour, nous atteignîmes le Koudiat-el-Dohor, d'où se découvre un des sites les plus frappants du Sahara. Nous nous trouvions comme au sommet d'une haute falaise. A nos pieds, le plateau, brusquement interrompu, surplombait ce qu'on eût dit un golfe immense, à l'heure de la marée basse, avec ses plages sablonneuses, ses bras azurés, ses lagunes unies comme un miroir et cependant frangées d'écume, ses récifs disposés en jetées naturelles, ses îlots rehaussés d'épais bocages, et enfin son entrée perdue dans le lointain indécis et vaporeux de la pleine mer. On sentait toutefois je ne sais quel mélange contradictoire de vie apparente et d'immobilité réelle dans cette scène captivante et grandiose, mais en même temps silencieuse, solitaire et vague comme une vision de

quelque monde endormi, ébauchée sur la toile d'un peintre idéaliste. C'est qu'en effet ce paysage maritime manquait de son élément le plus essentiel : l'eau n'y figurait que par un jeu d'optique. Nous étions devant ce mystérieux *chott* Melrhir, dont les dépôts salins ont provoqué par leurs mirages tant de curieuses légendes. On raconte même que l'obstacle apparent de cette fausse mer fit autrefois rebrousser chemin à Sidi-Okba, le fougueux propagateur de l'islamisme dans l'Algérie orientale, — d'où la dénomination de *Koudiat-el-Dohor*, la montagne du Tourne-bride.

C'est ici que commence l'Oued-Rhir, longue et curieuse dépression qui s'avance du nord au sud, sur une faible largeur, jusqu'au delà de Touggourt. L'horizontalité des terrains, tant au fond de cette vallée qu'aux deux côtés des berges, l'identité des roches sédimentaires qui forment le sol de la dépression et des plateaux avoisinants, enfin la présence de certains monticules isolés qui, parfois alignés comme les arches d'un pont disparu, figurent les derniers *témoins* d'un ancien plateau réunissant les deux corniches de ce vaste sillon naturel, tous ces indices prouvent surabondamment qu'on ne peut rattacher l'origine de l'Oued-Rhir à une crevasse de l'écorce terrestre, partiellement comblée au moyen d'une éruption ou d'un effondrement. C'est donc le résultat d'une puissante érosion,

attribuable elle-même soit au passage séculaire d'un fleuve aujourd'hui desséché, soit même peut-être à la dénudation longtemps poursuivie sur le lit de la mer saharienne par un des courants qui la sillonnaient.

Le lendemain, 20, nous longions encore les bords du chott, quand nous aperçûmes au loin une bande d'un vert foncé qui tranchait sur le gris plus clair de la plaine. C'étaient les premières oasis de l'Oued-Rhir, — *Ourhir* et *Nsira,* — toutes deux inhabitées. Au milieu d'Ourhir s'élève la *koubba* de Sidi-el-Meurlifi. On donne le nom de koubba à de petits monuments cubiques surmontés d'une coupole et blanchis à la chaux, qui recouvrent les restes de quelque marabout. L'intérieur, où l'on pénètre par une porte basse, renferme le tombeau du saint, ordinairement entouré de tapis, d'étendards, de chiffons, et d'autres offrandes encore, amoncelées par la piété des fidèles, qui viennent de plus ou moins loin, suivant la réputation du marabout, visiter ce lieu de pèlerinage. Souvent élevées au sommet d'un mamelon, que baigne une source et que protége un groupe de palmiers, avec une plaine aride et déserte à l'arrière-plan, ces chapelles constituent peut-être le site le plus caractéristique de toute l'Algérie; on le retrouve de la Méditerranée aux dernières limites du Sahara.

Quelques heures plus tard, nous arrivions à Mreïer, la bourgade la plus importante de l'Oued-

Rhir après Touggourt, et le soir même nous couchions chez le cheikh de Sidi-Khelil. De Mreïer à Touggourt, on ne cesse jamais d'apercevoir la ligne sombre de quelque oasis plus ou moins voisine, et ce faible relief suffit pour rompre l'uniformité du chemin. On a peine à s'imaginer quelle importance revêt, dans le désert, le moindre accident topographique. Un tas de pierres, un mamelon de sable, une broussaille plus haute que ses voisines, font autant d'effet qu'une montagne dans nos plaines, un clocher sur nos grandes routes. A plus forte raison, quand le voyageur traverse une de ces oasis, éprouve-t-il une vive sensation de bien-être mélangé d'admiration pour les splendeurs d'une nature presque tropicale. La brise qui se glisse dans les dattiers, caressant leurs troncs écailleux et balançant leur cime échevelée, l'eau qui murmure dans le réseau des rigoles, dispensant partout la séve et la fraîcheur, le rayon de soleil qui, se jouant à travers les palmes, projette une traînée de lumière dans l'obscur dédale des plantations; l'air qui circule attiédi et comme embaumé par des parfums de serre chaude; jusqu'au cri des oiseaux, qui pillent les parterres, et au coassement des grenouilles, qui s'ébattent sous les ajoncs des mares, — tout reflète une exubérance de vie qui fait délicieusement oublier pendant quelques instants la monotonie âpre et desséchante du désert.

Presque toutes les oasis possèdent, vers leur centre, une bourgade plus ou moins importante, qui s'élève sur un petit monticule, à l'abri d'un mur crénelé et d'un fossé bourbeux, avec un ou deux ponts correspondant à autant de portes. Les maisons, bornées à un rez-de-chaussée et entassées sur les deux côtés d'étroites ruelles, sont bâties en argile durcie; par leur structure cubique comme par leur couleur jaunâtre, elles rappellent les formes de nos briqueteries. Les fenêtres y sont aussi inconnues que les chaises et les cheminées; comme dans tous les pays arabes, on y mange et on y dort sur des nattes; quant à la cuisine, elle se fait dans la cour intérieure.

Je devais à l'obligeance de M. le commandant Crouzet une lettre-circulaire qui avait pour but de m'assurer l'hospitalité des cheikhs sur tout le parcours de l'Oued-Rhir. Chaque fois que nous approchions d'une étape, je remettais la missive officielle à l'un des cavaliers, qui partait au galop et disparaissait bientôt sous les ombrages de l'oasis. Un quart d'heure ne s'était pas écoulé que le cheikh s'avançait à ma rencontre, suivi des principaux habitants. Après force *salamalecs,* il faisait le simulacre de me baiser la main, que je lui tendais à l'anglaise; puis, prenant la bride de mon cheval pour m'introduire dans les murs, il me conduisait directement chez lui, où il me faisait asseoir dans la salle des hôtes.



Dessins de Darjou.

Femmes arabes en palanquin.

Page 37

Cavaliers sahariens.

Bientôt apparaissait un vaste plat de *kouskoussou*, avec son assaisonnement de *merga* et son complément de dattes. La première fois que, sans couteau ni fourchette, je me trouvai ainsi devant un immense ragoût de mouton bouilli nageant dans une pâtée jaunâtre, je ne laissai pas d'être quelque peu embarrassé. Voyant cette hésitation, mon hôte plongea la main dans le plat, y choisit les morceaux les mieux fournis, et se mit à en détacher de gros lambeaux qu'il me tendit avec les doigts : c'était, paraît-il, un grand honneur qu'il prétendait me faire. Dès que j'avais terminé, on portait le plat à mes hommes d'escorte, qui, assis en face de moi, faisaient promptement disparaître, en compagnie du cheikh lui-même et de ses clients, les derniers débris de la *diffa;* après quoi chacun s'étendait sur sa natte, roulé dans son burnous, pour dormir paisiblement jusqu'à l'aube.

Le quatrième jour, nous venions de traverser la petite chaîne de dunes gypseuses connue sous le nom peu harmonieux de Dra-Mtâ-Abderziz, et nous approchions du monticule ombragé que couronne la fontaine jaillissante de l'Aïn-Refian, quand nous aperçûmes, à l'ombre des palmiers, une vingtaine de cavaliers richement armés et harnachés. En même temps, une troupe de chameaux se dessinait dans la plaine, chargés de nombreux ballots que dominaient deux palanquins aux couleurs voyantes

et aux rideaux baissés. Il était clair que nous avions devant nous quelque personnage d'importance. C'était, en effet, le caïd Bou-Akaras, qui revenait de l'expédition avec une partie de sa suite et de son butin. Comme il parlait un peu de français, il m'apprit que la colonne avait déjà quitté Touggourt depuis trois jours, mais que je trouverais à Tamerna-Kedima une escorte de cinq cavaliers et de sept chameaux avec leurs conducteurs, chargée de me conduire aux oasis du Souf.

Quand j'atteignis Tamerna, la petite caravane n'était pas encore arrivée; mais comme elle était signalée à peu de distance, je résolus de l'attendre sur le seuil de la bourgade, parmi les ruines de l'ancienne Tamerna. Cette radieuse soirée semble encore présente à mes yeux. Assis près de moi, le cheikh de Tamerna et ses deux frères, — beaux jeunes gens au regard intelligent, au teint bronzé, élégamment drapés dans leurs haïks d'une éclatante blancheur, — se tenaient silencieux et immobiles, soit qu'ils voulussent respecter ma rêverie, soit qu'ils cédassent eux-mêmes à l'imposante sérénité de cette nuit africaine. L'air, que ne troublait ni un bruit ni un souffle, avait encore sa tiédeur et ses parfums du crépuscule. Son extrême transparence laissait aux reflets blafards de la lune un éclat et une vigueur inconnus sous nos climats brumeux. Aussi la limite de l'ombre et de la lumière se

tranchait-elle avec une netteté merveilleuse, là même où les rayons de l'astre avaient à reproduire sur le sol l'aigrette finement dentelée des premiers palmiers. Au delà de cette ligne, tout était ténèbres et mystère dans le profond fouillis de l'oasis; tandis que derrière nous les décombres informes des anciennes habitations et les façades cubiques de la bourgade moderne, réfléchissant la clarté lunaire, nageaient comme un îlot lumineux sur le fond velouté de l'azur nocturne. Au centre de la clairière, une ancienne mosquée, témoignage d'une époque plus prospère, occupait encore, avec ses dix rangées d'ogives sarrasines à demi écroulées, l'étroite plate-forme d'un escarpement solitaire. On eût dit un monument antédiluvien oublié sur son piédestal par les forces destructives du temps. Ces costumes bibliques, cette forêt de palmiers en face d'une cité détruite, les formes bizarres de l'architecture saharienne, l'opposition si accentuée des teintes, le calme majestueux de la nature, la conscience de mon isolement, et jusqu'aux souvenirs de cette civilisation européenne que j'avais quittée depuis quelques jours à peine, c'en était assez pour frapper vivement une imagination même plus habituée que la mienne aux scènes et aux types du désert.

III

DANS LE DÉSERT DE SABLE.

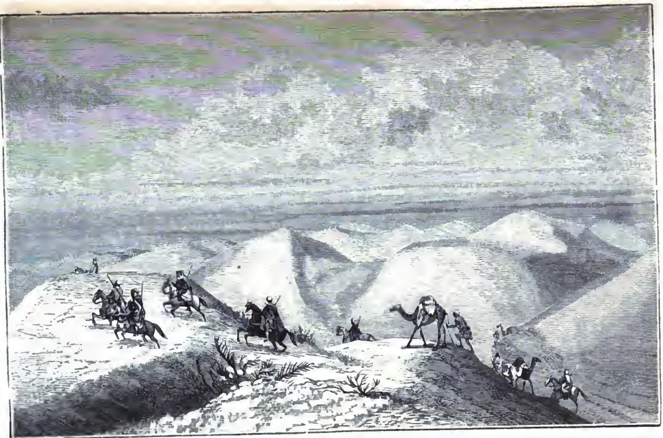
Entrée dans les dunes. — La traversée de l'Areg. — Nos *khebirs*. — Une tourmente de sable. — Les citernes d'El-Ferdjan. — Premier aspect des oasis souafiennes. — Cuvettes et coupoles. — Mon arrivée au camp de l'expédition française.

Le jour suivant, ayant pris congé de l'escorte que j'avais reçue à Biskra, je gagnai l'oasis de Mgarin avec mes nouveaux compagnons. De Mgarin à Touggourt, il n'y a guère que trois heures de marche. Mais la colonne expéditionnaire ayant sur moi cinq jours d'avance, je résolus de gagner les oasis du Souf par la voie la plus directe, en laissant Touggourt sur la droite. Le 22, nous quittâmes donc Mgarin de grand matin pour gravir la corniche orientale de l'Oued-Rhir. Les sables, qui avaient fait leur apparition dès la veille, commencèrent bientôt à se grouper en dunes de plus en plus hautes et plus fréquentes. Nous entrions dans cette partie du désert à laquelle les habitants de l'Oued-Rhir semblent eux-mêmes réserver le nom de Sahara. Bientôt nous fûmes en plein *Areg*. Alors seulement je commençai à éprouver ce sentiment de

vague inquiétude, de malaise instinctif, que nous associons d'habitude à l'idée du désert. De Biskra à Touggourt c'est bien le désert, en ce sens que, hors des oasis, on n'y trouve aucun centre habité. Mais ce n'est pas véritablement la solitude, car là même où l'on n'a en vue ni oasis ni caravane, il suffit de se baisser pour découvrir les traces de voyageurs récents et nombreux. Ici, au contraire, plus d'oasis, plus de caravanes, plus même d'empreintes sur le sol. Quelques touffes de drinn (*Arthratherum pungens*), quelques buissons de *Retama*, sorte de genêt arborescent que j'ai rencontré jusqu'à dix mille pieds de hauteur sur le pic de Ténériffe, çà et là une petite fleur bleue, la *Malcomia africana*, de rares lézards d'un gris blanc, la trop fameuse vipère à cornes, et quelques gros scarabées laissant sur le sable une longue traînée d'arabesques, tels semblent être les seuls représentants de la nature vivante. Toujours des dunes à l'horizon, et rien que des dunes, — soit que, cheminant à travers les sinuosités de leurs dédales, on cherche machinalement une échappée vers des sites moins désolés, — soit que, gravissant une de leurs cimes, on promène le regard sur une perspective immense de sables accumulés et distribués comme les vagues d'une mer brusquement figée au fort de la tempête. C'est un panorama dont rien ne peut dépeindre l'austérité à la fois monotone et grandiose.

Ces dunes se rattachent au grand massif de l'Erg, qui, d'après M. Duveyrier, ne renfermerait pas moins de douze millions d'hectares. D'une part, elles s'avancent jusqu'à Rhadamès; d'autre part, jusqu'à In-Salah, vers le 27° de latitude nord, pour se relier ensuite à la grande zone du Gourara, qui achève d'enfermer l'Algérie méridionale derrière un large rempart de sables. Partout elles affectent des formes assez régulières sous un désordre apparent, tantôt complétement isolées, tantôt groupées en chaînes ou en massifs, ici arrondies en dos d'âne, là effilées en pyramides triangulaires, avec des arêtes si abruptes et si tranchées, que, sans l'incohérence du sable, on ne saurait s'y tenir en équilibre. Leurs flancs, d'un gris jaunâtre, sont littéralement zébrés de petites traînées sinueuses, analogues aux ondulations parallèles que chaque flot laisse en se retirant sur une plage de sable. De vraies vallées, plus tortueuses que longues, se déroulent parfois entre les chaînes; mais, bientôt obstruées par quelque dune latérale, elles ne tardent pas à se confondre dans un véritable labyrinthe de bas-fonds, que les Arabes comparent ingénieusement à un réseau de veines (*areg*).

Jamais caravane ne s'aventure dans le désert de sable sans un ou deux guides de profession, qui la précèdent à pied. Ils sont les pilotes indispensables de ces traversées, qu'on a si justement identifiées



Dessin de L. Breton.

Page 42.

La mer de sable.

D'après un croquis pris sur nature par le capitaine A. Fiévée.

aux voyages maritimes. Ces hommes, comme l'indique leur dénomination de *khebir* (grand, noble), jouissent partout d'une légitime considération. C'est qu'ils ont entre les mains la réussite du voyage, et même la vie du voyageur. Qu'on s'égare entre deux chaînes, qu'on dépasse le puits où devait se renouveler la provision d'eau, et toute la caravane est condamnée aux plus atroces souffrances, sinon à une mort inévitable. Heureusement leur perspicacité, qui dérouterait un Peau-Rouge, n'a d'égale que la vigueur de leurs muscles. On ne peut se défendre d'une certaine admiration quand on les voit s'élancer d'une dépression à l'autre, avec autant d'aisance que de célérité, tantôt à droite, tantôt à gauche, un instant après sur le sommet escarpé d'une dune à quelque cent mètres en avant. Leur mission n'est pas seulement de fouiller l'horizon pour y découvrir certains points de repère; mais, en outre, ils doivent continuellement indiquer du geste à la caravane, qui se traîne péniblement dans l'inextricable réseau des bas-fonds, quelles sinuosités elle doit choisir pour s'éviter un surcroît inutile de détours et d'ascensions. Et cependant, quand on arrivera à la halte, ces mêmes hommes, qui ont ainsi parcouru à pied le double ou le triple du chemin, se contenteront, comme le premier chamelier venu, d'une poignée de dattes avec une gorgée d'eau.

Quatre citernes s'échelonnent sur les cent kilo-

mètres qui séparent Mgarin du Souf; ce sont El-Ouïbett, Mouïa El-Ferdjan, Mouïa El-Caïd et Mouïa-Fatma, — sans compter les puits de Bou-Amar, au sud de cette dernière localité. Voulant brûler trois de ces cinq étapes, afin d'arriver aux oasis du Souf dès le soir du second jour, j'avais résolu de passer la nuit à Mouïa El-Caïd. Mais, vers une heure de l'après-midi, il s'éleva un violent vent du sud. L'horizon devint jaune, puis violet; le soleil se voila derrière une sorte de brouillard doré; les sommets des dunes commencèrent à fumer comme des cônes de volcans en éruption. Peu à peu, des vagues de sable se mirent à escalader la face méridionale de chaque chaînon pour retomber en cascade sur le flanc opposé, avec un murmure strident analogue au bruit de la vapeur qui s'échappe d'une chaudière. Des rafales de gravier nous cinglèrent le visage; les yeux en étaient aveuglés, le gosier desséché, la peau brûlée. Immobiles sur nos selles, le visage baissé, enfouis dans nos burnous, nous nous abandonnions à nos montures, qui, par instants, s'arrêtaient d'elles-mêmes, comme incapables de fendre plus longtemps les couches ardentes de cette atmosphère semi-solide. Je vis le moment où nous devrions attendre sur place la fin de la tourmente. En pareille occurrence, toute la question est de savoir si l'on possède assez d'eau pour atteindre le retour du calme, Aussi ne laissai-je pas d'être un

peu inquiet, quand soudain nous débouchâmes dans une sorte de dépression circulaire, quelque peu abritée par une ceinture de dunes couvertes de maigres broussailles. Au centre, la margelle d'une citerne formait une légère saillie au-dessus du sol. C'étaient les puits d'El-Ferdjan.

Dans presque tous les bas-fonds de l'Ouad-Souf, l'eau se rencontre sous le sable à quelques mètres de profondeur. Malheureusement, la pression hydrostatique n'y est pas assez forte pour provoquer le moindre écoulement. De plus, bien qu'il soit d'usage, avant de quitter un campement, de recouvrir avec des fascines l'orifice de la citerne, c'est là une précaution insuffisante contre le sable, qui s'introduit par les moindres interstices, pêle-mêle avec des excréments de chameau et des débris de broussailles. Aussi l'eau est-elle partout, sauf dans les oasis, également repoussante au goût et à la vue.

La tempête se calma vers cinq heures. Il était trop tard pour repartir encore le même jour. Mais je n'en persistai pas moins dans mon intention de gagner dès le lendemain les oasis du Souf. Ayant donc réveillé mes hommes vers trois heures du matin, nous nous mîmes en route entre la lune, qui se couchait sur notre gauche, et Vesper, qui se levait à notre droite. La silhouette fantastique des chameaux se profilait sur les dunes solitaires, en s'allongeant ou en se rétrécissant à chaque accident

du terrain. Nous cheminions en silence, comme des ombres dans le vide. Tout à coup le *bach'-amar,* qui dirigeait la petite caravane, nous fit signe d'arrêter. Presque aussitôt, nous vîmes une forme blanchâtre se dessiner au sommet d'une dune. C'était simplement un courrier indigène qui portait des dépêches à Touggourt Mais, dans ces solitudes, la rencontre d'une créature humaine est toujours un événement. Quelques explications, échangées non sans peine, me firent comprendre, à ma grande satisfaction, que l'armée était campée aux portes de Tarzout, l'oasis la plus voisine.

Cette journée fut terriblement longue et fatigante. Sans la certitude de trouver à la fin de l'étape bon souper et bon gîte, nous ne serions jamais arrivés ce soir-là. Nos malheureuses bêtes étaient au bout de leurs forces. Les cavaliers avaient mis pied à terre et piétinaient stoïquement dans le sable. J'avais dû successivement me hisser sur trois des chameaux les moins chargés; quand le dernier d'entre eux se coucha à son tour en refusant d'avancer, force me fut de suivre l'exemple de mon escorte. Vers cinq heures de l'après-midi, nous avions déjà laissé en arrière quatre chameaux sur sept, quand un des guides s'écria que Tarzout était en vue. Malgré ma lassitude, j'eus promptement escaladé la dune d'où notre *khebir* venait de nous jeter cette heureuse nouvelle; mais c'est tout au

plus si, vers l'est, je découvris entre les collines quelques points sombres, mouchetant la ligne ondulante de l'horizon.

Enfin, après une nouvelle heure de marche, nous vîmes s'ouvrir un petit plateau parsemé de bosquets verdoyants, que je pris d'abord pour des touffes de hautes broussailles. Quelle ne fut pas ma surprise quand, en m'approchant de ces espèces d'arbrisseaux, je les vis se transformer en autant de palmiers plongeant leurs racines au fond d'un vaste entonnoir! ce que nous avions aperçu jusque-là, c'étaient leurs têtes échevelées, qui seules dépassaient de quelques mètres le niveau général du sol. Au delà de cette excavation, d'autres cuvettes analogues s'étendaient à perte de vue : on eût dit une succession d'immenses chaudières remplies de choux démesurés. Vers le sud-est, un long mur crénelé laissait percer une multitude de dômes, ou plutôt de coupoles hémisphériques qui, couronnant toutes les habitations de la bourgade, leur donnaient un faux air de ruches à miel.

En ce moment, le son des clairons retentit derrière un rideau de dunes qui fermait le tableau sur notre droite. Jamais musique ne réjouit plus délicieusement mon oreille. Bien que ni mon éducation ni mon tempérament ne m'aient jamais entraîné vers la vie militaire, je me sentis battre le cœur à ces accents, qui, au milieu du désert, m'arrivaient

comme un écho de la société européenne. Aucun de mes compagnons ne parlant français, il y avait sept jours que, sauf dans ma rencontre avec le caïd Bou-Akaras, je n'avais trouvé à échanger une phrase intelligible !

IV

L'OUAD-SOUF.

Différents types de déserts et d'oasis. — Les puits de l'Ouad-Souf. — Architecture des villes. — Productions du sol et ressources des habitants. — La création et l'entretien des jardins. — Trouds et Adouans.

Le district de l'Ouad-Souf forme une longue bande, qui peut mesurer quarante kilomètres de long sur quatre à cinq de large. Il se partage en deux groupes : l'un, au nord, figure assez bien un trapèze, dont les angles seraient occupés par les oasis de Bihima, Zgoum, Dbila, et Sidi-Aoun; l'autre, plus méridional, comprend également quatre bourgades, qui s'alignent à peu près sur un même méridien : Guemar, Tarzout, Kouinin, et enfin la capitale, El-Ouad, avec son faubourg d'El-Hamich.

On a déjà vu combien l'aspect de cette région contraste avec les sites de l'Oued-Rhir. MM. Desor et Charles Martins, après avoir visité le Sahara oriental, ont cru pouvoir y distinguer trois différents types de désert, le *désert des plateaux* ou steppe saharien, le *désert d'érosion*, et enfin le *désert de sable*, renfermant chacun une forme dif-

férente d'oasis. S'il nous est permis d'aborder le même sujet après ces éminents naturalistes, nous prendrons la liberté de faire observer qu'il serait peut-être plus exact, au point de vue géographique, de réduire à deux ces trois grands types, en effaçant la ligne de démarcation tracée entre le désert d'érosion et le désert des plateaux. Qu'on parcoure en effet soit les plateaux du Morrân, soit la vallée inférieure de l'Oued-Biskra ou de l'Oued-Djedi, des deux côtés on trouvera les traces de phénomènes identiques, qui diffèrent tout au plus en âge et en puissance. Des deux côtés, on foulera les mêmes couches horizontales de gypse et d'argile, plus ou moins recouvertes de galets et de cailloux roulés, plus ou moins ravinées par les torrents descendus de l'Atlas depuis des temps préhistoriques. A plus forte raison est-il difficile d'établir, parmi les oasis, une division analogue. Le touriste qui a visité Biskra et qui ne veut pas s'avancer jusqu'au désert de sable, peut se dispenser de pousser plus loin ses explorations. Jusqu'à Touggourt, et même, paraît-il, jusqu'à Ouargla, il verrait partout les mêmes plaines ondulantes, pierreuses ou salines, les mêmes forêts continues de palmiers alignés en plantations régulières, les mêmes bourgades construites avec des matériaux identiques sur un plan uniforme, enfin les mêmes procédés de culture et d'irrigation, sauf que dans certaines oasis, — comme parmi les

Zibans, — l'eau courante des *séguias* est due principalement à des barrages de rivières, tandis que dans d'autres localités, — comme sur tout le parcours de l'Oued-Rhir, — elle provient de fontaines jaillissantes. Nous sommes loin de contester la portée de cette dernière distinction au point de vue hydrostatique; mais est-elle bien d'une importance suffisante pour créer, géographiquement parlant, deux variétés distinctes d'oasis, surtout si l'on met en regard les divergences profondes qui donnent à la région des sables une physionomie si bizarre et si originale? Dès qu'on pénètre dans l'Areg, on voit le pays subir pour la première fois une transformation instantanée, radicale, universelle. Le relief du sol, la composition des roches, l'action des agents atmosphériques, le régime des eaux, les procédés de culture, l'aménagement des jardins, et jusqu'à l'architecture des habitations, en un mot les œuvres de la nature comme les œuvres de l'homme, tout y revêt un caractère si complétement nouveau, que les termes mêmes nous manquent souvent pour en reproduire l'image.

Dans toutes les oasis du Souf, l'eau se rencontre sous le sol à une faible profondeur; mais comme elle ne jaillit nulle part, il faut partout creuser des puits qui varient, suivant les localités, entre quatre et dix mètres. L'armature de ces puits est aussi curieuse que primitive. Qu'on se figure une gigantes-

que balance dont les montants seraient deux troncs de palmiers et le fléau une sorte de longue perche; aux extrémités de ce fléau, deux cordes soutiennent, en guise de plateaux, d'une part une outre en peau de bouc, qui peut contenir de dix à douze litres, de l'autre une grosse pierre qui sert à tenir l'outre en équilibre. Du réservoir qui s'ouvre au pied de ce mécanisme, l'eau rayonne vers les jardins par de petites rigoles, alternativement bouchées avec des tampons de laine. Mais on n'en fait usage que pour arroser les jeunes pousses des palmiers. Quand les plantes ont acquis un certain développement, leurs racines trouvent à s'alimenter dans la nappe souterraine, et par suite cessent bientôt d'exiger, comme dans l'Oued-Rhir, une irrigation artificielle. On compte dans le Souf plus de cent cinquante mille palmiers, valant l'un dans l'autre de deux cents à deux cent cinquante francs. Leurs dattes, grasses, sucrées et translucides, sont les plus estimées de tout le Sahara algérien. Chaque arbre en produit par an pour une valeur de dix à vingt francs.

Toutefois, il ne faudrait pas voir dans le Souf une sorte de terre promise où l'homme récolterait ses moyens d'existence sans sueurs et sans privations. Si le Souafa n'est pas réduit, comme son voisin de l'Oued-Rhir, à des travaux périodiques d'irrigation, il est condamné à des labeurs non moins opiniâtres,

pour conquérir sur les sables, et défendre ensuite contre leurs retours offensifs, l'étroit territoire de ses plantations. Quand il a trouvé au milieu des dunes une dépression favorable, il commence par l'approfondir jusqu'à un ou deux mètres de la nappe souterraine, en rejettant les sables sur les bords, où ne tarde pas à se former un talus circulaire. Sur cette crête il élève alors une haie de *djerids* (branches de palmier), qu'il surmonte d'un petit mur en concrétions gypseuses. Quand les sables, extérieurement accumulés par les vents, atteignent le niveau de cet obstacle, il construit avec les mêmes matériaux un second mur au-dessus du premier. Ainsi l'excavation va sans cesse en s'agrandissant et affecte de plus en plus la forme d'un cratère régulier. Mais, en dépit de ces précautions, le sable, qui se joue des barrières comme des fermetures les mieux conditionnées, aurait bientôt comblé les cuvettes, si, à la suite de chaque ouragan, les indigènes ne curaient leurs jardins avec des paniers et des couffins, qu'ils vont ensuite péniblement vider au dehors. Quand, malgré tant de soins, les palmiers dépérissent, on emploie pour les guérir un procédé assez curieux : on les *descend* en creusant le sol pour extirper les racines supérieures. Il paraît que si l'arbre ne tombe pas durant cette opération, il ne tarde pas à reprendre une nouvelle vigueur. Les jardins mesurent en général de six à quinze

mètres de profondeur; mais ils contiennent un nombre de palmiers extrêmement variable, entre cinq et cent. On y trouve aussi, dans les parties susceptibles d'arrosage, des plantations de tabac, de pastèques, de carottes, d'oignons, de fèves, de tomates et de *felfel.*

Les villes sont bâties sur une de ces dépressions plus ou moins accentuées qu'on rencontre çà et là au milieu des dunes. Quant aux habitations, elles se composent en général d'une cour intérieure à peu près carrée, bordée sur une de ses faces par une galerie voûtée, et sur les trois autres par des chambres respectivement consacrées aux logements, aux magasins, aux ateliers et aux étables. Vers le centre de la cour se dresse une tente en poil de chameau, où l'on installe souvent des métiers supplémentaires. Les chambres, hautes de deux mètres environ, sont surmontées extérieurement par une de ces calottes hémisphériques qui donnent à l'ensemble de chaque bourgade un aspect si étrange. J'ai demandé de plusieurs côtés quel était le but de cette singularité architecturale. On m'a généralement répondu que c'était pour économiser le bois nécessaire à la construction d'un toit en terrasse.

Les habitations sont souvent précédées d'une cour extérieure, défendue par une haie de *djerids.* C'est également une claie de palmes qui sert de fermeture à la plupart des portes. On en trouve bien

quelques-unes construites avec des planches de palmier ; mais c'est un article de grand luxe, dans un pays où le bois atteint des prix fort élevés. Toutes les bâtisses du Souf s'exécutent avec des blocs de cristallisations gypseuses, simplement superposés, tels qu'on les recueille au milieu des sables, et cimentés avec le plâtre qu'ils donnent eux-mêmes à la cuisson. Je terminerai ces détails sur l'architecture indigène par un trait qui rappelle les superstitions de l'Italie. C'est que la plupart des maisons se garantissent contre le mauvais œil par des cornes de gazelle ou simplement des ossements de chameau, plantés au-dessus de la porte principale.

La population de l'Ouad-Souf, évaluée à environ vingt-cinq mille âmes, se partage en Trouds, nomades qui forment à peu près les deux tiers de ce chiffre, et en Adouans, ou Souafas proprement dits, qui composent, avec quelques familles juives, toute la population sédentaire des différentes bourgades. Seuls, les Adouans s'adonnent à la culture, soit comme propriétaires, soit comme fermiers des nomades ; ceux-ci, de leur côté, monopolisent l'élevage des troupeaux et l'industrie des transports. Il se fait en outre dans tout le Souf un grand commerce de laines. On y évalue à plus de quatre mille le nombre des métiers à tisser, et à environ trois millions de francs la valeur des haïks ou burnous annuellement fabriqués. En dépit de ces ressources, le ni-

veau de la population tend sans cesse, comme chez les Biskris et chez les Mozabites, à dépasser les moyens de subsistance. Aussi voit-on chaque année un certain nombre de Souafas émigrer vers les villes de la Tunisie et du Tell, où ils se placent dans les quartiers maures comme forgerons, maçons, commis, etc. Mais, à l'instar des Suisses et des Savoyards, ils conservent un vif attachement pour leur sol natal, où presque tous retournent s'établir, qnand leur fortune est faite. Il ne faudrait pas croire qu'ils rapportent de cette longue absence des convictions plus tolérantes et des idées plus cosmopolites. Quiconque a visité les villes arabes d'Alger ou de Constantine doit comprendre qu'ils reviennent le plus souvent sans la plus légère teinture des mœurs européennes, ni même de la langue française. Quelquefois ils font précéder leur retour d'un pèlerinage à la Mecque, pour se laver des souillures qu'ils auraient subies au contact des infidèles. Rentrant alors dans leur pays avec le titre d'hadji (pèlerin), ils ajoutent à l'autorité de la richesse le prestige de la sainteté, épousent plusieurs femmes dont ils exploitent le travail sur des métiers à tisser, achètent des nègres, qu'ils cachent dans leurs caves ou qu'ils expédient dans le Sud à chaque tournée d'une colonne française, et réalisent ainsi, dans une pieuse oisiveté, l'idéal de la vie musulmane.

Quant aux Trouds, ils n'habitent le pays qu'en

hiver; ils campent alors aux environs de chaque bourgade. Durant les chaleurs, ils mènent leurs troupeaux, non pas dans le Tell, comme les autres tribus du Sahara algérien, mais dans les pâturages de la Tunisie et de la Tripolitaine. Ils font donc partie des rares nomades qui pourraient survivre à la colonisation, et, par suite, à la fermeture du Tell. Bien qu'à l'époque de ma visite nous fussions encore à la fin de l'hiver, comme apparemment ils ne se sentaient pas la conscience bien nette, ils avaient décampé à l'approche des forces françaises, pour se réfugier vers cette ligne mobile et fantaisiste qui se nomme la frontière du Sahara algérien.

V

EXCURSIONS MILITAIRES DANS LES OASIS DE L'OUAD-SOUF.

Le marché du camp. — *Tarzout.* — *Guemar.* — Le chérif Bou-Choucha dans l'Ouad-Souf. — Une zaouïa des Tidjani. — Départ d'une colonne légère pour les oasis de *Zgoum*, *Dbila*, *Sidi-Aoun* et *Bihima.* — Scènes locales. — Nos *diffas.*

Je fus reçu au quartier général avec une cordialité qui ne devait pas se démentir pendant toute la durée de mon séjour, et j'ai conservé de l'accueil que j'y trouvai un souvenir qui figure aujourd'hui parmi les réminiscences les plus agréables et les plus sympathiques de ma carrière voyageuse.

Trop d'écrivains militaires ont retracé la vie des camps et les péripéties des expéditions militaires au Sahara, pour qu'un voyageur de passage vienne ici reproduire leurs descriptions avec moins de talent et d'autorité. Je me bornerai à dire que j'y trouvai un repos et un confort, sans doute fort relatifs, mais qui me surprirent agréablement, après mes fatigues et mes privations de la semaine précédente. Dès le lendemain de mon arrivée, je visitai avec quelques officiers les bourgades de Tarzout et de Guemar. Pour sortir du camp, nous dûmes traverser un marché improvisé par les habitants, à l'usage des sol-

dats, que des ordres sévères empêchaient de pénétrer individuellement dans les agglomérations indigènes. Les vendeurs, assis par terre devant leurs assortiments, ou bien épars dans les groupes avec leurs marchandises sur les bras, offraient, à des prix fortement haussés pour la circonstance, des moutons, de la volaille, des légumes, des grenades, des pastèques, des dattes, des haïks, parfois des *gebira*, — sacoches de luxe en cuir brodé, — des tapis à longues soies, et des ballots de quincaillerie ou de cotonnades anglaises, apportés par des caravanes de Tunis. A l'extrémité, un *kaoua* (café) ambulant regorgeait de turcos, qui dégustaient le précieux nectar au son des tambourins. Nous pénétrâmes dans la ville par une arcade tellement basse, que nous dûmes nous coucher sur l'encolure de nos chevaux; c'est du reste la posture presque normale du cavalier qui franchit le seuil d'une ville saharienne; pour l'avoir un moment oublié devant un passage voûté, je faillis être désarçonné et assommé. Heureusement l'immense cône tronqué du chapeau de paille sous lequel nous nous abritions, à la mode indigène, amortit un peu la violence du choc.

Tarzout ne compte guère que trois cents maisons. Sa voisine Guemar est beaucoup plus considérable. On y trouve quatre mille cinq cents habitants et sept à huit cents maisons, douze mosquées et quatre *zaouïas*. S'il faut en croire les commentaires de

M. l'interprète Féraud dans sa savante traduction de *Kitab-el-Adouani*, Guemar représenterait l'ancienne Djelama, jadis habitée par une population chrétienne, qui conserva ses croyances longtemps encore après les premières invasions musulmanes. Aujourd'hui l'on n'y trouve plus, en dehors des mahométans, que de nombreuses familles juives. Elles profitèrent même de notre séjour pour demander aux autorités militaires la permission de se bâtir une synagogue. Inutile d'ajouter que cette autorisation leur fut immédiatement délivrée, en dépit des murmures que cet acte de tolérance religieuse devait inévitablement soulever parmi les fanatiques sectateurs de l'Islam.

Le quartier de la ville que nous traversâmes en premier lieu n'offrait qu'un amas de ruines et de décombres. On nous apprit que cette dévastation était un résultat des derniers troubles. Les bourgades du Souf, comme au reste toutes les communautés indépendantes de l'Orient, n'ont jamais vécu longtemps en bonne intelligence. Ces animosités de ville à ville, attisées ou fomentées par les nomades, ont sans cesse dégénéré en de sanglants conflits. Depuis des temps immémoriaux, cet état d'hostilité a produit parmi les populations du Souf un certain groupement tant offensif que défensif, mettant en présence d'un côté El-Ouad, Dbila et Guemar, de l'autre leurs voisines respectives, Kouinin, Zgoum et Tarzout. Le premier de ces deux groupes, qu'on

ne peut cependant appeler de véritables confédérations, avait traditionnellement recherché l'alliance de Temacin, et le second de Touggourt.

Les mêmes dissentiments reparurent avec les mêmes affinités, pendant l'insurrection algérienne de 1871. Bou-Choucha, repoussé par Temacin et accueilli par Touggourt, fut reçu dans Tarzout à bras ouverts. Il marcha alors sur Guemar, qui lui opposa une vive résistance. Ayant échoué dans un premier assaut, il recourut à un stratagème qui faillit lui réussir. Son infanterie s'étant portée au nord de la ville, y offrit le combat aux assiégés. Ceux-ci, supérieurs en nombre, n'hésitèrent pas à sortir de leurs murs pour livrer bataille en rase campagne. Mais, dans l'intervalle, la cavalerie du chérif accourait du côté opposé, mettait pied à terre, et escaladait le rempart vide de défenseurs. Heureusement les assaillants s'oublièrent, selon l'habitude arabe, à piller et à dévaster les premières habitations qui se trouvèrent sur leur passage. Les assiégés, qui avaient déjà repoussé l'infanterie ennemie, eurent ainsi le temps de se rejeter dans leur ville, où ils eurent bientôt raison de leurs nouveaux agresseurs. Peu après, Bou-Choucha, ayant appris que les gens d'El-Ouad arrivaient au secours de leurs alliés, se résigna à lever le siége pour rentrer dans Kouinin, d'où il dut bientôt se replier sur Touggourt et Ouargla.

Les maisons situées dans la partie intacte de la ville ne sont ni plus hautes ni plus luxueuses qu'à Tarzout; mais par un contraste assez fréquent dans les pays arabes, on est tout surpris de voir surgir au-dessus de ces masures un véritable palais, tel qu'on en trouve dans les descriptions des *Mille et une Nuits*, dépouillées, bien entendu, des exagérations où se complaît toujours l'imagination des conteurs orientaux. C'était une *zaouïa*. On nomme ainsi des établissements religieux comparables, par leur destination comme par leur influence, à certains monastères de notre moyen âge. Ils sont à la fois couvents, écoles et hospices. S'il faut en croire M. Desvaux, ce furent, au début de la conquête musulmane, de véritables forteresses où les vrais croyants venaient faire œuvre pie en bataillant contre les infidèles. Quand le Coran se fut établi sans conteste, les zaouïas perdirent leur côté militant pour accentuer davantage leur caractère de centres religieux et intellectuels. Aujourd'hui les unes s'élèvent sur le tombeau d'un saint qu'elles ont choisi pour patron; les autres représentent simplement des colonies fondées par une sorte de maison mère qui les retient sous son obédience. Ainsi la zaouïa de Guemar appartient à l'ordre des Tidjani, qui a pour centre Temacin et pour supérieur le grand marabout Sidi-Mohammed Abd'-El-Aïd.

Ce fut un frère de ce dernier, Si-Mamar, qui

nous fit avec beaucoup de grâce les honneurs de la zaouïa. Il accompagnait la colonne depuis Tuggourt, avec un train assez somptueux ; toujours vêtu de haïks de soie rose tendre ou bleu de ciel, qui faisaient élégamment ressortir sa haute taille et son teint basané. Il nous conduisit d'abord à la mosquée, qui, avec ses murs couverts de sentences arabes en lettres d'or et son parquet en carreaux de faïence vernie, nous plut par la sobriété en même temps que par le bon goût de sa décoration. Mais ce furent surtout les appartements privés du marabout qui nous frappèrent par leur richesse et par leur luxe. La cour intérieure était entourée par deux rangées superposées d'arcades à grilles artistement ciselées. Sur ces galeries s'ouvraient des chambres spacieuses, ornées d'épais tapis à longues soies, de coussins richement brodés, de lustres en bois de palmier avec des œufs d'autruche en guise de girandoles, voire même de fauteuils européens en style du dernier siècle et de nombreux vases en porcelaine étrangère. Après une légère collation, dont les dattes et le café firent les principaux frais, nous gravîmes la terrasse, d'où l'on découvre une immense perspective de dômes et de palmiers, avec un arrière-plan de dunes dans toutes les directions. Vues de cette hauteur, Guemar et Tarzout semblent former un chapelet interrompu de jardins.

Le jour suivant devait partir une petite colonne

pour visiter les oasis du Souf septentrional, pendant que le gros de la division resterait campé sous les murs de Tarzout. J'obtins de M. le général marquis de Galliffet, à qui revenait le commandement du détachement expéditionnaire, la faveur de l'accompagner dans cette courte et intéressante excursion. Nous partîmes de grand matin, avant le réveil du camp, avec trois escadrons de chasseurs d'Afrique, — l'un d'eux sous les ordres du duc de Chartres, qui poursuivait dans les plaines du Sahara la carrière si brillamment inaugurée par Robert le Fort à l'armée de la Loire. Si-Mamar, notre hôte de la veille, Si-Larbi, caïd de l'Ouad-Sôuf, et le capitaine Tanchaud, commandant de l'annexe de Touggourt, nous accompagnaient avec quelques cavaliers indigènes. Nous n'avions que peu de bagages, les hommes devant coucher en plein air et les différentes bourgades leur fournir partout la *diffa;* seul, le caïd avait emporté une vaste tente arabe, à deux compartiments, qui devait abriter pendant la nuit tous les officiers de l'expédition. Aussi pûmes-nous aisément visiter, dans l'espace de deux jours, les oasis de Zgoum, Dbila, Sidi-Aoun et Bihima, malgré les formidables chaînes de dunes qui entravèrent notre marche.

Lorsque les troupes françaises avaient quitté Touggourt pour le Souf, l'insurrection était partout éteinte. Cependant on avait cru nécessaire de ré-

exhiber les armes de la France parmi ces populations turbulentes et fanatiques, qui, sur la foi de rapports intéressés, croyaient les dominateurs de l'Algérie rayés de la carte européenne. On devait, en outre, mettre la main sur les complices du chérif, s'assurer de certains otages en garantie de l'avenir, faire rentrer les impôts arriérés, remplacer les cheikhs tièdes ou infidèles, enfin installer pour la première fois dans l'Ouad-Souf un caïd spécial désigné par l'autorité française.

Tout ce travail de réorganisation ne pouvait guère s'accomplir sans la présence de forces plus ou moins imposantes. Mais il ne fallait rien moins que des mobiles aussi sérieux pour faire braver les obstacles et les dépenses d'une expédition dans le pays des dunes. Aussi les populations qui avaient nécessité cette campagne devaient-elles s'attendre à chèrement racheter leurs imprudences. Les contributions extraordinaires dont on les frappa furent fixées, pour les bourgades qui avaient simplement méconnu l'autorité légitime, à dix fois l'impôt annuel calculé d'après les anciennes bases (dix centimes par palmier), et pour les bourgades qui avaient ouvertement combattu sous l'étendard du chérif, à dix fois ce même impôt calculé d'après la répartition nouvelle (trente-cinq centimes par palmier). Il y eut, dans cette dernière catégorie, des oasis qui eurent à payer plus de trente francs par tête d'habitant. Je ne sais

comment elles s'y prirent pour trouver l'argent nécessaire; mais toujours est-il qu'avant la fin de notre séjour la totalité des sommes imposées se trouvait réunie dans les caisses de l'administration en monnaies française, tunisienne et même espagnole.

On a déjà vu plus haut combien les procédés de l'attaque et de la défense rappellent dans les luttes des Sahariens le caractère primitif des guerres antiques. De même, à se figurer les incidents qui diversifièrent notre course dans le Souf septentrional, on croirait avoir sous les yeux certaines scènes des expéditions décrites par Hérodote et Tite-Live. A une certaine distance de chaque bourgade, nous voyions s'avancer un groupe de vieillards à barbe grise, qui se jetaient sur le général pour baiser sa main, sa botte ou le pan de sa tunique, en s'écriant à l'envi avec des variantes hyperboliques : « Salut à toi, fils du Sultan, dispensateur » de la paix, envoyé du Seigneur! Nous nous met- » tons à ta merci avec tout ce que nous possédons. » Que Dieu allonge tes jours et te conserve la vic- » toire! » Mais le général coupait court à ces démonstrations par des paroles brèves, nettes et plus ou moins sévères, qui leur étaient aussitôt traduites par le caïd Si-Larbi, avec l'exposé des réclamations à satisfaire avant le départ des troupes. Puis la députation retournait vers l'oasis d'un pas accéléré,

mais non sans avoir couvert de pieux baisers la selle, les sandales et le haïk de Si-Mamar, qui se tenait au milieu de l'état-major sur un cheval richement caparaçonné.

Quand nous arrivions en vue des murs, nous découvrions les habitants groupés, partie au sommet des murailles, partie sur les terrasses des premières maisons, partie hors des portes au pied de quelque dune, — tous se répandant en acclamations d'autant plus chaleureuses qu'ils savaient avoir davantage à se faire pardonner. A Zgoum, nous aperçûmes même la population féminine sur un mamelon isolé, d'où elle nous saluait du traditionnel « You-you-you ! » Pendant tout mon séjour dans le Sahara, c'est la seule occasion où j'ai vu la femme jouer un rôle public ou privé vis-à-vis d'étrangers. Il est vrai que chez les peuplades berbères, la femme jouit d'une liberté et même d'une influence sans analogie dans la société arabe. M. l'interprète Féraud raconte que jusqu'à nos jours, à chaque combat entre les bourgades rivales de Tarzout et de Guemar, les femmes se jetaient dans la mêlée, non pas comme les Sabines pour rétablir la concorde, mais au contraire pour exciter l'ardeur des combattants. Elles ne portaient pas d'armes, mais un vase rempli de henné délayé, qu'elles jetaient sur les vêtements des lâches pour les stigmatiser d'infamie.

Aussitôt la colonne arrêtée sous les murs, le gé-

néral s'enfermait avec le caïd et les notables de la *djéma* pour régler les affaires de la cité, tandis que les officiers surveillaient l'installation de leurs hommes et que les habitants rassemblaient leur argent ou égorgeaient leurs moutons. Quand arrivait l'heure de la *diffa*, on voyait sortir des portes une longue file d'hommes et d'enfants portant chacun sur la tête un plat fumant de *kouskoussou*, une corbeille de dattes, ou une jarre de lait. En tête marchait le cheikh, son burnous écarlate sur les épaules, son bâton de commandement à la main. Les plats, dénombrés par un maréchal des logis à l'entrée du campement, étaient déposés devant chaque peloton pour être restitués à leurs propriétaires après la disparition du contenu. Quant aux officiers, ils prenaient leur repas dans notre unique tente, assis par terre sur un épais tapis. Seulement, ici la *diffa* était rehaussée par des moutons entiers, encore suspendus à la perche qui leur avait servi de broche, — sans parler des rôtis de lièvres, de gazelles, d'outardes et de poulets qui firent plusieurs fois diversion aux assaisonnements pimentés du *kouskoussou*. Citons enfin, — pour terminer cette nomenclature des mets sahariens que j'eus occasion d'apprécier pendant mon séjour, — les champignons et les *truffes* du désert, les œufs d'autruche en omelette, les cœurs de palmier en salade et les sauterelles grillées en guise de crevettes, — le tout, il

est vrai, préparé à la française avec des matériaux indigènes.

Parfois un grand remue-ménage nous dérangeait au milieu du festin : c'étaient les contributions qu'on apportait, des prisonniers qu'on venait livrer, ou encore quelque fraction d'habitants qui voulaient adresser une supplique aux autorités militaires. Avant le départ, la *djêma* venait prendre les ordres du général, qui presque toujours lui adressait une admonestation. Seuls, les députés de Sidi-Aoun ne reçurent que des éloges pour leur sagesse et leur fidélité pendant les derniers troubles; il est vrai que cette petite colonie de marabouts est la seule bourgade ouverte de l'Ouad-Souf.

A Bihima, nous procédâmes solennellement au remplacement de l'ancien cheikh, qui, sans pactiser avec les insurgés, n'avait pas su tenir tête à l'orage. C'était un petit vieux, sec et maigre, qui ne semblait nullement s'attendre à pareille mésaventure. Quand, en présence de la *djêma* et des troupes, l'interprète lui eut traduit un discours du général flétrissant son incapacité et prononçant sa destitution, il pâlit sous sa peau basanée; néanmoins il se remit aussitôt, et fit même cette réponse, où l'on pourrait voir une pointe d'ironie, si l'on ne connaissait l'ignorance des populations sahariennes à l'égard des événements extérieurs : « Longue vie *à* » *la cour* de France! Puisse Dieu lui conserver le

» pouvoir plus longtemps qu'à moi ! » Un spahi lui enleva alors son manteau écarlate, insigne de l'autorité, qui fut immédiatement jeté sur les épaules de son successeur, simple membre de la *djêma*. Celui-ci feignit d'abord de refuser; mais, en dépit de l'impassibilité musulmane, on voyait déjà la joie et l'orgueil étinceler dans son regard. Ses protestations terminées, il se mit triomphalement à la tête de la *djêma* pour regagner la bourgade, que nous entendîmes bientôt retentir d'acclamations effrénées. Quant à son prédécesseur, il regagna son logis, seul, la tête basse et la jambe traînante. L'ingratitude et le servilisme politiques ne sont certes pas le monopole des sociétés orientales, mais nulle part ces vices ne s'étalent avec autant de franchise et de crudité.

VI

LA VILLE D'EL-OUAD.

Levée du camp. — *Kouinin*. — Arrivée à *El-Ouad*. — Désappointement général. — La capitale du Souf. — En attendant les chameaux. — Un coup de vent. — Mon départ de la colonne.

Dans la soirée du 27, nous étions de retour au quartier général de Tarzout, et le lendemain toute la division se mettait en marche vers l'oasis de Kouinin. La levée d'un camp dans le Sahara offre un des tableaux les plus mouvementés que puisse désirer un artiste. Il est difficile d'imaginer une mise en scène à la fois plus confuse et plus méthodique. En un clin d'œil les tentes sont abattues et ficelées; chacun boucle son sac ou harnache sa monture; les clairons se renvoient leurs notes aiguës; le bêlement des moutons et le hennissement des chevaux se mêlent aux protestations gutturales de plusieurs milliers de chameaux rebelles au chargement; le manteau rouge des spahis, qui passent ventre à terre pour porter un ordre, tranche sur le burnous blanc des chameliers, qui se prosternent en faisant leur prière matinale; çà et là, dans la plaine, quelques groupes se chauffent aux dernières

flammes des brasiers qui pâlissent déjà sous les premiers reflets du jour. Enfin sonne le boute-selle. Les *goums* partent les premiers, pour éclairer la route. Un peu plus loin, s'avance le général en chef avec son fanion, son état-major et son escorte de spahis; puis, sur un front assez considérable, les régiments d'infanterie, parmi lesquels les *turcos* se distinguent à leurs traits basanés comme à leur allure martiale. Au centre viennent les cacolets de l'ambulance et les mules du train, avec deux petits canons de montagne. Quant à la cavalerie, elle marche sur les flancs, ainsi que les chameaux, dont les silhouettes protubérantes se dessinent tour à tour au sommet de chaque dune.

On conçoit avec quelle lenteur un corps d'armée doit s'avancer dans le désert de sable. Mais, si courtes qu'on fasse les étapes, elles n'en sont pas moins éreintantes pour le fantassin, surtout quand il reste chargé de son sac. On m'a rapporté que dans certaines marches forcées entre deux puits, sur la route de Mgarin au Souf, plusieurs compagnies avaient laissé momentanément en arrière les trois quarts de leur effectif. Cette fois, on ne comptait que sept kilomètres pour atteindre Kouinin; cependant nous mîmes plus de trois heures à les franchir. Kouinin compte un peu plus de trois cents maisons et de deux mille habitants. Bâtie sur une déclivité que borde un large plateau intercalé entre les mas-



Dessin de L. Breton.

Page 73.

Vue d'El Ouad, dans le désert de sable.

D'après un croquis pris sur nature par le capitaine A. Fiévée.

sifs des dunes, cette bourgade est une des cités les plus pittoresques de l'Ouad-Souf. Ses habitations, couvertes d'innombrables dômes, sont étroitement pressées dans une enceinte de pierre, que coupent trois portes monumentales et que dominent plusieurs tourelles crénelées. Mais pour peu qu'on franchisse les remparts, le désenchantement est complet. L'intérieur nous sembla partout plus déchu et plus ruiné encore que les quartiers les plus misérables des bourgades précédentes. Nous ne restâmes qu'un jour à Kouinin, et le 28 nous franchîmes les cinq kilomètres qui nous séparaient d'El-Ouad.

El-Ouad (ou El-Wad) est le vrai chef-lieu du Souf. Elle représente actuellement en Algérie le dernier centre où débouchent encore les caravanes de Rhadamès, des Touaregs et du Soudan. Dans tout le Sahara, elle possède une grande réputation de richesse et de splendeur. Elle n'a pas moins de cinq cheikhs, qui vinrent nous attendre à mi-chemin de Kouinin avec une partie de leurs clients, groupés sur un mamelon que couronnaient plusieurs étendards flottant au vent. Nous savions, en outre, que des statistiques officielles lui attribuaient une population de huit à dix mille âmes, ainsi qu'une longueur d'environ neuf kilomètres. Quelles ne furent donc pas notre surprise et notre déception quand, après avoir dépassé plusieurs hameaux, nous débouchâmes de-

vant une agglomération absolument identique en aspect, sinon en étendue, aux bourgades antérieurement visitées par l'expédition! Les seuls édifices qui rompaient l'uniformité terne de ses masures et de ses ruelles étaient un minaret élancé et un *bordj* à deux étages, qui contrastaient un peu avec le délabrement de l'enceinte. On ne nous avait pas trompés en nous disant qu'El-Ouad était la ville la plus peuplée du Sahara; mais la majeure partie de sa population se compose de nomades, qui s'étaient empressés de décamper à notre approche. De plus, on étend le nom d'El-Ouad à toutes les agglomérations isolées qui s'échelonnent jusqu'au village d'El-Hamich, à neuf kilomètres dans la direction du sud; c'est probablement ainsi qu'on a pu y compter plus de mille maisons.

La ville possède deux marchés situés à l'angle nord-est, mais l'un hors des murs, en plein vent; l'autre à l'intérieur, sur une place que bordent de petites boutiques généralement tenues par des merciers tunisiens. La *Maison de commandement* destinée au caïd est un vrai fort, bâti au sud-est, sous la protection d'un mur crénelé et de deux solides bastions. Les jardins, qui sont extrêmement nombreux, renferment presque la moitié des palmiers recensés dans l'Ouad-Souf; du minaret élevé qui domine la zaouïa, leurs cratères de verdure, égrenés au milieu des dunes, rappellent bien l'image que

Ptolémée eut le tort d'étendre à l'ensemble du Sahara : une peau de panthère bigarrée de noir et de jaune. On n'a pas encore trouvé à El-Ouad, non plus que dans le reste du Souf, la moindre trace de l'occupation romaine. Il résulte cependant des dernières découvertes archéologiques que les légions impériales s'avancèrent jusqu'à Rhadamès et même jusqu'au pays d'Aïr, vers les frontières du Soudan.

Les habitants d'El-Ouad devaient fournir quinze cents chameaux à la colonne; mais, à notre arrivée, il en manquait encore la moitié, par suite d'un malentendu plus ou moins volontaire. L'autorité déclara alors aux habitants qu'ils auraient à supporter l'entretien de la colonne jusqu'à complète livraison du chiffre requis, outre une forte amende par jour de retard. Cette perspective leur fit immédiatement envoyer des émissaires aux nomades, qui avaient emmené vers la frontière tunisienne la majeure partie des troupeaux. Mais soit que la distance fût trop considérable, soit que les nomades, se croyant en sûreté, restassent indifférents aux embarras de leurs compatriotes sédentaires, nous nous morfondîmes sept jours sous les murs d'El-Ouad sans voir arriver plus d'une centaine de chameaux.

Les distractions n'abondent pas dans la capitale du Souf. Parfois, il m'arrivait bien de m'avancer avec quelques officiers jusqu'aux jardins d'El-Ha-

mich. Mais cette oasis était la seule qui fût à portée, et il fallait se trouver en nombre pour s'éloigner du camp. D'ailleurs, les promenades dans les dunes n'ont d'agrément ni à cheval ni à pied. Aussi une bonne partie de mes journées se passait-elle à flâner dans les rues ensablées de la ville. On sait que dans les cités arabes, chaque profession est plus ou moins groupée dans un quartier spécial. A El-Ouad, ce sont les forgerons qui paraissent dominer. Je m'arrêtais quelquefois devant leurs petits ateliers à fleur de rue, pour admirer la patience et l'adresse avec lesquelles ils suppléent à l'insuffisance des outils. J'avais aussi l'habitude de visiter les boutiques des merciers tunisiens. On y trouve d'ordinaire des objets fort curieux, apportés par les caravanes du sud et de l'est, tels que haïks et tapis de Tunis, plumes et œufs d'autruches, armes et ustensiles des Touaregs, tissus et parfums du Soudan. Mais les derniers troubles semblent avoir momentanément détourné le courant commercial de ces parages. D'autre part, la crainte inspirée par la colonne poussait les marchands à cacher leurs objets les plus précieux, et principalement leurs engins militaires; ce fut seulement au bout du troisième jour qu'on vit apparaître sur le marché quelques armes des Touaregs. Inutile d'ajouter que, convoitées par la plupart des officiers, ces rares curiosités atteignirent bientôt des prix inabordables.

Après huit jours d'attente, il fut décidé qu'une colonne légère, sous les ordres du général de Galliffet, s'enfoncerait à marches forcées dans la direction du nord-est pour surprendre les nomades endormis dans une trompeuse sécurité sur les frontières de la Tunisie. J'aurais volontiers sollicité la faveur de suivre cette expédition. Mais mon excursion s'était déjà prolongée bien au delà du terme que je m'étais primitivement fixé. De plus, je désirais vivement ne pas regagner Biskra sans avoir pénétré à Touggourt, et je venais d'apprendre qu'un convoi de bagages allait se diriger sur l'Oued-Rhir. Ayant obtenu l'autorisation de me joindre à cette caravane, j'adressai donc les adieux les plus cordiaux aux officiers de la cavalerie, qui s'éloigna dans la matinée du 7 mars.

Je devais moi-même partir le lendemain. Mais, sur ces entrefaites, il s'éleva un ouragan qui faillit m'être fatal. Ma tente occupait un mamelon isolé dans le quartier de la cavalerie, entre la ville et le reste du camp. De cette hauteur, la vue planait, d'une part sur la cité, ses tours et ses dômes; de l'autre, sur l'ensemble du camp, qui s'était déployé à l'aise dans une *daya* de plusieurs kilomètres carrés. C'était un panorama des plus pittoresques, surtout vers le soir, quand le soleil, se fondant sur un horizon de pourpre, dorait de ses derniers rayons la flèche des minarets et la cime des palmiers endormis

dans leurs cratères de sable. Le crépuscule s'épaissit rapidement sous ces latitudes, et bientôt les brasiers s'éparpillaient dans la plaine, tandis que les rangées de tentes se confondaient sur le profil assombri des dunes. Enfin les clairons du quartier général sonnaient la retraite, et ce signal, répercuté à quelques secondes d'intervalle par toutes les trompettes et tous les tambours de la colonne, se propageait de bataillon en bataillon, d'escadron en escadron, jusqu'aux limites les plus éloignées du camp. Puis les feux s'éteignaient tour à tour, et quand je m'attardais à respirer la première fraîcheur de la nuit près de mon bivac éteint, je voyais cette scène, naguère si bruyante et si animée, s'évanouir peu à peu comme les armées fantastiques que les héros d'Ossian découvraient dans les nuées du soir. Pour me rappeler à la réalité, il ne fallait rien moins que la course folle de quelque cheval en rupture de longe, le grognement lointain d'un chameau réveillé à l'improviste, le cri périodique des sentinelles disséminées aux avant-postes, parfois la voix sonore du muezzin, jetant sa prière du haut des minarets dans le profond silence de l'oasis.

Mais cet emplacement, s'il m'offrait un excellent observatoire, m'exposait d'autre part à recevoir de première main le choc de la tempête. On conçoit la difficulté de fixer dans les sables les pieux qui servent à assujettir les tentes. L'usage est de les

enrouler dans un tampon de broussailles et de les recouvrir avec de grosses pierres. Toutefois cette précaution même peut devenir insuffisante, comme je ne tardai pas à en faire l'expérience. Vers deux ou trois heures du matin, alors que l'ouragan était à son apogée, il me sembla que les parois de la tente ballottaient d'une façon extraordinaire. Au moment où je me levais pour allumer une bougie, une des deux perches qui soutenaient le toit tomba lourdement sur le lit que je venais de quitter. En un clin d'œil, je me sentis empêtré, renversé, enseveli dans les replis de la toile. Après quelques vains efforts pour me dégager, je tentai d'appeler à l'aide. Mais le départ de la cavalerie avait fait le vide autour de ma tente, si bien que mes cris se perdirent dans la tourmente, et que je dus rester jusqu'au matin dans cette fâcheuse et ridicule position. J'en fus quitte pour quelques heures d'insomnie et un léger torticolis. Mais si je ne m'étais pas levé juste à temps, une minute plus tôt j'aurais été probablement blessé par la perche, et une minute plus tard, peut-être brûlé vif par la chute de la toile sur la bougie, ou de la bougie sur les broussailles de ma couche.

Le vent s'apaisa dans la soirée du 8, et le lendemain je quittai le camp de grand matin, avec une vingtaine de chameaux et quelques cavaliers d'escorte. Plus heureux qu'à mon départ de Biskra,

j'eus cette fois pour compagnon de route un capitaine du génie qui s'en retournait en France. Il emmenait avec lui son brosseur, qui nous servit de cuisinier jusqu'à notre rentrée dans le Tell.

VII

D'EL-OUAD A TOUGGOURT.

Les routes d'El-Ouad à Touggourt. — Les dunes du Souf méridional. — Oueds sans eau. — Origine des dunes. — Le voyage au désert. — Oasis de *Taïbet El-Gueblia*.

Deux routes conduisent d'El-Ouad à Touggourt,— l'une, par Mgarin, plus longue, mais plus facile,— l'autre, dite route du Sud, que la multiplicité des dunes, non moins que la rareté de l'eau, rendent extrêmement pénible aux caravanes et presque impraticable à une forte colonne. Les chefs de l'expédition avaient d'abord songé à s'en servir pour regagner Touggourt, et quand des rapports plus circonstanciés leur firent abandonner cet itinéraire, ils avaient déjà fait creuser aux étapes projetées des citernes qui favorisèrent considérablement notre propre passage.

Nous mîmes quatre jours pour atteindre l'Oued-Rhir. A peine eûmes-nous perdu de vue les jardins d'El-Ouad que nous nous enfonçâmes dans les dunes, pour n'en plus sortir avant les approches de Touggourt. Les arêtes de sable que nous avions à gravir se présentaient parfois tellement abruptes, que nos chameliers devaient y tailler avec leurs bâtons un

5.

simulacre de chemin, pour décider leurs bêtes à franchir ces talus mouvants, parfois inclinés de presque quarante degrés. Rien ne saurait rendre la lugubre monotonie de cette région désolée, avec son perpétuel horizon de dunes jaunâtres s'étendant en replis à la fois uniformes et irréguliers jusqu'aux limites mystérieuses du grand désert. A plusieurs reprises pourtant, nous eûmes à traverser des oueds sans eau, qui, avec leurs broussailles de *drinn* et de *retama*, semblaient un fleuve de verdure entre des berges abruptes et arides. Ces oueds, assez fréquents sur la route du sud, figurent de longues bandes plates et déprimées, à bords nettement tranchés, d'une direction plus ou moins sinueuse, mais généralement orientée du nord au sud, sur une largeur qui atteint parfois un ou deux kilomètres[1]. La végétation relativement luxuriante qu'on y remarque est due au voisinage de l'eau qui se rencontre sur tout leur parcours, à quelques pieds de profondeur.

Est-ce la disposition du sol en forme de bassin qui a provoqué la formation de cette nappe intérieure, ou au contraire est-ce l'existence préalable d'une vraie rivière, qui a amené une dépression et un aplatissement de la surface? S'il faut s'en rapporter aux traditions des indigènes, qui donnent

[1] Ces fleuves desséchés rappellent les oueds sans eau décrits par M. W. Palgrave dans son *Voyage en Arabie*.

encore à ces espèces de sillons naturels le nom caractéristique d'*oued* (rivière), ce seraient les lits desséchés d'anciens torrents qui poursuivraient aujourd'hui leur cours à plusieurs pieds sous le sol. De nombreux auteurs prétendent que la dénomination d'Oued-Souf provient d'*Oued-Isouf*, la rivière qui murmure. Suivant une légende assez répandue dans le Sahara oriental, les chrétiens, en se retirant devant l'islamisme, auraient enfermé sous terre toutes les eaux courantes du pays. Il est vrai qu'on a expliqué cette légende par l'habitude toute saharienne d'identifier les notions d'abondance, de fertilité et d'eau courante. Dès lors, la disparition des rivières locales serait une simple figure pour indiquer la décadence qui aurait suivi l'invasion mahométane. Mais l'examen des lieux permet réellement de prendre à la lettre le phénomène décrit dans la légende, — interprétation qui se confirme d'ailleurs par les découvertes de MM. Bou-Derba et Duveyrier au sujet de l'Igharghar. Il paraît que cet ancien fleuve (peut-être le vrai *Niger* des géographes antiques, réduit aujourd'hui à quelques lacs marécageux et à quelques nappes souterraines) a laissé sur tout son parcours, comme témoignage de sa puissance et de son déclin, une vallée nettement discernable, longue d'au moins trois cent quatre-vingts kilomètres. Ce fait, joint à d'autres indices, tant historiques que géologiques, prouverait bien

qu'à une époque assez rapprochée les eaux étaient beaucoup plus abondantes à la surface du Sahara.

D'où provient cette altération dans le régime des eaux? M. H. Duveyrier ainsi que M. Ville pensent qu'autrefois les pluies étaient beaucoup plus fréquentes dans le désert. Mais nous n'avons connaissance d'aucun phénomène naturel qui, depuis le temps des Romains, aurait pu ainsi modifier les conditions climatologiques du Sahara. Cette diminution des eaux courantes ne pourrait-elle pas plutôt s'attribuer à une lente désagrégation des roches superficielles, qui, se transformant en sable, auraient peu à peu, — suivant l'expression même des indigènes de l'Oued-Mia, — *mangé* les rivières du pays? Il semble, en effet, que les dunes de l'Areg sont dues non pas, — comme le suppose M. Duveyrier, — à un vaste lavage des plateaux avoisinants, mais bien à une décomposition graduelle des anciens grès quaternaires, opérée sur place par les agents atmosphériques. Les gours, ou *témoins* solitaires d'un ancien plateau, qui se rencontrent sur la route de Rhadamès, — les dunes isolées qui se sont formées *au sommet* de certains mamelons rocheux, — les bancs de grès qui se trouvent encore à une profondeur variable, — les tiges d'*alenda* qui, au dire des indigènes, atteignent parfois sur le flanc des dunes vingt à trente ans d'existence, — enfin les formes permanentes du paysage, qui, par leur

fixité, permettent aux *khebirs* de retrouver le chemin des caravanes dans les dédales de l'Areg, et qui ont valu à tant de collines isolées certaines dénominations traditionnelles, comme le Sif-Sultan, le Sif-Saïa, le Koudiat-el-Ktef, entre Touggourt et le Souf, — tous ces indices semblent clairement établir que si le vent peut modifier la surface des dunes, leur formation est due exclusivement à la désagrégation séculaire d'anciennes roches solides. M. Vatonne décrit même avec beaucoup de clarté la marche de cette dissolution, qu'il a vue à l'œuvre dans certains districts de la Tripolitaine [1].

D'où résulte cette conclusion fatale, que l'eau se fera de plus en plus rare dans les sables du Sahara, et que tôt ou tard l'indigène sera définitivement vaincu dans sa lutte chaque jour plus désespérée contre les forces inexorables de la nature.

Nous avions l'habitude de nous mettre en route aux premiers indices de l'aube. Nos chameaux prenaient les devants pour ne s'arrêter qu'à l'étape du soir. Nous ne tardions pas à les dépasser avec nos mulets; mais bientôt ils nous rattrapaient à leur tour, la prudence autant que la pitié nous faisant accorder, toutes les heures, quelques instants de repos à nos pauvres montures. Vers la troisième de ces petites haltes, nous cherchions au milieu des dunes quelque bas-fond assez abrité du vent pour

[1] *Mission de Ghadamès,* 1863.

nous permettre de déjeuner sans trop assaisonner de sable notre modeste repas.

Le soleil était encore haut sur l'horizon quand nous arrivions à l'endroit où nous comptions passer la nuit. Une fois nos bêtes déchargées et leur soif assouvie, les mulets étaient solidement attachés au centre du campement, tandis que les chameaux étaient abandonnés à eux-mêmes parmi les dunes environnantes. Une partie de notre escorte dressait les tentes, tandis que le reste fourrageait aux alentours, pour trouver les broussailles nécessaires à l'entretien des feux. Souvent la nuit nous surprenait avant que le dîner fût prêt, si bien qu'une fois l'appétit satisfait, nous étions heureux de nous jeter sur nos couches de *drinn*, pour bientôt nous endormir d'un profond sommeil, malgré le bruit des conversations échangées autour du bivac arabe, pendant que les clartés vacillantes du brasier se projetaient sur les parois de nos tentes. Ainsi s'écoulaient nos journées, sans grande variété, sans graves préoccupations, mais aussi sans oisiveté, et partant sans ennui.

Le premier jour, nous campâmes à l'Oued-Tounsi, dont les abondantes broussailles attiraient parfois d'El-Ouad les pourvoyeurs de la colonne; le second à l'Oued-Dsmerini, dont les puits, quoique récemment curés, ne nous donnèrent qu'une eau verdâtre et nauséabonde. Vers le milieu de la troi-

sième journée, nous étions en vue de *Taïbet El-Gueblia,* le seul point habité que nous devions rencontrer sur cette route. Les jardins de cette oasis s'échelonnent en un grand croissant, qui s'ouvre dans la direction de l'orient. Au centre, s'élève la bourgade, dont les abords sont des plus pittoresques, surtout après trois jours de désert. Mais ici encore l'apparence n'a rien de commun avec la réalité. Pour peu qu'on s'aventure à l'intérieur, on en revient complétement désenchanté. Les seuls objets dignes d'attirer l'attention sont peut-être les splendides rosaces naturelles des cristallisations gypseuses qu'on a encastrées dans les murs des habitations. A l'extrémité de la bourgade se trouve une petite zaouïa, où sont enterrés plusieurs enfants de Sidi-Mohammed El-Aïd, marabouts héréditaires morts en bas âge.

Si-Mamar nous avait fait, à notre insu, la gracieuseté d'expédier un courrier au marabout de Taïbet pour le prévenir de notre passage. A peine avions-nous déployé nos tentes sous les murs de la ville, que nous vîmes arriver vers notre campement un petit cortége d'indigènes portant des corbeilles de dattes, des vases de lait, un immense plat de *kouskoussou* fumant, enfin une couple de poulets et une jeune gazelle vivante. En tête s'avançait, soutenu par ses deux fils, le marabout lui-même, vieillard tellement décrépit et desséché,

qu'il semblait avoir atteint les dernières limites de la vie humaine. Nous acceptâmes de grand cœur les offrandes de ces braves gens, sauf toutefois la petite gazelle, dont la gentillesse désarma notre appétit.

Taïbet El-Gueblia n'est pas comprise parmi les villes de l'Ouad-Souf. Cependant elle se trouve dans les mêmes conditions et présente absolument les mêmes caractères. Aussi, comme elle n'est qu'à une journée de Touggourt, offre-t-elle l'excursion la plus recommandable à quiconque, peintre ou touriste, voudrait se représenter le vrai désert de sable, avec le labyrinthe de ses dunes, les entonnoirs de ses oasis, et la bizarre architecture de ses bourgades.

VIII

LA CAPITALE DE L'OUED-RHIR.

Apparition de Touggourt et de ses quatre cent mille palmiers. — Climat et population de l'Oued-Rhir. — Grandeur et décadence des Ben-Djallab. — Intérieur de la ville. — Promenades dans l'oasis. — Les eaux de l'Oued-Rhir.

Dès notre départ de Taïbet El-Gueblia, les dunes commencèrent à décroître en taille comme en nombre. Après avoir traversé une sorte de *chott* entièrement desséché, au fond uni comme la surface d'une table, et toute parsemée d'efflorescences brillantes, nous escaladâmes un dernier rideau de collines sablonneuses, pour tomber tout à coup sur un tableau vraiment magique. C'étaient, au delà d'un lac marécageux, les quatre cent mille palmiers de Touggourt, formant sur le fond doré des sables une longue bande sombre de quinze à vingt kilomètres. Vers le centre de cette merveilleuse forêt s'ouvrait une clairière circulaire, d'où émergeaient les deux minarets de la ville encore invisible, tandis qu'à l'arrière-plan la corniche occidentale de l'Oued-Rhir tranchait par ses tons rougeâtres sur l'azur foncé du ciel.

Nous descendîmes avec précaution les pentes glis-

santes de la berge, entre les témoins isolés de l'ancien plateau qui devait unir jadis les deux corniches de l'Oued-Rhir, et traversant les lagunes salées qui miroitaient sous un soleil tropical, nous pénétrâmes dans la ville par la porte de la kasbah. Des décombres et des ruines furent les premiers objets qui frappèrent notre vue. Nous pensions d'abord que c'étaient les traces des derniers troubles. Mais nous apprîmes bientôt qu'une compagnie du génie était restée à Touggourt pour démolir environ le quart de la ville, et édifier sur cet emplacement un vaste quartier militaire, analogue aux établissements de Biskra. L'autorité française comptait même y établir désormais une garnison permanente, ainsi qu'un bureau arabe. Mais reste à savoir si des Européens pourront longtemps résister aux influences léthifères de cette région pestilentielle. Les eaux croupissantes des marécages, qui contribuent si puissamment à la fécondité exceptionnelle de l'oasis, engendrent chaque été des fièvres pernicieuses qui chassent même les Arabes vers les régions plus salubres de l'Ouad-Souf. Seuls, les aborigènes semblent à l'épreuve de ces miasmes. Il est vrai que la race sédentaire de l'Oued-Rhir se rapproche fortement du type nègre par la couleur de sa peau, sinon par la configuration de ses traits, soit que les métis d'Arabes et de nègres puissent seuls se perpétuer sous un pareil climat, soit que la race sub-éthio-

pienne ou garamantique, jadis maîtresse de ces régions, s'y soit maintenue jusqu'à nos jours en raison même des obstacles opposés par l'insalubrité du sol à l'acclimatation des races blanche, arabe, berbère ou européenne.

On n'a trouvé jusqu'ici dans l'Oued-Rhir aucune trace de la domination romaine. D'après l'historien Ibn-Khaldoun, la colonisation de ce district remonte à l'invasion des Rhira, une de ces tribus zénatiennes qui formèrent le gros de l'invasion arabe. Il est toutefois probable que les oasis étaient déjà habitées par la race sédentaire qui constitue encore aujourd'hui le fond de leur population [1]. Les conquérants, incapables de s'établir sous un pareil climat, se bornèrent sans doute à s'approprier le domaine éminent du sol, en laissant les aborigènes en possession de leurs cultures, moyennant une participation annuelle dans le produit des récoltes; c'est ce système de métayage, imposé par la force des choses, qui règle encore aujourd'hui, dans tout l'Oued-Rhir, les relations des nomades et des oasiens.

Vers le huitième siècle de l'hégire, l'adoption d'un Beni-Merin par le souverain de Touggourt porta au trône la dynastie des Ben-Djallab, qui se

[1] Khitab El-Adouani rapporte lui-même que les noms de Touggourt et de Temacin appartiennent à des langues *étrangères*. (Voir la traduction de M. Ch. Féraud, p. 69.)

perpétua jusqu'à l'arrivée des Français. Ce fut en 1854 que ceux-ci pénétrèrent pour la première fois dans la capitale de l'Oued-Rhir. Ils lui laissèrent quelque temps une indépendance nominale sous la sultane Lalla-Aïchouch, célèbre par son énergie virile non moins que par ses prédilections pour le vin de palmier et les beaux spahis. Je me suis même laissé raconter que la France utilisa à plusieurs reprises, dans l'intérêt de sa politique, les goûts bien connus de son auguste alliée. Quoi qu'il en soit, l'Oued-Rhir fut finalement réuni à l'Ouad-Souf et au district d'Ouargla pour former un grand commandement, dont on investit Ali-Bey, caïd des nomades Rouara. Ali-Bey étant mort il y a peu d'années, son fils lui succéda. C'est celui-ci qui, en 1871, fut chassé de Touggourt par le chérif Bou-Choucha. Quant au dernier descendant des Ben-Djallab, — le fils de la sultane Lalla-Aïchouch, — il remplit aujourd'hui les simples fonctions de cheikh à Temacin, où je le rencontrai chez le grand marabout des Tidjani. C'est un homme jeune encore, d'un maintien modeste, sans ambition, comme aussi sans grande valeur personnelle.

La ville de Touggourt forme un cercle assez régulier. Son plus grand diamètre, représenté par la rue qui joint les deux portes principales, offre une longueur d'environ quatre cents mètres. La plupart des maisons sont construites en argile durcie; ce-

pendant la kasbah, les mosquées et certaines habitations de familles riches sont bâties en moellons gypseux cimentés par du plâtre.

L'enceinte, qui mesure environ trois mètres de hauteur, est flanquée de tourelles espacées, et garnie d'un large fossé boueux. Ce fossé n'est pas seulement un moyen de défense; il sert encore à arrêter l'envahissement des sables, qui, s'accumulant en talus sur le bord extérieur, y forment en quelque sorte un second mur d'enceinte. Trois portes donnent accès à la ville, qui est divisée, comme la plupart des cités mahométanes, en plusieurs quartiers, respectivement affectés aux juifs convertis, fort nombreux ici, aux nègres affranchis, aux étrangers, aux citadins, etc. Deux marchés concentrent tout le commerce de l'oasis. L'un, dit *Marché du matin,* est situé hors des murs; on y trouve surtout des provisions de ménage. L'autre, dit *Marché du soir,* occupe une large place carrée au centre de la ville. Tout alentour s'ouvrent les boutiques des savetiers, des forgerons, des merciers.

Sur la même place s'élève la grande mosquée *Djêma-Kebira,* assez remarquable par le luxe de son ornementation intérieure. Construite au commencement du siècle par un architecte tunisien, elle renferme des colonnes de marbre blanc, qui ont été transportées de Tunis à dos de chameau. J'y remar-

quai aussi une chaire de bois sculpté d'un travail assez curieux. A côté de cette mosquée s'élève un minaret d'où je pus admirablement saisir la topographie de la ville, de ses faubourgs et de ses jardins, jusqu'à l'oasis de Mgarin au nord et de Temacin au sud.

Mon compagnon de voyage s'était installé, au milieu des démolitions, dans le quartier de son régiment. Quant à moi, j'avais planté ma tente dans la cour de la kasbah, où siégeait actuellement le bureau arabe. Cette kasbah occupe un large segment de l'enceinte au sud de la ville. Ancien palais des sultans, elle donne une pauvre idée de leur richesse et de leur luxe. Ses murs, badigeonnés à la chaux, semblent prêts à tomber en ruine; les chambres sont petites et nues, les portes basses et étroites. Je n'y vis d'autre ornement qu'un symbole maçonnique, fabriqué avec des branches de palmier par quelque militaire de passage. Toutefois, les avantages stratégiques de cette citadelle sont assez considérables pour la localité. Son jardin renferme un puits intarissable, son enceinte communique directement avec l'extérieur de la ville, enfin ses murs sont assez solides pour tenir longtemps en échec une troupe même considérable d'assaillants indigènes. Pendant la dernière insurrection, la petite garnison qui s'y était réfugiée résista plusieurs jours aux assauts de toute la population, grossie par

les gens de Bou-Choucha, et ce fut seulement pour s'être risquée en rase campagne qu'elle fut écrasée sous le nombre.

Le bureau arabe comptait un personnel assez nombreux de jeunes officiers, sous la direction du lieutenant Hauer, vieux soldat d'origine hongroise, dont la vie entière est un long roman. Ces messieurs se montrèrent pleins de prévenance à mon égard, et, non contents de m'offrir l'hospitalité, tinrent à me faire les honneurs de leur résidence. Dès le soir de mon arrivée, ils me firent errer aux flambeaux dans la *Rue voûtée*, qui joue le rôle de promenade publique pendant la saison des chaleurs, quand le thermomètre atteint 50° centigrades à l'ombre! C'est un passage circulaire, que recouvre le premier étage des habitations latérales. Des troncs de palmiers, plantés à des distances irrégulières, contribuent à soutenir la voûte, et des bancs de maçonnerie, adossés aux façades des habitations, rétrécissent encore l'étroit passage. Avec ses couloirs transversaux, éclairés par de rares lampions, qu'éclipsait à chaque instant la lueur vacillante de nos torches, cette galerie déserte et silencieuse me reportait à mes promenades dans les catacombes de Rome et de Syracuse, sauf quand une ouverture, ménagée dans le plafond entre deux maisons voisines, laissait apercevoir un pan d'azur nocturne tout resplendissant d'étoiles.

Le lendemain, on me mena visiter l'intérieur de l'oasis. Je n'avais pas encore rencontré une pareille luxuriance de végétation. On y trouve en quelque sorte deux couches de produits simultanément superposés : au niveau du sol, des carrés de luzerne, de pastèques, de fèves, de choux, de carottes et d'autres plantes encore, qui réclament ici la fraîcheur et l'ombre, de même que chez nous elles exigent la chaleur et la lumière; ensuite, à quelques mètres plus haut, les régimes en fleurs des palmiers qui, entrelaçant leurs gracieux panaches, étendaient sur l'oasis un toit de verdure presque partout impénétrable aux rayons du soleil.

C'est qu'ici le palmier trouve réunies au plus haut point ses conditions d'existence et de développement, « les pieds dans l'eau et la tête dans le feu », comme dit un proverbe arabe. On a calculé que chaque arbre donne en moyenne douze kilogrammes de dattes par an. Les noyaux, écrasés et triturés, servent à nourrir les chèvres et même les chameaux. Avec la fibre, les indigènes tressent des cordes assez résistantes. Avec les palmes, ils fabriquent des nattes et des paniers. Enfin avec les troncs, ils étançonnent leurs terrasses et leurs puits. Lorsque le dattier se fait vieux, on le découronne pour en extraire une liqueur laiteuse, qui, fermentée, donne le *lagmi* ou vin de palmier, fort apprécié dans le pays. Cette opération ne laisse pas d'exiger



Dessin de L. Breton. **Pages 96.**

Intérieur d'oasis. — La récolte du lagmi.

D'après une photographie.

une certaine dextérité, car il s'agit de s'élever le long du tronc pour perforer la cime, placer un roseau creux dans l'incision, recueillir la sève dans une jarre, et descendre celle-ci avec une corde jusqu'à portée du sol.

Dans le jardin de la garnison, j'observai, outre des pistachiers, des figuiers et même des abricotiers d'assez belle venue, quelques touffes de rosiers et quelques plants de vignes. Mais leur apparence décolorée et rabougrie semblait montrer que si le Sahara est le royaume de la datte, ce n'est ni le pays du vin ni le pays des fleurs [1].

L'eau, qui surabonde à Touggourt, provient soit du grand *behar*, qui limite dans toute sa longueur la partie orientale de l'oasis, soit des puits qui arrosent les jardins de la ville et des villages avoisinants. On a beaucoup discuté sur l'origine comme sur l'allure des nappes artésiennes qui donnent la vie à l'Oued-Rhir. Aujourd'hui que les explorations géographiques ont éclairci l'orographie du Sahara, on attribue généralement ces

[1] Le dattier a d'étranges caprices. Ainsi ses fruits se refusent à mûrir sous des latitudes bien plus méridionales, telles que la côte sud-ouest du Maroc et même les îles Canaries, ce vrai paradis terrestre des plantes et des fleurs. Peut-être soutiendra-t-on que la datte se déplaît au voisinage de la mer; mais alors comment expliquer la présence d'une véritable oasis, produisant des dattes de premier choix, à Elche, près d'Alicante, au voisinage de la Méditerranée, et presque au 39e degré de latitude nord?

nappes aux pluies qui s'engloutissent sur le pourtour du bassin saharien, dans les montagnes des Touaregs comme sur les chaînes de l'Atlas. Les eaux, arrivées à une certaine profondeur, sont arrêtées par des lits d'argile, et forment alors des cours d'eau souterrains, qui s'infiltrent naturellement vers les points les plus bas du bassin, en suivant les ondulations des couches imperméables. Tout l'Oued-Rhir est situé sur un de ces fleuves artésiens, — l'*Igharghar* de M. Henri Duveyrier, — qui paraît s'écouler vers certaines parties du chott Melrhir situées au-dessous du niveau de la mer. Comme des eaux ainsi emprisonnées dans une sorte de conduit incliné tendent nécessairement à remonter vers la surface, il suffit de la moindre communication naturelle ou artificielle entre les parties basses du pays et le lit souterrain du torrent, pour que celui-ci s'épanche à l'air libre. Ainsi s'expliquent les *chriats*, sources naturelles qui sourdent généralement au sommet d'un mamelon conique, formé de sables rejetés par la nappe ascendante, — les *behour*, lacs circulaires d'une grande profondeur, qu'on a voulu expliquer tour à tour par un éboulement d'anciens puits et par une explosion de gaz volcaniques, — enfin les puits artésiens que les indigènes creusent depuis des temps immémoriaux à l'aide de procédés assez primitifs, et que les Français ont multipliés, avec leurs instruments per-



Dessin de L. Breton.

Entrée de la rue voûtée à Touggourt.

D'après une photographie.

Pages 97-98.

fectionnés, jusqu'à des profondeurs de soixante-dix-sept et soixante-dix-neuf mètres. Quelques-uns de ces sondages débitent presque quatre mille litres par minute; c'est six cents de plus que le puits artésien de Grenelle.

IX

UNE VISITE AU MONASTÈRE DE TEMACIN.

De Touggourt à Temacin. — La zaouïa centrale des Tidjani. — Sidi-Mohammed El-Aïd. — Les ordres religieux du mahométisme. — Les collections de Si-Mamar. — Retour vers Biskra.

Je ne voulais pas quitter Touggourt sans avoir visité la zaouïa de Sidi-Mohammed El-Aïd, dans l'oasis de Temacin. Je sortis de la ville par la porte de la kasbah, dans la matinée du 14 mars, avec deux officiers du bureau arabe qui voulurent bien prendre part à mon excursion. Temacin n'est guère située qu'à douze kilomètres de Touggourt. On rapporte qu'autrefois elles se joignaient par une forêt continue de palmiers. Mais aujourd'hui, entre les deux oasis, on ne rencontre plus que des lagunes miroitantes, des chaînes de dunes et des monticules gypseux. On affirme même que chaque été des voyageurs s'en vont périr dans les solitudes inhospitalières qui bordent ce court trajet, soit qu'ils se laissent égarer par les mirages des terrains salins, soit qu'ils cèdent à des hallucinations provoquées par l'extrême chaleur.

L'entrée de l'oasis où Temacin se cache sous

une ceinture de jardins, est marquée par deux petites *koubbas* qui de loin ressemblent à des fortins avancés. Quant à la ville, étroitement pressée dans une enceinte rectangulaire, elle s'étage sur des coteaux en pente douce devant un large *behar* ovale, dont les eaux bleues et dormantes reflètent harmonieusement la puissante végétation des rives. Temacin a toujours été la rivale commerciale et politique de Touggourt. Aussi est-il probable que, seule de tout le Sahara, elle a considérablement gagné à la suite des derniers troubles. Actuellement Touggourt est à moitié démolie, les contributions de guerre y ont achevé la ruine des habitants; une partie de sa population a cherché à ses pénates des lieux plus prospères, et les caravanes ont désappris la route de ses marchés. De là un double courant d'émigration qui devait naturellement converger vers Temacin, située à une faible distance, respectée par les malheurs de la guerre, et favorablement regardée par le vainqueur.

La zaouïa des Tidjani s'élève en pleine oasis, à deux kilomètres de la ville. Vue du dehors, c'est une véritable forteresse où de hauts bâtiments se groupent sous un dôme central à l'abri d'une double enceinte crénelée. Nous fûmes accueillis sur le seuil de la première enceinte par un frère de Sidi-Mohammed El-Aïd, que suivait une troupe nombreuse d'adeptes. Le grand marabout lui-même, prévenu

de ma visite par une lettre de Si-Mamar, descendit jusqu'à la porte de ses appartements pour nous conduire dans la salle de réception où nous attendait un *kaoua* bouillant, servi dans des tasses de Chine. Je lui fis aussitôt demander par un de mes compagnons la permission de visiter l'intérieur de la zaouïa, ce qu'il s'empressa de m'accorder, en désignant même un de ses frères pour nous servir de guide.

Lors de mon excursion à Guemar, j'ai eu l'occasion de comparer les zaouïas aux anciens monastères de la société chrétienne. A plus forte raison peut-on rapprocher les ordres religieux qui se développèrent dans notre moyen âge et les communautés qui fleurissent aujourd'hui dans tout le monde mahométan. Ces dernières sont des associations ayant le double but d'organiser l'assistance mutuelle sur le principe de la fraternité religieuse, et de maintenir dans la société arabe l'intégrité de la foi mahométane. Leurs ressources proviennent exclusivement de fondations pieuses et de dons volontaires, qui, s'il faut en croire les rapports officiels, dépassent dans certains districts le montant des impôts payés à l'État. Comme moyens d'action, elles ont l'organisation de certaines cérémonies religieuses, les prédications des marabouts, l'enseignement des *tolbas*, les pratiques de la bienfaisance, la distribution des amulettes, et même, au besoin, la fabrication des miracles. Aussi jouissent-elles, grâce à

l'étendue de leurs ramifications, d'une influence énorme, qui s'est surtout développée depuis la conquête française[1].

Ce dernier phénomène s'explique aisément. On connaît les liens qui dans les pays mahométans unissent la société civile et la société religieuse. Privés de leur indépendance politique, les indigènes se sont avidement rejetés vers des associations qui devaient symboliser à leurs yeux la résistance de l'élément musulman contre la domination de l'infidèle. D'autre part, ces associations offrent aux mécontents, comme aux fanatiques, une arme d'autant plus puissante qu'elles sont constituées en sociétés secrètes sur le principe d'une obéissance absolue aux chefs suprêmes de l'ordre. Les *khouans* (frères) ont leurs mots de passe, leurs signes de reconnaissance, une hiérarchie officielle qui s'étend du grand maître ou calife, jusqu'aux agents subalternes (messagers, porte-bannières, gardiens, etc.); enfin des assemblées générales, où ils se réunissent soit pour se livrer à des pratiques fortement empreintes de mysticisme, soit pour recevoir les instructions secrètes du grand maître, soit pour procéder à des initiations de nouveaux membres.

Cette dernière cérémonie s'opère avec une cer-

[1] En 1859, un sous-préfet de Tlemcen, M. Charles Brosselard, évaluait le nombre de leurs adeptes à un cinquième de la population algérienne.

taine solennité. Le néophyte, introduit par deux parrains, est interrogé par le cheikh d'après un formulaire traditionnel; on lui communique ensuite les mots sacrés, on le revêt de la ceinture symbolique, on le fait asseoir sur un tapis où on lui offre un léger repas, enfin on lui délivre le diplôme qui constate sa réception dans l'ordre. A partir de cette heure, l'initié ne s'appartient plus; il devient l'esclave, la chose de l'ordre ou plutôt de ses supérieurs, *perinde ac cadaver* (l'expression figure au rituel des Rhammaniens), — « *comme est un* » *cadavre* entre les mains du laveur des morts, qui » le tourne et le retourne à son gré. » On conçoit que, le haschisch aidant, une pareille organisation puisse reproduire à toute heure les prodiges de fanatisme qui rendirent légendaires dans les premiers temps de la ferveur mahométane les noms du Vieux de la Montagne et de ses farouches sectaires. C'est probablement par le travail souterrain de ces associations que s'explique l'étrange fortune des derniers chérifs, comme Bou-Maza, Bou-Maghla, récemment Bou-Choucha, obscurs imposteurs, inconnus de la veille, et subitement placés à la tête d'une formidable insurrection. Toutefois, les confréries algériennes se contentent, en général, de prêcher la résistance passive aux envahissements de la domination française, — politique habile qui est parvenue jusqu'ici, bien mieux que les soulève-

ments, à déjouer tous les efforts de l'autorité coloniale pour entamer l'édifice religieux, économique et civil de la société indigène.

Seul, l'ordre des Tidjani s'est montré depuis la conquête un allié fidèle des Français. On a vu que même pendant la dernière insurrection, quand tout semblait abandonner la fortune de la France, Sidi-Mohammed El-Aïd avait fermé au chérif les portes de Temacin, pour les rouvrir six mois plus tard au général de Lacroix. Cette attitude ne laisse pas de surprendre chez un de ces ordres religieux qui doivent leur origine à une recrudescence du mahométisme. A en croire leurs détracteurs, les Tidjani auraient provisoirement associé leur fortune aux armes des chrétiens afin d'étendre leur propre influence, sous le couvert du drapeau français, aux dépens des associations religieuses qui combattent ouvertement la domination étrangère, — quittes, le jour où ils resteront seuls en possession du terrain, à réunir toutes leurs forces dans une suprême tentative contre l'infidèle. De pareilles arrière-pensées ne sont nullement impossibles, car, sous l'apparente unité de l'orthodoxie sunnite, il règne parmi les ordres religieux de l'islamisme les mêmes jalousies, les mêmes dissidences dont nous avons été témoins autrefois, dans l'Église catholique, entre jésuites et jansénistes, gallicans et ultramontains. Il faut cependant noter que le caractère distinctif

des Tidjani, c'est réellement la tolérance de leurs doctrines. La devise de l'ordre : « *Le triomphe du droit par le droit* », semble indiquer une réaction formelle contre les moyens de propagande qui ont prévalu jusqu'à présent parmi les sectateurs de Mahomet. M. Henry Duveyrier cite même, à l'éloge de Sidi-Mohammed El-Aïd, un fait presque incroyable pour quiconque connaît la défiance et l'exclusivisme religieux des mahométans. Quand le jeune explorateur traversa Temacin pour se rendre chez les Touaregs, le grand marabout des Tidjani lui conféra le titre de *khouan*, ainsi que le diplôme et le chapelet de l'ordre. M. Duveyrier ajoute qu'à partir de ce moment il fut reçu comme un véritable frère par tous les *khouans* disséminés dans le Sahara, et c'est grâce à leur appui qu'il put sortir sain et sauf de sa périlleuse entreprise.

En tout cas, si la politique des Tidjani est le résultat d'un calcul, le calcul a été heureux, car ils constituent certainement aujourd'hui l'ordre le plus puissant du Sahara. Il fallait voir, dans l'expédition de l'Ouad-Souf, chaque fois que Si-Mamar sortait de sa tente, avec quel empressement, quelle dévotion, oasiens, nomades, marchands, chameliers, cheikhs locaux, turcos, cavaliers des *goums*, et jusqu'aux ordonnances indigènes des officiers français, toute une foule enthousiaste se précipitait vers le représentant du grand marabout pour obtenir la faveur de toucher

son haïk ou de baiser sa babouche! Bien que la fondation de l'ordre remonte à moins d'un siècle, les Tidjani comptent aujourd'hui des milliers d'adhérents par delà les limites de la domination française. Leurs zaouïas s'échelonnent du Nil à l'Atlantique et de la Méditerranée à Tombouctou. Lorsque, il y a quelques années, le grand marabout revint de son pèlerinage à la Mecque, il trouva sur tout son trajet — m'a raconté un témoin oculaire, M. l'ingénieur Jus, — des rassemblements de quatre à cinq mille personnes qui accouraient de tout le pays à la ronde pour baiser les fers de sa mule et obtenir sa bénédiction à prix d'offrandes. Quand il rentra à Temacin, il était suivi par trois chameaux qui pliaient sous le poids de l'argent. M. Jus, qui creusait à cette époque les puits de l'oasis, s'étant alors présenté pour lui offrir ses félicitations, me dit avoir été accueilli par ce remarquable compliment : « Partout » je n'ai trouvé que la violence et le brigandage; il » m'a fallu, pour voir refleurir la justice, rentrer » sur le territoire de la France. »

Les frères de Sidi-Mohammed El-Aïd habitent chacun un quartier spécial de la zaouïa. Ce sont des habitations extrêmement simples à l'extérieur. On dirait que les architectes arabes prennent partout à tâche de déguiser sous la pauvreté des façades la richesse des décorations, et même l'étendue des aménagements intérieurs. Chacune de ces demeures

renfermait cependant de nombreux et somptueux logements pour les serviteurs, les disciples et les femmes des marabouts. Il va sans dire qu'on ne nous permit pas le plus léger coup d'œil sur les appartements privés de nos hôtes. Si toutefois il faut en croire la rumeur publique, les chefs des Tidjani posséderaient dans leurs harems les plus beaux échantillons féminins des diverses races qui occupent le Sahara, y compris plusieurs Européennes. Bien entendu, un pareil bruit n'a rien d'injurieux au point de vue mahométan, car les marabouts, qu'il ne faut pas confondre avec les derviches, ne font pas plus vœu de chasteté que de pauvreté.

Quoi qu'il en soit, les salles de réception où l'on nous introduisit me parurent d'une richesse fort remarquable, mais un peu disparate. C'est surtout au logis de Si-Mamar que ce double caractère se révélait, par une incroyable profusion de bric-à-brac. La porcelaine dominait dans tous les coins de l'appartement, depuis les tasses à thé apportées par les caravanes de la Chine jusqu'aux produits les plus grossiers de l'industrie européenne, — verres, coupes, plats, ustensiles de ménage de toute nature et de toutes dimensions, entassés sans ordre et sans choix, je dirais même sans goût, si je n'étais rendu plus modeste par le souvenir de certaines collections exotiques qui, amassées à grands frais dans nos propres boudoirs, feraient bien rire à leur tour nos

prétendus barbares de Chine ou d'Arabie. Jamais, cependant, je crois n'avoir rencontré d'assemblage plus hétéroclite et plus risible. Des globes de cristal argenté, comme on en place dans nos jardins, servaient de couvercles à des soupières en faïence blanche; des assiettes de terre cuite déparaient des services de vieux sèvres; des coupes de cristal de Bohême fraternisaient avec des canettes de cabaret. Un peu plus loin, une horloge de campagne faisait face à une pendule de précision offerte par un général français. Enfin un vase, que la décence m'interdit de nommer, trônait gravement *sur* un fauteuil en velours d'Utrecht. Pour compléter ce bizarre ameublement, on nous montra dans une salle basse *un carrosse* à quatre roues, offert au grand marabout par le bey de Tunis, qui avait dû expédier à dos de chameau les pièces démontées de cet incommode et inutile présent[1].

Nous terminâmes notre visite par un coup d'œil sur le sanctuaire de la mosquée qui sert de tombeau au père de Sidi-Mohammed El-Aïd. Ici encore, certains détails — par exemple, une rangée de fausses fenêtres grossièrement peintes sur les murs *intérieurs* — jurent avec les proportions élégantes comme avec l'ornementation somptueuse de l'édi-

[1] Il paraît toutefois que durant la dernière expédition des fourgons militaires ont pu s'avancer jusque près de Touggourt, en roulant sur les bas-fonds de l'Oued-Rhir.

7

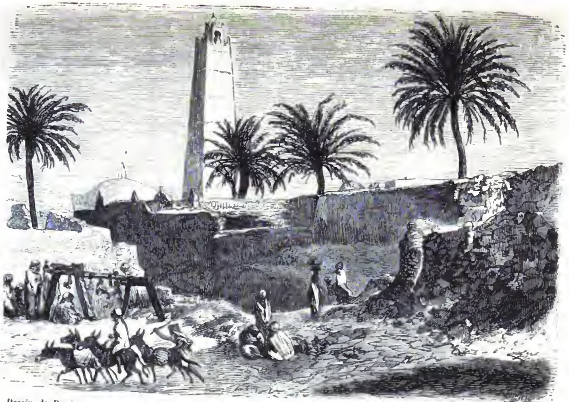
fice. Néanmoins, dans son ensemble, c'est certainement la mosquée la plus riche que j'aie rencontrée au Sahara. La partie inférieure des murs est recouverte par une sorte de mosaïque en carreaux de faïence vernie. Au-dessus, brillent des sentences en lettres d'or que séparent des guirlandes de stuc fouillé en rosaces et en arabesques. Du dôme central, qui peut s'élever à une douzaine de mètres, un large lustre aux girandoles de cristal descend sur un sarcophage artistement grillé où repose, entouré par les bannières de l'ordre, le fondateur de Temacin. Il est probable qu'ici, comme à Guemar, on est d'autant plus impressionné par ce déploiement de luxe oriental, qu'on a eu constamment sous les yeux les dehors sordides des bourgades sahariennes.

Le soir j'étais de retour à Touggourt, et le lendemain, 15 mars, je me remettais en route pour Biskra avec mon compagnon d'El-Ouad. Le convoi qui nous avait accompagnés depuis l'Ouad-Souf ayant atteint sa destination à Touggourt, notre caravane était désormais réduite à trois chevaux, à deux chameaux avec leurs conducteurs, aux trois mulets de mon compagnon, à son brosseur, à deux cavaliers indigènes et à deux spahis. Après avoir longé pendant plusieurs heures une plaine de gypse pavimenteux, ferme et unie comme une nappe d'asphalte artificiel, nous traversâmes le

petit Areg en miniature, dont les dunes envahissent l'oasis de Sidi-Rached. C'est en vain que les habitants essayent de garantir leurs plantations par des fossés, des haies et des murs; ils n'ont d'autre moyen pour préserver leurs cultures d'un ensevelissement total que de les transporter graduellement vers l'est, en dérivant dans cette direction les rigoles des puits. Nous terminâmes cette première étape sous les murs de Tamerna-Djedida, à quarante kilomètres de Touggourt, et le lendemain, franchissant le rideau de palmiers qui nous séparait de Tamerna-Kedima, nous retrouvâmes à cette dernière oasis la route que j'avais suivie en sens inverse pour me rendre dans l'Ouad-Souf.

Mais quel changement dans ce court intervalle! Alors nous étions à peine au seuil du printemps; cette fois, c'était déjà l'été. Dans les oasis, les premiers régimes s'épanouissaient sur les dattiers, les figuiers étaient en feuilles, et l'on allait commencer la récolte de l'orge; en même temps, des myriades de moustiques infestaient l'air, et d'épouvantables odeurs, s'échappant des *séguias* bourbeuses, présageaient l'approche des fièvres. Bien qu'avançant droit au nord avec le soleil au dos, notre petite caravane eut plus d'une fois à souffrir des premières chaleurs. Une lumière crue et implacable, réverbérée par des plateaux sans verdure et sans ombre, nous brûlait les paupières déjà irritées

par les particules sableuses en suspension dans l'atmosphère. On était encore loin de la saison torride, mais je pus dès lors me faire une idée de ce que devient la fournaise saharienne au cœur de l'été. Aussi, quand vers le soir de notre troisième étape, après avoir gravi la corniche du Koudiat El-Dohor, j'entrevis à dix-huit lieues de distance les crêtes neigeuses des monts Aurès se détachant en rose sous les derniers feux du jour, je ne pus m'empêcher de tressaillir devant cette magnifique apparition qui semblait me faire instantanément repasser de la solitude et de la sauvagerie dans le versant de la société et de la civilisation européennes. La vie nomade, pratiquée dans des conditions ordinaires de loisir et de sécurité, exerce un charme irrésistible sur les esprits amoureux d'imprévu et d'indépendance; mais on s'en lasse vite quand on n'a plus devant soi l'attrait de l'inconnu. Ce fut avec une véritable sensation de soulagement que le 19 mars nous rentrâmes dans l'oasis de Biskra, si frappante de propreté, de fraîcheur et d'élégance, après les bourgades ensablées de l'Ouad-Souf et les forêts pestilentielles de l'Oued-Rhir.



Dessin de Darjou.

Page 112.

Entrée d'un village aux environs de Biskra.

X

L'AVENIR DU SAHARA.

Prédictions contradictoires sur l'avenir du Sahara. — Décadence des *ksour*. — Les migrations des nomades et la colonisation du Tell. — L'existence des oasis et la diminution des eaux. — L'Européen dans le Sahara. — Le nœud de la question algérienne. — Avenir de la colonie française.

Tous les écrivains qui ont envisagé l'avenir du Sahara se partagent en deux camps nettement tranchés. Suivant les uns, le Sahara algérien deviendra tôt ou tard une voie commerciale de grande importance pour l'échange des marchandises européennes contre les produits du Soudan. Des oasis, créées par la sonde, formeront un chapelet d'étapes jusqu'au Sénégal et au royaume d'Aïr. Des rails posés sur le sol des grands plateaux et des longues dépressions, mettront Touggourt, Ouargla et peut-être Aghadès à quelques heures de Constantine et de Marseille. C'est à la France, régnant sans partage dans toute l'Afrique du nord-ouest, que reviendra la gloire de fertiliser ces espaces incultes et de civiliser leurs barbares habitants. Suivant d'autres, — et ce sont les plus nombreux, — de pareilles vues sont pleines de dangereuses illusions. La France a déjà atteint,

sinon dépassé, les limites naturelles de sa domination dans le sud de l'Algérie, et quant au Sahara, peuplé à une époque récente par des causes plus ou moins artificielles, il est irrévocablement condamné à redevenir le domaine de la solitude et de la barbarie les plus complètes. D'après M. le général Faidherbe[1], il n'y a que trois motifs capables d'expliquer le peuplement partiel du Sahara; ce sont les profits énormes de la traite, les révolutions continuelles du Tell, et l'absence d'autres débouchés pour le commerce du Soudan avec l'Europe. Or ces trois causes ont aujourd'hui disparu. D'où l'auteur conclut que tout l'avenir du Sahara se résume en quelques chasseurs d'autruches et en quelques cultivateurs de dattes, fixés dans les oasis les plus rapprochées. Partout ailleurs, les villes disparaîtront, les puits se combleront, les chemins seront oubliés, et la traversée du désert deviendra « une tradition qu'on traitera peut-être de fabuleuse ».

Les événements continuent à justifier cette prédiction. Les grandes caravanes sahariennes se font de plus en plus rares. Ouargla, Touggourt, El-Ouad même, ainsi que les *ksour* des autres provinces, sont en pleine décadence. On a prétendu que le courant commercial s'était simplement déplacé en faveur de la Tunisie et de la Tripolitaine, à la suite de certaines mesures vexatoires, comme l'établisse-

[1] Voir la *Revue maritime*, juin 1863.

ment d'une douane à El-Kantara. Mais la véritable raison, c'est l'abolition de la traite qui constituait le principal trafic avec le Soudan. Nous voyons, en effet, dans les notices de M. Vatonne sur Rhadamès, que ce grand entrepôt des Touaregs et des Tripolitains se trouve également dans une position des plus précaires « depuis l'abolition de l'esclavage dans les États turcs ». Comment, d'ailleurs, quelques pincées de poudre d'or, quelques charges d'indigo et d'ivoire, pourraient-elles alimenter un commerce important à travers cinq cents lieues de désert, presque sans vivres et sans eau, quand les longs fleuves et les côtes sinueuses de l'Afrique occidentale offrent aux exportations du Soudan une voie directe et naturelle, facilitée chaque jour par l'établissement de forts et de comptoirs européens?

Un autre élément fort considérable de l'existence saharienne, c'est le commerce des troupeaux et les industries qui s'y rattachent. Mais ces troupeaux appartiennent, sauf dans l'Ouad-Souf, à des nomades que les chaleurs de chaque été ramènent au nord de l'Atlas. Que vont devenir ces tribus au jour inévitable où les progrès de la colonisation fermeront le Tell à leurs migrations périodiques? On ne peut se dissimuler qu'elles sont vouées à une effrayante mais prochaine et inexorable disparition. Quelques fractions parviendront sans doute à refluer vers les pâturages déjà encombrés du Maroc

et de la Tunisie; quelques individus, quelques familles isolées iront peut-être se perdre parmi les populations indigènes des villes algériennes; mais l'échec des essais tentés jusqu'ici prouve qu'il faut renoncer à l'espoir de résoudre le problème, en fixant la masse des tribus dans des oasis nouvellement créées[1].

Restera toujours, à la vérité, la race sédentaire des oasis actuelles. Mais d'abord elle subira fortement le contre-coup des événements qui fermeront le Tell aux migrations pastorales; car si, d'un côté, elle est abusivement exploitée par les nomades, d'autre part elle trouve en eux les intermédiaires naturels de ses échanges avec le reste du monde. Ensuite elle semble elle-même condamnée à disparaître un jour, — s'il faut en croire les prédictions des géologues et des ingénieurs, qui ont constaté dans le Sahara la diminution progressive des eaux, tant souterraines que superficielles.

Toutefois, il ne s'agit ici que d'une perspective encore fort éloignée, et, en attendant, ces oasiens sont destinés à former le noyau essentiel des populations sahariennes soumises à l'autorité de la France. Il est bon de se demander quelle doit être, à leur égard, la conduite de l'administration coloniale, puisqu'on croit à la nécessité de maintenir le drapeau de la France dans toute l'étendue du

[1] Voir l'*Avant-propos*, p. 10.



Dessin de Dar'ou.

Page 116.

Tribu en marche.

Sahara algérien. Ici, il ne saurait être question ni de colonisation européenne ni de régime civil. L'Européen ne peut songer à s'établir, ni surtout à se perpétuer sous ces climats ingrats et malsains. D'autre part, — il faut bien l'avouer, — le prestige du sabre peut seul dompter les instincts anarchiques, et forcer le respect d'une race façonnée par des siècles de violences et d'exactions. Nous avons lu bien des ouvrages sur l'Afrique; nous n'en avons pas vu un seul contester la vérité de cet axiome. Dès lors, briser la suprématie des nomades sur les oasiens, supprimer les grands commandements si libéralement octroyés naguère aux représentants des grandes familles arabes, confier le pouvoir à de simples fonctionnaires indigènes qui ne soient rien par eux-mêmes, enfin porter à la connaissance des masses l'ensemble de leurs droits et de leurs obligations vis-à-vis du gouvernement, — telle est la politique qui semble s'imposer d'elle-même aux autorités françaises; telle est aussi, nous sommes heureux de le dire, la politique qui semble avoir définitivement prévalu. Le grand caïdat de l'Oued-Rhir est désormais démembré. Ali-Bey lui-même n'est plus que simple caïd de Batna. A Touggourt, siége provisoirement un bureau arabe. A Ouargla, c'est un simple lieutenant de spahis, Ben-Driss, qui exerce les fonctions de caïd. Dans l'Ouad-Souf, c'est également un ancien officier de spahis,

Si-Larbi, d'origine italienne, mais converti au mahométisme, qui gouverne le district au nom de la France. Enfin, pendant notre séjour à El-Ouad, il fut décidé que le montant total des impôts, leur base et leur répartition, ainsi que la spécification des corvées exigibles, seraient dorénavant affichés sur le seuil de chaque mosquée et de chaque marché, — unique moyen de mettre un terme aux exactions séculaires des chefs locaux. C'est en persévérant dans de pareilles voies qu'on réussira peut-être à s'attacher des populations qui représentent les débris de l'ancienne race autochthone, détestent les nomades, connaissent la propriété individuelle, respectent plus ou moins la liberté de la femme, et répudient, dans une certaine mesure, les exagérations antisociales du Coran.

Mais il ne faut pas s'y méprendre, le Sahara ne sera jamais qu'un accessoire de la domination française en Afrique. C'est le Tell qui renferme seul la force et l'avenir de la colonie. Tous les tâtonnements, les contradictions, les échecs parmi lesquels s'est si longtemps débattue l'œuvre de la France en Algérie, peuvent s'expliquer, d'après nous, en deux mots bien simples : la difficulté de concilier, d'une part, la colonisation européenne avec le régime militaire; d'autre part, le régime civil avec la société arabe. C'est une pensée d'accommodement entre ces institutions incompatibles qui semble avoir

inspiré la fameuse lettre impériale de 1864, proclamant la nécessité de diviser la colonie en plusieurs circonscriptions de deux catégories : les unes à la fois européennes et civiles, les autres exclusivement indigènes et militaires.

On n'a voulu voir dans ce plan que le dessein de sacrifier l'Algérie française à la chimère du « Royaume arabe ». Il est de fait que l'enchevêtrement arbitraire des zones projetées, et surtout l'exiguïté du territoire réservé à l'appropriation européenne, auraient pu enrayer tout développement ultérieur de la colonisation, sans faire disparaître les occasions de conflits ni les dangers d'insurrections. Mais on n'en trouve pas moins, au fond de cette lettre, l'ébauche d'une réforme qui se réalise aujourd'hui par la force des choses, — cette fois, il est vrai, sur des bases plus larges et plus rationnelles. Il est clair que le Sahara doit rester le domaine exclusif des races indigènes, sous l'autorité militaire soit des bureaux arabes, soit de quelque organisation analogue. Le Tell, au contraire, actuellement en pleine transformation administrative et ethnographique, semble appelé à devenir sous peu un territoire civil entièrement ouvert à la colonisation. D'une part, les indigènes y décroissent dans une effroyable proportion, — comme toutes les races mises en présence d'une société supérieure, à laquelle elles ne peuvent pas s'assimiler. Dans la seule période de 1867

à 1871, on a calculé approximativemant que les indigènes avaient perdu seize pour cent de leur population totale. D'autre part, l'immigration a pris depuis deux ans un développement considérable, et désormais ce ne sont plus seulement des aventuriers, des déclassés, des enfants perdus de notre civilisation, mais des cultivateurs, voire même des petits capitalistes, des commerçants appartenant à l'Alsace et à la Lorraine. On peut taxer d'exagération le sentiment qui les porte à quitter leurs foyers; mais on doit reconnaître que depuis l'établissement des Puritains sur les côtes de la Nouvelle-Angleterre, aucun exode européen n'a plus passé les mers pour un mobile plus élevé, ni dans des conditiôns plus favorables. C'est au gouvernement qu'il appartient d'assurer la continuation et le succès de ce mouvement par une sage simplification des formalités administratives, qui ont si longtemps entravé en Algérie l'établissement des colons agricoles et le développement de la propriété européenne.

Sans doute il se passera encore bien des années avant que l'Algérie devienne, suivant une expression de M. de Broglie, la continuation et la reproduction de la mère patrie. Mais ici surtout il faut se garder de cette impatience, suivie de découragement, qui entrave si souvent l'œuvre colonisatrice des Français. Dans ces mêmes parages, les

Carthaginois ont consacré plus de quatre siècles à peupler de colonies agricoles une zone de soixante-quinze lieues de large sur soixante de long autour de leur capitale. Les Romains, à leur tour, mirent trois siècles pour faire du Tell un grenier de l'Empire. Qu'est-ce donc que l'espace de quarante-trois ans dans la formation d'une société nouvelle? Sans doute, en nos jours de vapeur et d'électricité, tous les phénomènes sociaux participent à l'accélération universelle de l'activité humaine. Mais encore n'est-il pas possible de négliger le temps comme élément constitutif d'une colonie agricole, surtout dans un pays où la conquête a dû précéder l'émigration. En matière de colonisation, les générations qui récoltent ne sont jamais celles qui ont semé. On se plaît à citer l'exemple de certains États américains, qui doublent à si bref délai leur population et leurs ressources. Mais il ne faut pas oublier que ce prodigieux mouvement de croissance ne s'est guère manifesté dans son intensité actuelle avant la fin du siècle dernier, quand les colons anglo-saxons eurent enfin trouvé une organisation plus ou moins compacte et solide. Il y avait déjà alors plus de deux cents ans qu'un réseau de *settlements* obscurs, faibles, isolés, mais énergiques, résolus et disciplinés, jetait sur les rivages de l'Amérique septentrionale les fondements des futurs États-Unis. Il est vrai qu'avec leurs charrues et

leurs Bibles, les premiers pionniers de la Nouvelle-Angleterre y avaient apporté des institutions libres, et, — ce qui est plus important encore, — les mœurs de la liberté.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

LAPONIE.

LAPONIE.

UN VOYAGE AU CAP NORD.

I

GOTHEMBOURG ET LA GOTHIE.

L'itinéraire du cap Nord. — Débarquement à Gothembourg. — Un dimanche en Suède. — La navigation du Götha-Elf. — Comment saint Olaf obtint l'île d'Hissingen. — Gamla Lödöse. — Le canal de Gothie. — Chutes de Trollhättan. — L'organisation des postes en Suède. — Une nuit sur un canapé de Wenersborg. — La ligne du Sud-Ouest. — Arrivée à Stockholm.

Au printemps de 1868, je me rencontrai avec un de mes amis, le baron Fernand de Beeckman, dans le désir de visiter le cap Nord. Ce voyage a gardé une sorte de prestige, qu'à vrai dire il mérite plutôt par l'éloignement et l'originalité du but, que par les difficultés ou les périls de l'entreprise. Deux voies mènent à cette extrême pointe de l'Europe : l'une, par terre, au nord de la Suède; l'autre, par mer, le long des côtes norvégiennes. Jadis, quand de petits bateaux de pêche constituaient, sur une étendue de deux cent soixante-dix lieues, l'unique

moyen de communication entre les diverses localités de la Norvége septentrionale, ces deux routes se valaient par le nombre, sinon par la nature de leurs inconvénients respectifs. Atteindre le cap Nord était alors une tentative tellement hasardée, qu'un grand intérêt scientifique ou commercial pouvait seul pousser l'étranger à cette dernière limite des régions habitables. Mais aujourd'hui qu'une excellente ligne de paquebots dessert toutes les côtes de Norvége jusqu'au pied même du fameux promontoire, chaque semaine d'été voit quelque nouvelle bande de touristes escalader les falaises solitaires de Magerö. Même nos élégants les plus raffinés pourraient désormais entreprendre ce lointain pèlerinage sans plus d'inconvénients qu'une excursion de deux mois dans les montagnes fashionables de la Suisse. N'avons-nous pas rencontré, sur le paquebot d'Hammerfest, deux jeunes couples d'Allemagne qui ne craignaient pas de promener leur lune de miel jusque sur les flots de l'Océan glacial!

Malheureusement, aujourd'hui comme autrefois, il n'existe qu'une seule route dans tout le nord de la Norvége : la mer. Du cap Nord à Throndjem, force est au voyageur de revenir sur ses pas, à moins de faire le tour de la péninsule, en traversant cette langue de terre qui rattache la Scandinavie au territoire russe. Nous n'ignorions pas les désagréments qui écartent de cette route la presque totalité

des touristes. Cependant nous ne pûmes résister à l'attrait d'un plan qui nous permettait de parcourir non-seulement la Norvége, mais encore la Suède, la Laponie, et même un lambeau de la Finlande, sans nous demander beaucoup plus de temps qu'une simple excursion au cap Nord par la route ordinaire des côtes norvégiennes.

Nous traversâmes donc le Danemark dans les premiers jours de juin, pour nous embarquer sur un des nombreux steamers qui relient presque journellement Copenhague à Gothembourg. Le navire s'avança assez tranquillement jusque en vue des côtes suédoises; mais à peine eut-il franchi l'Oresund, que nous nous sentîmes saisis et ballottés par la houle du Kattegat. Il était minuit quand nous entrâmes dans la rade de Gothembourg. Nous débarquâmes à la lueur de cinq ou six torches, qui nous escortèrent jusqu'à un sombre édifice isolément bâti à l'entrée des quais : c'était la douane. Heureusement la visite ne fut ni trop longue ni trop vexatoire, et nous pûmes bientôt nous acheminer avec nos bagages vers l'hôtel de Gothie, *Göta Källare.*

L'écho de nos pas troublait seul les rues désertes, que la lune, à chaque instant voilée par de noirs nuages, inondait d'ombres fuyantes et de reflets argentés. Nous trouvâmes l'hôtel fermé et silencieux, comme si l'on n'eût attendu ce soir-là ni paquebot ni voyageurs. Enfin, à nos appels multipliés, ré-

pondit un léger bruit. Un grand gaillard à demi éveillé parut sur le seuil, se frottant les yeux, et, sans dire mot, nous conduisit dans une vaste chambre, où il nous laissa en présence de deux petits sacs de plume. Nous en étions réduits à regretter les lits allemands!

Gothembourg est une des cités les plus coquettes que nous ayons rencontrées dans le Nord. Fondée sous Gustave-Adolphe par des marchands hollandais qui rêvaient une route aux Indes à travers la Suède, la Russie et le Caucase, elle conserve encore quelques traits caractéristiques des vieilles cités néerlandaises. Quoique la pierre et le bois abondent dans les environs, presque toutes les maisons sont bâties en briques importées de Hollande et de Danemark. Les monuments artistiques y sont rares, à part la statue de Gustave-Adolphe et la nouvelle Bourse, plus remarquable par sa simplicité de bon goût que par l'élégance de son architecture. Mais les habitations y sont propres et spacieuses, les rues larges et régulières. Au milieu s'allonge généralement un canal, traversé par des ponts nombreux, d'où la vue plonge sur toute la longueur des rues transversales; autrefois, ces canaux étaient bordés par des avenues d'arbres, dont il ne reste plus de traces que sur le Södra Hamngatan. Autour de la ville se déroulent à perte de vue des chaînes de dunes arides et sauvages, où perce déjà

le roc foncé du Nord; d'un côté, ces remparts naturels l'isolent de la mer; de l'autre, ils la protégent contre les vents de bise. Du nord-est s'écoule le Göta-Elf, large et paresseux. Vers le sud, par une échancrure, s'ouvre le chemin de la rade, commandée par un fortin escarpé et souvent toute hérissée de mâts.

Gothembourg est peut-être la cité européenne dont la fortune a subi les vicissitudes les plus diverses. Son histoire peut nous offrir quatre périodes alternatives de grandeur et de décadence. Elle fut d'abord un comptoir de pêche; mais un beau jour le hareng disparut du Skager-Rack. Elle se releva de ce désastre pour devenir le principal entrepôt du Nord dans son commerce avec les Indes orientales; mais, au bout de quelque temps, ce trafic s'évanouit à son tour. Pendant le blocus continental, elle vit la contrebande anglaise s'accumuler sur ses quais; mais la chute de l'Empire la replongea dans son engourdissement antérieur. Enfin elle trouva un élément de prospérité plus sérieux et plus durable dans l'ouverture du Göta-Kanal, qui pendant quelque temps offrit au commerce occidental la voie la moins chère, sinon la plus commode, vers la Russie et les ports de la Baltique. Il convient d'ajouter que l'abolition des péages danois a depuis lors ramené les marchandises dans la route maritime du Sund; mais cette fois Gothembourg n'a

paru souffrir aucune atteinte de cette nouvelle péripétie. Elle est actuellement la seconde ville du royaume; elle compte environ cinquante mille habitants, et son importance ne cesse de croître tous les jours. A l'époque où la théorie des grandes agglomérations était particulièrement en faveur, certains scandinomanes en faisaient déjà la capitale de leur future Union scandinave.

Le lendemain de notre arrivée était un dimanche. On sait avec quelle rigidité la plupart des peuples protestants observent le repos dominical. Ici, comme en Angleterre, hors de certaines heures, il est défendu, de par la loi, d'avoir faim ou soif. De fortes pénalités atteindraient le débitant qui s'aviserait de vendre des boissons ou même des comestibles pendant la durée des offices. Heureusement, sous d'autres rapports, les Suédois sont loin d'imiter l'austérité un peu formaliste de l'Église anglicane. Après avoir passé la journée au temple, ils ne se font aucun scrupule, quand le soir arrive, de se livrer aux divertissements les plus mondains. Les lieux de plaisir ne manquent pas, en été, aux villes du Nord, en plein air surtout; — on voit qu'elles ont une revanche à prendre sur les rigueurs de leurs

[1] Il convient peut-être d'ajouter que d'après l'interprétation de la théologie suédoise, le « septième jour » de l'Écriture commence le samedi à midi pour finir au milieu de notre dimanche.

longs hivers. Au nord-ouest de la ville se trouve l'étoffe d'un magnifique parc, où la nature n'a marchandé ni l'eau ni la verdure, mais dont l'art n'a pas encore tiré tout le parti désirable. L'espace y est livré à des spéculateurs qui y ont érigé, dans des enclos plus ou moins disgracieux, des jardins, des cafés, des concerts, des théâtres, — depuis une scène de vaudeville jusqu'au *Trädgårdsföreningens Park*, ou, plus simplement, le parc de la Société d'horticulture.

A l'extrémité la plus éloignée de la ville, une large plaine est spécialement consacrée aux divertissements populaires. Chaque dimanche elle se transforme en un vrai champ de foire, où pullulent échoppes et baraques, badauds et saltimbanques. Nous y découvrîmes jusqu'à l'universel Guignol, toujours rossant son commissaire, à la grande satisfaction des gamins et des bonnes. Des familles entières, assises en rond sur le sol, suçaient des bâtons de sucre avec cette gravité presque comique que les Suédois apportent jusque dans les actes les moins sérieux de la vie. Au son d'un violon rustique, ou même aux simples accords d'un chant rhythmé, des groupes de jeunes gens se livraient, les mains entrelacées, à une sorte de danse sautillante qui, pour paraître un peu primitive et monotone, ne manquait pourtant ni de gaieté ni d'entrain.

De Gothembourg nous pouvions nous diriger

vers Stockholm, soit par la ligne du sud-ouest, soit par le canal de Gothie. Le chemin de fer nous aurait déposés en moins de douze heures aux portes de la capitale. Mais des touristes excessivement pressés pourraient seuls choisir cette course à toute vapeur de préférence à une navigation de trois jours parmi les fleuves, les chutes et les lacs les plus renommés de la Suède méridionale. Nous avions lu, dans un ouvrage publié avant l'achèvement du réseau ferré, que des steamers quittaient journellement Gothembourg en destination de Stockholm. Une de nos premières préoccupations, en descendant au Göta-Källare, fut de nous informer quand partait le premier bateau : « Nous n'en savons rien », fut la réponse. « Où peut-on le savoir? » reprîmes-nous un peu sèchement, croyant à la mauvaise volonté de notre interlocuteur. « *A Stockholm,* nous répliqua-t-il tranquillement. Attendez quelques jours, et vous trouverez sans doute vos renseignements dans les journaux que nous attendons de la capitale. »

Nous n'avions donc plus qu'à changer notre plan. Cependant nous ne pouvions nous résoudre à quitter Gothembourg sans payer une visite aux célèbres chutes de Trollhättan. Heureusement, nous apprîmes que, le lundi matin, un petit steamer remontait le Göta-Kanal jusqu'au pied des fameuses écluses, d'où il nous serait facile, le lendemain, de rattraper à Wenersborg le train de Stockholm.

Nous partimes vers neuf heures du matin. Le temps était sombre et froid. Une brise pénétrante, qui soufflait de la mer, secouait sur leurs ancres les navires stationnés dans la rade; mais nous fûmes bientôt à l'abri derrière ces rangées de collines chauves qui semblent ici le trait le plus caractéristique de tout le paysage. Le Göta-Elf est moins un canal qu'un fleuve canalisé; il coule à pleins bords entre des rives basses et fuyantes qui tantôt s'arrondissent en vertes prairies tout émaillées par la flore du printemps, et tantôt se dérobent sous des massifs de roseaux marécageux, où semblent camper par centaines les mouettes et les cormorans.

A tout moment notre steamer s'arrête pour échanger des marchandises et des voyageurs. Le public, qui se renouvelle à chaque station, semble composé en général d'ouvriers et de paysans. Sur le gaillard d'avant se tient un petit colporteur de type juif, au dos voûté, à la barbe sale, au regard oblique mais brillant. A chaque arrêt, il entr'ouvre sa balle pour en faire miroiter les séductions aux yeux des nouveaux arrivants. Ce manége n'obtenant pas assez de succès, il finit par étaler sur le pont tout l'attirail capable d'éveiller la coquetterie des deux sexes indigènes, depuis les pendeloques argentines des boutons dalécarliens, jusqu'aux dessins bariolés des mouchoirs anglais. Mais survient le capitaine, qui lui enjoint de cesser son petit com-

merce. Prestement il rengaîne sa pacotille, et sans souffler mot disparaît dans l'entre-pont, poursuivi par les quolibets de ses acheteurs.

Il y avait aussi à bord quelques touristes, mais tous indigènes. L'un d'eux, qui voyageait avec sa famille, nous demanda en excellent français si nous nous rendions à Stockholm, et sur notre réponse affirmative, il s'offrit, avec une obligeance toute suédoise, à nous faire jusque-là les honneurs de son pays.

Nous relâchons quelques minutes au bourg de Kong Elf, « la Demeure des rois », capitale déchue de l'ancienne Norvége. Ici le Göta-Elf s'ouvre vers l'ouest une seconde embouchure. Le territoire qu'il enserre de ses deux bras forme cette île de Hissingen, qu'Olof-Skötkonung, s'il faut en croire la tradition, perdit aux dés contre saint Olaf de Norvége. Heureux temps où les provinces se gagnaient sur un tapis vert! Que de maux, que de crimes n'eussent pas été épargnés à l'humanité, si les rois et les peuples avaient généralisé cette méthode de vider leurs querelles! Un coup de dés est aussi équitable qu'un coup de canon; il est moins brutal et plus économique.

Mais la vapeur ne nous laisse pas disserter longtemps sur les misères humaines. Voici, au fond d'une vallée latérale, les ruines importantes de Bohus, antique château de frontière, bâti en bois au quatorzième siècle, en pierre au quinzième. Puis

apparait l'endroit où fut *Gamla-Lödöse :* une couple de fermes avec quelques hangars rongés par les pluies, voilà tout ce qui reste de la primitive Gothembourg.

A Lilla-Edet, pendant que le steamer remonte les premières écluses, nous allons visiter la scierie hardiment jetée au-dessus d'une jolie chute. Aux moindres rapides, on est presque sûr de rencontrer ici un établissement de ce genre. Le bois est bien la production nationale de la Suède. Ses immenses forêts sont une mine d'or, qui, exploitée avec sagesse, offre à l'industrie des ressources presque inépuisables; encore aujourd'hui, la hache n'y a souvent que l'embarras du choix. Aussitôt abattus et dépouillés, les arbres sont confiés à une des innombrables rivières qui sillonnent tout le pays. Le courant les charrie jusqu'au prochain moulin, qui les arrête, les recueille et les transforme. A chaque instant, nous croisions de gros vaisseaux surchargés de planches et de poutres, qui descendaient gravement vers la mer.

Bientôt nous sommes devant Torpa. Là demeurait cette belle Catherine Stenbock, que Gustave Wasa épousa en troisièmes noces. Catherine était aimée de Gustave Roos, et le payait de retour. Le libérateur de la Suède n'était plus jeune ni aimable; mais il était roi, et, sous la pression de son entourage, Catherine ne sut pas résister à l'éclat de cette

alliance. On raconte qu'une nuit, la nouvelle reine murmura dans son sommeil : « J'ai grande estime pour mon roi Gustave; mais jamais je n'oublierai Roos. » Ces paroles durent être une amère déception pour lé vieux monarque. Il était trop généreux et trop prudent pour reprocher à Catherine le secret de ses rêves; mais il publia un édit où il défendait à tout ecclésiastique de jamais unir une jeune femme à un vieux mari.

Enfin le fleuve s'encaisse davantage; les collines s'escarpent, et nous apercevons devant nous des mâts qui semblent glisser à deux cents pieds au-dessus de notre tête. En ce moment, le steamer s'arrête. Nous étions arrivés au pied des *Portes* de Trollhättan.

Le canal de Gothie unit le golfe de Slätbaken au Skager-Rack, la mer Baltique à la mer du Nord, transformant en une véritable île les douze provinces auxquelles les Goths ont laissé leur nom. Qu'on se garde toutefois de prendre au sérieux sa longueur de trente-six mils [1]; sur cette étendue, huit mils à peine sont creusés par la main de l'homme. Le reste, à peu près gratuitement offert par la nature, se doit à cette suite de lacs et de rivières qui forment entre les deux côtes une chaîne d'eau presque continue. Aussi le projet de cette jonction n'est

[1] Le *mil* vaut un peu plus de sept milles anglais, ou un peu moins de dix kilomètres.

pas une idée neuve en Suède. L'évêque Hans Brask l'avait conçue dès 1516. Cependant, on a mis plus de trois siècles à la réaliser; en 1832 seulement on a vu, pour la première fois, sortir par le Göta-Elf un navire entré par le Slätbaken. C'est que la ligne de partage entre les deux versants ne s'élève pas à moins de trois cent huits pieds suédois. La science moderne pouvait seule aplanir un pareil obstacle : cinquante-huit écluses corrigent aujourd'hui l'inclinaison des deux bassins.

C'est à Trollhättan que se dressait le principal obstacle. Charles XI avait songé à trancher la question par la suppression des chutes, sans voir qu'il sacrifiait en pure perte un des sites les plus charmants de son royaume. On montre encore dans le roc les traces du nouveau lit qu'il voulait creuser au fleuve pour tourner les rapides par une téméraire combinaison de digues et d'écluses. Mieux avisés, les ingénieurs de notre siècle ont construit au-dessus de Trollhättan un large canal que terminent neuf portes ou écluses, à peu près superposées comme les degrés d'un escalier titanique. Des navires de fort tonnage y descendent une pente de cent vingt pieds anglais sur une distance d'environ un kilomètre.

Je ne sais si aujourd'hui l'on entreprendrait encore ce travail. L'établissement d'une voie ferrée entre Gothembourg et Stockholm a fait disparaître

une bonne partie de son opportunité. Nous sommes déjà loin de l'époque où l'on entendait chaque *sluss* s'ouvrir cinquante-trois fois en une nuit. Cependant il semble que le commerce préférera toujours confier à un canal le transport de ses produits les plus pesants comme de certaines marchandises particulièrement fragiles. En outre, l'industrie du bois, si répandue dans tous les districts des lacs Wettern et Wenern, trouve de grands avantages dans une route où ses matières premières gagnent leur destination en quelque sorte d'elles-mêmes et presque sans bourse délier. Aussi la coexistence de ces deux voies ne peut-elle que favoriser le développement de la prospérité publique, et en somme jamais la Suède, croyons-nous, n'aura à regretter les 13,713,346 rixdalers que lui a coûté la réunion de ses deux mers.

Nous gravîmes lentement la berge des écluses; puis, laissant le canal à droite, nous nous engageâmes sur un plateau de roc et de bruyère semé de mélèzes pyramidaux, qui donnaient à cette nature sauvage un faux air de parc anglais. Nous n'avions pas marché un quart d'heure, que le torrent s'annonça sur la gauche par une sorte de sourd mugissement. Tout à coup la forêt s'éclaircit, le sol se déroba, et nous aperçûmes à nos pieds les chutes de Trollhättan.

Ces chutes méritent plutôt le nom de rapides. Elles n'offrent point l'imposante masse d'eau qui se

précipite d'un seul jet à la Rheinfall de Shaffhouse; mais elles s'en dédommagent par le charme du paysage qui les encadre. Ce n'est pas grandiose, mais c'est tranquille, c'est gentil; c'est infiniment plus pittoresque qu'on n'oserait l'espérer d'un site aussi pastoral et mignon. Sur la rive droite, une colline escarpée que recouvre une forêt de sapins; sur la gauche, le village de Trollhättan, dont les riantes maisonnettes se mirent dans le cristal encore calme et limpide du courant supérieur; en plein milieu, une île boisée, fendant vaillamment la longue pente liquide dont l'écume tranche sur la sombre verdure de ses bords, — tous ces détails d'importance banale forment dans leur ensemble un contraste plein d'originalité et d'harmonie.

Près du village se montre une excavation extrêmement intéressante au point de vue géologique. On la nomme *Kungsgrottan*, la grotte des Rois, parce que plusieurs souverains y ont gravé leur nom en souvenir de leur visite. Creusée dans le roc par les eaux d'une époque préhistorique, cette sorte d'entonnoir naturel démontre que le fleuve s'épancha jadis à un niveau bien différent de son lit actuel. D'autres indices de ce phénomène se voient encore dans la forme des rochers voisins, qui semblent polis par le frottement séculaire d'un torrent disparu.

Au-dessus des chutes s'élève un chalet nouvelle-

ment achevé. C'est l'hôtel de Trollhättan. Nous y aurions volontiers passé la nuit. Le site, l'air pur, la propreté du logis, tout nous tentait fort. Mais notre Suédois du bateau, ignorant l'ouverture de cet établissement, nous avait persuadés d'envoyer directement notre bagage à Wenersborg. Nous lui avions demandé s'il ne croyait pas nécessaire d'y retenir nos chambres par le télégraphe, — précaution fortement recommandée dans tous les auteurs. Mais il nous avait répondu en riant qu'en Suède on trouvait toujours de la place. Ne semblait-il pas naturel qu'il connût mieux que nous son propre pays? On verra bientôt ce qu'il nous en coûta de le supposer.

Si nous ne pouvions loger à Trollhättan, du moins nous y dînâmes, en attendant les équipages qui devaient nous mener à Wenersborg. En Suède, les chevaux de poste sont tout bonnement des chevaux de ferme que leurs propriétaires doivent fournir à tour de rôle sur la réquisition du maître de poste voisin. De là résulte qu'à moins de se faire précéder par un *förbud,* ou courrier chargé de préparer les relais, on risque fort d'être retenu à chaque station pendant une ou deux heures. Cependant cette organisation des postes est une des meilleures qu'on puisse souhaiter à un pays peu peuplé et peu parcouru. Sur une même route on verra quelquefois passer, dans une seule journée, autant de voya-

geurs qu'ensuite pendant plusieurs semaines. Comment dès lors calculer le nombre fixe de chevaux que chaque maître de poste devrait tenir à la disposition de cette population flottante et incertaine? Ou bien il y en aurait trop peu dans les jours de presse, ou bien il y en aurait trop dans les jours de chômage. Dans le premier cas, une partie des voyageurs ne pourraient continuer leur route; dans le second, ceux qui emploieraient des chevaux devraient payer pour ceux qui n'en usent pas.

Néanmoins, partout où l'on peut compter sur un passage régulier, les maîtres de poste doivent posséder un certain nombre de chevaux à l'usage exclusif des voyageurs, quittes, lorsque leur écurie est épuisée, à rentrer dans le système de réquisition employé aux stations secondaires. C'est grâce à ces combinaisons qu'on parvient à voyager dans presque toute la Suède au prix fabuleusement minime d'un rixdaler par mil, c'est-à-dire moins d'un franc cinquante par dix kilomètres.

Si le voyageur a quelque plainte à formuler, — soit qu'on lui ait fourni un équipage en mauvais état, soit qu'on l'ait retenu au delà du délai fixé, — il peut consigner ses réclamations dans le *dagbok*, déposé à chaque station sous la surveillance des autorités locales. Ce registre donne également la liste officielle des distances à parcourir et des prix à payer. C'est toujours le maître de poste qui touche

le prix, mais il n'en conserve qu'une infime partie à titre d'intermédiaire, et transmet le reste aux propriétaires de l'équipage, qui peuvent, s'ils le désirent, conduire eux-mêmes le voyageur.

Malheureusement, nous ne pouvons étendre nos éloges aux moyens de transport. Les carrioles suédoises sont tout bonnement des charrettes à deux roues. Aussi, le seul moyen de rouler confortablement sur les routes de l'intérieur, c'est d'acheter ou de louer une voiture pour toute la durée de l'excursion. Si nous avions nourri quelques illusions à cet égard, elles se seraient promptement dissipées au premier cahotement des véhicules qui nous entraînèrent ce soir-là sur la route de Wenersborg. Nous formions avec nos compagnons du matin une véritable caravane de huit carrioles, qui s'allongeaient en file indienne, fantastiquement éclairées par la pleine lune. L'allure régulière des carrioles est d'un mil à l'heure! Rien n'arrête, rien n'effraye les vaillants petits chevaux du pays. Que le sol soit uni ou rocailleux, que la route monte ou descende, qu'il fasse jour ou nuit, leur trot est toujours aussi rapide, leur pied aussi sûr. Nouveaux débarqués, nous n'étions pas encore faits à leur allure vertigineuse. Après avoir occupé au départ la tête de la colonne, nous finîmes par nous trouver les derniers. Nous ne pouvions nous empêcher de maudire notre inexpérience, car chaque carriole, en nous dépas-

sant, semblait nous enlever une chance d'être passablement logés.

Récriminations superflues! En entrant dans Wenersborg, nous vîmes de loin tout notre monde qui gesticulait et pestait sur la place publique. Les meilleures chambres n'étaient pas plus pour eux que pour nous. Il était minuit, et l'unique hôtel était plein... Enfin, à force de parlementer, nous réussîmes à nous faire ouvrir. Deux lits furent dressés pour les dames dans la salle à manger. Quant aux hommes, on leur livra le salon. Nous nous hâtâmes de nous y installer, qui sur la table, qui sur les chaises, qui sur le piano. Le hasard m'affligea d'un divan où je ne pouvais m'étendre que les jambes repliées sur le corps. J'aurais bien mieux fait de me coucher sur le sol, roulé dans mon plaid; mais la fréquentation des *fjeldstuen* ne m'avait pas encore habitué à dormir confortablement sur des planches. Inutile d'ajouter que nous fermions à peine les yeux, quand sonna l'heure de nous diriger vers la gare. L'air frais du matin ne tarda pas à calmer nos nerfs, et la variété des sites qui se déroulèrent sous nos yeux nous fit bientôt oublier cette petite mésaventure, épisode nécessaire de tout voyage dans le midi de la Suède.

Le trajet de Wenersborg à Stockholm ne fit que confirmer nos premières impressions. Des landes, des bruyères, çà et là des chaînes de collines arides

courant au hasard sur un sol plat et marécageux ; dans leurs intervalles, quelques clairières fertiles, d'immenses forêts et une surabondance de rivières, — tels me parurent les principaux traits de la Suède méridionale. A Falköping, nous quittâmes la ligne de l'Ouest pour prendre le *grand express*, qui allait *en un jour et demi* de Malmö à Stockholm. Cependant, Malmö n'étant qu'à quelques heures de Copenhague, et même de Stettin, cette route reste, en somme, la plus commode pour les voyageurs du continent, surtout s'ils redoutent le mal de mer.

Nous déjeunâmes à Töreboda, où un buffet splendidement servi nous offrait toute la collection de mets et d'entremets qui composent les repas suédois. Chacun se servait à sa fantaisie, les prix n'étant réglés ni par la nature ni par le nombre des portions. Chaque consommateur pouvait en partant déposer à son gré, sur le comptoir, soit un rixdaler, soit un rixdaler et demi, selon que sa conscience lui reprochait un *frukost* ou un *middag*. Est-ce que ce simple détail ne donne pas déjà une haute idée de la probité publique?

Aux abords de la gare, le train traverse pour la dernière fois le canal de Gothie. C'est précisément sur ce plateau que le canal coupe la ligne de partage : on y est au sommet de deux versants. Sur la gauche, s'étend le Wettern, le plus large des lacs européens après le Ladoga. Sur la droite se

trouve le Wettern, dont les eaux, alimentées par quatre-vingt-dix rivières, s'échappent par l'unique issue du Motala-Elf. C'est un lac fameux par ses légendes et ses mirages. Des gens sérieux ont été jusqu'à prétendre qu'il existait une affinité mystérieuse entre certains tourbillons du Wettern et du lac de Constance, comme s'ils étaient mis en communication par quelque tube souterrain!

Aux approches de Stockholm, l'âpreté de la nature semble croître encore. Ce ne sont que forêts, rocs, bruyères. On se croirait aux confins de la civilisation, quand soudain on traverse un long tunnel; le sifflet retentit plus strident, et l'on voit apparaître, disséminées dans la campagne, les premières maisons de la capitale.

II

STOCKHOLM ET LA VIE SUÉDOISE.

Panorama de Stockholm. — Les origines de la Cité. — Gustaf-Adolfs-Torg. — Les Suédoises. — Cuisine indigène. — La politique et l'estomac. — Défauts et qualités du caractère national. — Extrême politesse des classes inférieures. — Flâneries dans la ville. — L'Opéra. — Le *baron de Gondremarqués* à Stockholm. — Ulriksdal. — Le Djurgården.

Le chemin de fer a enlevé à Stockholm tout le prestige de son premier aspect. Le voyageur qui débute par des rues étroites et roides entre des maisons basses et vulgaires, ne reconnaît plus cette reine du Nord dont ses prédécesseurs lui ont peut-être décrit le coup d'œil magique. Ce fut seulement à notre arrivée sur les quais que nous commençâmes à revenir de notre premier désenchantement. La véritable entrée de Stockholm, c'est la mer, ou même le Mälar. Par là seulement on peut embrasser du premier regard le panorama qui mérite à la capitale de la Suède sa réputation de grâce et de beauté.

Cependant le point de vue le plus recommandable se trouve peut-être aux environs mêmes de la gare, sur une hauteur appelée Mosebacke, d'où l'œil saisit mieux l'ensemble du tableau. Au bas, on voit

s'arrondir la pointe septentrionale de la Staden, — l'île de la Cité, — avec ses pâtés de maisons grisâtres, que domine la masse imposante du palais royal. A droite et à gauche, deux larges bras miroitant au soleil entre des quais, des chantiers et des jardins, finissent par s'enfoncer, derrière des rangées de collines verdoyantes, l'un vers la mer, l'autre vers le Mälar. Bien loin, tout à l'arrière-plan, une bande de forêts, entrecoupée par des chalets et des villas, forme, par-dessus les nombreux quartiers de la ville, une couronne de sombre verdure qui tranche sur l'azur pâle des horizons septentrionaux.

L'origine de Stockholm se perd dans les ténèbres des traditions scandinaves. On raconte que, dans les derniers temps du paganisme, Sigtuna, — l'antique capitale d'Odin, — s'étant vue saccager à plusieurs reprises par ses voisins de l'est et de l'ouest, les derniers survivants résolurent de chercher à leurs pénates un asile moins exposé. Ils creusèrent un tronc d'arbre, le remplirent de leurs trésors, et, après avoir fait des libations aux dieux, confièrent aux flots du Mälar le précieux canot, qui finit par s'arrêter contre l'île d'Agnefit, aujourd'hui encore la *Staden,* la Cité par excellence. Quoi qu'il en soit, l'histoire n'y trouve d'abord, — comme à Paris et à Bruxelles, — qu'une petite île habitée par des pêcheurs. Un siècle plus tard, c'est déjà une bourgade

fortifiée qui commande l'entrée du Mälar. Puis, peu à peu, la ville franchit son enceinte, envahit les îles voisines, traverse les bras du lac, et s'épanche sur les rives, si bien que le petit hameau du douzième siècle est aujourd'hui une capitale de cent trente-cinq mille habitants.

Nous nous logeâmes à l'*Hôtel Rydberg*, sur la place de Gustave-Adolphe. C'est un des points les plus gracieux et les plus animés de toute la ville. Devant nos fenêtres, par delà la statue du grand roi, s'ouvre le *Norrbro*, — large pont bordé de boutiques, — qui joint le quartier du Norrmalm à l'extrémité septentrionale de la Staden. Sur l'autre rive se dresse, dans toute sa simplicité grandiose, le palais des rois, avec sa rampe de granit et ses sculptures de bronze. Vers l'est, le Mälar s'élargit de nouveau, sillonné par ces petits vapeurs-omnibus légers, coquets, dociles au gouvernail, qui s'engouffrent sous le pont de Skeppsholmen pour atterrir aux lointains ombrages du Djurgården. Par la *Drottninggatan* et la *Regerinsggatan*, débouche une foule affairée qui traverse le Norrbro, pour s'éparpiller dans les ruelles étroites de la Cité. A part quelques paysans dalécarliens, nous n'y découvrons guère de costumes pittoresques. C'est toujours l'habillement européen, plus ou moins démodé, plus ou moins négligé, selon la position ou le goût de l'individu qui le porte.

Presque tous les Suédois sont grands et robustes, les femmes blondes et sveltes. Toutefois, il faut être fait aux types du Nord pour bien apprécier le charme étrange de ces beautés aux yeux verts. Par la régularité de leurs traits, par l'élégance de leur port, par la merveilleuse transparence de leur teint, elles nous auraient parfois rappelé les gracieuses Valkiries de la mythologie scandinave, si en même temps une bouche trop large et des attaches trop épaisses n'étaient venues brutalement nous rappeler sur la terre.

L'hôtel Rydberg est certes un des meilleurs que nous ayons rencontrés en Europe. C'est le seul restaurant de la Suède, — et nous pouvons dire de la péninsule scandinave, — où nous ayons réussi à faire un bon dîner. Pour caractériser la cuisine suédoise, il suffira de dire que c'est l'exagération de la cuisine allemande. Oignons, cannelle, clous de girofle et noix de muscade, tel paraît être le fonds de ses mérites culinaires. Rien de plus curieux qu'un ordinaire suédois : avant de s'asseoir à table, chacun s'approche d'un buffet où l'on trouve à discrétion du pain, du beurre, du fromage, des viandes fumées, des anchois, du poisson salé, du caviar et des liqueurs de toute nature. Les indigènes absorbent ces hors-d'œuvre en quantité suffisante pour étouffer cent fois l'appétit d'un convive plus méridional ; mais, à leurs yeux, ce n'est qu'un stimulant, une prépara-

tion à des fonctions plus importantes, — comme une ouverture dans un opéra. Quand chacun s'est placé, survient le potage : souvent on décore de ce nom une assiette de crème où s'introduit, avec force sucre, une compote de groseilles vertes : — n'en déplaise aux rieurs, c'est excellent, quoique indigeste et intempestif. Ensuite arrivent un ou deux poissons. On sait que la Scandinavie n'est tout entière qu'une sorte de vivier naturel. Aussi la viande y semble bien moins commune que le poisson ; elle ne se glisse guère à table que timidement, une seule fois et sous une seule forme, entre trois ou quatre plats de légumes que suit une couple d'entremets. Enfin apparaît, sous le nom de dessert, un dénoûment digne du prologue décrit plus haut.

Les citadins font chaque jour quatre ou cinq repas, qui se distinguent plutôt par la masse que par la diversité des aliments. Il paraît que la même tendance est fort répandue dans toutes les classes. Seulement, dans les rangs supérieurs de la société, on soigne la qualité autant que la quantité. La saison d'hiver n'y est qu'une succession de festins ; aussi les étrangers passent-ils pour supporter plus facilement les rigueurs de la température que les douceurs du régime local.

Bien des motifs expliquent ce goût de la bonne chère : le bon marché des denrées alimentaires, la vivacité apéritive de l'air, les rigueurs du climat, la

durée des nuits hivernales. Dans tout le pays surabondent le gibier et le poisson. Maintes fois, dans l'intérieur, nous avons copieusement dîné pour un demi-rixdaler par tête. Comment résister, sous un ciel, inclément qui laisse à peine pousser le blé, à ces vins d'Espagne et de France qui, par je ne sais quel prodige commercial, coûtent ici les prix de leur pays natal? D'ailleurs il faut réfléchir que nous sommes ici à quelque vingt degrés du lazzarone qui végète, le ventre creux, au soleil de Naples. Tout le monde sait qu'à mesure que la température s'abaisse, une nourriture plus abondante et plus substantielle devient nécessaire pour entretenir la chaleur de l'organisme? Chez nous, les heures des repas peuvent paraître usurpées sur les occupations plus élevées de notre existence; mais comment reprocher aux Suédois leur amour de la table pendant ces longs hivers où quelques rayons de soleil colorent à peine, vers midi, le toit de leurs maisons? Tout enfin, jusqu'à leur situation sociale, concourt à entretenir cette habitude séculaire.

Un résultat incontestable de la transformation qui, depuis un siècle, s'est opérée parmi nous, c'est que les peuples de l'Europe centrale mangent moins et vivent plus. En France, les classes aisées mangent moins qu'avant la révolution de 89; c'est un fait que toutes les statistiques s'accordent à re-

connaître. En Angleterre, on ne voit plus ces orgies quotidiennes où un pair de Georges III se serait cru déshonoré s'il n'avait terminé son repas sous la table. En Allemagne même, des voyageurs prétendent que la quantité des aliments y a diminué depuis un demi-siècle. On y chercherait vainement de nos jours, même chez les derniers principicules de la Confédération, quelque réminiscence de ces incroyables agapes qu'offraient à la diplomatie du dix-huitième siècle certains électeurs de gastronomique mémoire. Aujourd'hui, le monde a la fièvre, et on sait que la fièvre « nourrit ». Le bourgeois scandinave, toutefois, n'est pas encore saisi par le tourbillon de l'existence moderne. Simple et grave, modéré dans ses aspirations, attaché au présent par l'amour du passé, il a moins de besoins, moins de soucis, moins de préoccupations, partant plus d'appétit et meilleure digestion.

Ce n'est pas que ce peuple manque d'initiative ou d'intelligence. Habitants du Nord, protestants de religion et germaniques d'origine, les descendants des Svears et des Goths possèdent au plus haut degré cette précieuse vertu que les Anglo-Saxons ont si bien rendue par le mot expressif de *self-help*. C'est leur habileté, c'est leur énergie qui seules assurent leur triomphe dans le rude combat qu'ils livrent depuis des siècles aux rigueurs de la nature septentrionale. Mais si l'occasion les trouve toujours prêts,

il ne s'ensuit pas qu'ils aillent volontiers au-devant de l'occasion. Ce qui manque à la Suède, ce ne sont pas seulement des bras et des capitaux, c'est plus encore l'esprit d'entreprise. De là ces brillantes fortunes édifiées par les étrangers, les Anglais surtout, qui se sont établis dans le pays. L'ignorance de la langue et des mœurs crée d'abord quelques entraves aux nouveaux venus; mais ces désavantages, nullement insurmontables, sont compensés par les ressources de cette hospitalité simple, cordiale, vraiment antique, qui, bannie aujourd'hui de l'Europe presque entière, semble s'être réfugiée dans les forêts de la Scandinavie.

Un trait du caractère national qui révèle, avec un profond respect des traditions, un grand fonds de bienveillance et d'aménité, c'est l'extrême politesse qui règne dans tous les rapports de la population. Nul Suédois ne restera la tête couverte dans un lieu public. En entrant dans un magasin, il est d'usage qu'on ôte son chapeau. Les mêmes personnes se rencontreraient dix fois dans un jour, que dix fois elles se rendraient le même salut. Les gamins soulèvent mutuellement leur casquette quand ils se rencontrent sur le chemin de l'école. Dans l'intérieur, chaque paysan se découvre le premier devant le voyageur qui passe, indigène ou étranger. Jamais deux laboureurs, deux bateliers, deux charretiers ne se croiseront sans échanger un de ces

gracieux compliments qui, dans leur langue sonore et musicale, fait songer involontairement aux dialogues rhythmés des pâtres de Virgile. Sans doute il ne faut pas attacher trop d'importance aux banalités de la politesse; mais il n'en est pas moins vrai qu'une urbanité même conventionnelle exerce une heureuse influence sur la douceur des relations. Pendant tout notre séjour en Suède, nous n'avons pas aperçu une scène de pugilat, nous n'avons pas entendu un éclat de voix irritée. Les ivrognes mêmes, — et malheureusement ils ne manquent pas ici, — semblent moins tapageurs, moins irascibles, plus posés qu'ailleurs.

Nous restâmes cinq jours à flâner dans la capitale. Mais les détails n'y sont pas à la hauteur de l'ensemble. Les rues, courtes et étroites, manquent encore de ces perspectives majestueuses qui semblent devenues le principe fondamental de notre architecture urbaine. Les pavés sont pointus et raboteux. Les magasins, même les plus élégants, se font remarquer par une absence totale de vitrines. Hormis dans quelques rues de la vieille Staden, peu d'édifices se distinguent par une véritable originalité. Nous devons pourtant mentionner la Riddarhuset, véritable musée d'armoiries, où la noblesse s'assemblait en temps de diète. Les casernes, qu'on rencontre à chaque pas, lourdes et silencieuses, rappellent où la nation suédoise chercha jadis les

éléments de sa grandeur. Pauvre Suède! elle ne l'a que trop expié! Quant aux musées, ils sont plus intéressants pour l'antiquaire que pour l'artiste. En fait de monuments religieux, la ville ne renferme guère de remarquable que la Riddarholms-Kyrkan, sur l'île Équestre. Ancienne paroisse catholique, elle est devenue aujourd'hui la nécropole de toutes les illustrations suédoises, monarques et courtisans, savants et prélats, qui dorment sous de pompeuses épitaphes dans les chapelles latérales. Autour du chœur se drapent, dans leurs fiers lambeaux, les étendards pris sur l'ennemi pendant les anciennes guerres de la Suède.

Stockholm a naturellement plusieurs théâtres. Malgré la chaleur, nous nous décidâmes à entendre sur la scène de l'Opéra royal la première représentation de *Roméo et Juliette*. C'étaient précisément les débuts d'une prima donna indigène, qu'une vocation tardive poussait sur les planches. Femme d'un honorable négociant bien connu dans la ville, elle obtint ce soir-là un succès d'estime; c'est tout ce que nous pouvons en dire. La salle où nous nous trouvions parut assez gentiment décorée. Les places les plus recherchées s'y étendent derrière les stalles d'orchestre, — sur l'emplacement de notre parterre, — au pied de la loge royale, qui occupe le fond, à la hauteur du balcon. Ce fut dans ce théâtre que Gustave III fut assassiné par

Ankarström. La tragédie n'est pas toujours sur la scène !

S'imaginerait-on quelle était la pièce en vogue pendant notre séjour? C'était *Pariserlif,* traduite d'Offenbach. Toutefois, l'impresario suédois avait eu la précaution de transformer le baron de Gondremarques en un prince russe en *ski.*

Pendant l'été, la noblesse se retire dans ses terres. La cour se réfugie également dans un des nombreux châteaux qui avoisinent la capitale : Drottningholm, le « Versailles » de la Suède; — Haga, silencieux et insalubre; — Rosersberg, meublé par Bernadotte dans le style de l'Empire; — Gripsholm, aux quatre tours célèbres par leurs royaux captifs; — Ulriksdal enfin, le séjour favori du souverain actuel.. D'ordinaire, l'intérieur de tous les palais se ressemble. Aussi fûmes-nous agréablement surpris quand nous visitâmes Ulriksdal, d'y trouver un luxe d'une artistique originalité, — non cette originalité de pacotille qui encombre nos boudoirs, mais cette originalité de bon aloi qui sera toujours de mode, parce qu'elle sera toujours de bon goût. A parcourir ces salles aux vitraux gothiques, aux armures du moyen âge, aux bahuts flamands, aux tapis des Gobelins et aux porcelaines de Delft, on se croirait reporté plusieurs siècles en arrière, si en même temps on ne découvrait sous ces réminiscences d'une époque disparue le comfort le plus raffiné des temps modernes.

Les citadins qui restent fidèles à leur ville pendant tout l'été, peuvent sans trop de peine se donner journellement les plaisirs de la campagne. Se lever tard, consacrer la journée aux affaires, passer la soirée au Djurgården, souper entre hommes et se coucher au grand jour, telle est en été la vie du Stockholmois. Du reste, se coucher à l'aurore n'est pas ici, comme chez nous, une présomption de dissipation. Pendant le mois de juin, le jour, qui finit à minuit, recommence à une heure. Le 13 juin, à onze heures et demie, nous pouvions encore lire l'*Indépendance belge* sur le Norrbro!

Le *Djurgården* est réellement une délicieuse retraite. Qu'on se figure un parc sans limites visibles, touffu et accidenté, qu'entrecoupent de larges allées régulières, avec de merveilleux points de vue sur la ville et sur la baie. Il abonde en cafés-concerts, restaurants, villas, théâtres, où toutes les classes de la grande ville trouvent, avec l'air pur des campagnes, les mille distractions des cités. Aménagé à grands frais sur des landes autrefois stériles, le Djurgården a conservé quelques traits de son aridité primitive. De là l'extrême variété de ses sites, qui offrent tour à tour la solitude d'une forêt et l'animation d'un jardin. Un soir, nous nous égarâmes hors des chemins battus. Dix heures avaient sonné depuis longtemps. Le ciel était pur, l'air tout imprégné de senteurs balsamiques. De tous côtés,

nous n'apercevions dans le crépuscule naissant que des rocs, des bruyères, des mélèzes, et, par une étroite percée, un bras du Mälar, qui reproduisait dans le miroir de ses eaux les teintes encore enflammées du couchant. Nous aurions pu nous croire aux confins du Norrland, si les vagues rumeurs de la foule et les sons affaiblis d'un orchestre voisin n'étaient venus nous rappeler le voisinage d'une grande ville.

III

UN TOUR DANS L'INTÉRIEUR.

Le lac Mälar. — Sigtuna, capitale des Ases. — Procédé gouvernemental pour se faire payer dix-huit mille rixdalers huit colonnes appartenant à autrui. — Upsal et sa cathédrale. — Les buttes de Gamla-Upsala. — Approvisionnements des stations rurales. — Frugalité, non pauvreté. — Dix mils en charrette. — Les chutes d'Elf-Karleby. — Originalité uniforme du paysage. — Gèfle. — Les mines de Falun. — Falun et Ophir. — Une forêt en feu. — Un punch indigène.

Nous eûmes quelque peine à rompre notre existence de flâneurs pour reprendre le sac du touriste. Mais nous avions déjà retenu nos cabines à bord du *Berzélius*, qui devait bientôt nous reprendre à Gèfle, en destination d'Haparanda, et, sous peine de sacrifier nos projets d'excursion dans l'intérieur de la Suède, il était grand temps de nous arracher aux délices de la capitale. Enfin, nous partîmes le dimanche 13 juin, par le steamer d'Upsal. De même qu'entre Gothembourg et Stockholm, deux routes s'offraient ici à notre choix; mais, par une belle matinée de juin, c'eût été folie de troquer la romantique navigation du Mälar contre la poussière et le prosaïsme de la voie ferrée.

Le Mälar n'est ni un fleuve, ni un lac, ni un

golfe. Pendant une partie du trajet, nous n'aperçûmes que très-rarement la vraie côte; c'étaient presque toujours des îles qui fermaient l'horizon [1]. On conçoit ce qu'il en devait résulter d'irrégularité dans les contours, de variété dans les perspectives, de fraîcheur et d'harmonie dans l'ensemble. Le pittoresque d'un site n'est qu'une combinaison de teintes et de lignes, d'autant plus frappante que les différents plans savent mieux se détacher et s'espacer dans le cadre. Tantôt nous aurions cru naviguer à la sortie d'un estuaire, tantôt dans le lit encaissé d'un fleuve; puis soudain une des rives se repliait, laissant la vue plonger sur les ondulations boisées d'une terre lointaine. Mais à peine l'œil et l'imagination, s'égarant à travers ces échappées brumeuses, voulaient-ils en explorer les gracieux méandres, que déjà tout s'était évanoui derrière un nouveau promontoire, comme le rêve d'un monde imaginaire.

Toutes ces îles sont couvertes de sapins; çà et là, sur une pointe de roc, apparaît une blanche villa, un parc, un groupe de chalets rouges, — comme pour rappeler que la Suède tout entière n'est qu'un contraste plein de saveur entre la rudesse d'une nature rebelle et les raffinements d'une civilisation chaque jour grandissante.

Bientôt le steamer s'engagea avec prudence dans le défilé de Stäket. Mais ce qu'il craint, ce n'est plus

[1] On y a compté plus de douze cents îles et îlots.

la forteresse d'où les archevêques d'Upsal rançonnaient les navigateurs. La forteresse a été rasée par le régent Sténon-Sture, et les belliqueux archevêques ont disparu depuis Gustave Wasa. Quelques écueils, le rapprochement des rives, et un pont volant qui semble nous saluer au passage, voilà désormais les seules entraves à la navigation du Mälar.

Tout à coup nous découvrons, au fond d'une baie, Rosersberg, ensevelie désormais, comme la plupart des palais suédois, dans la poussière des collections et des bibliothèques..... Encore quelques tours de roue, et nous apercevons des tours en ruine surgissant au milieu de constructions modernes. C'est l'antique Sigtuna, la capitale des Ases, la cité d'Odin. Sa fondation se perd dans les fables; sa ruine remonte au douzième siècle. Une tradition rapporte que des peuplades « venues de l'Est » lui prirent jusqu'à ses portes : ce sont probablement les portes d'argent qu'on montre dans une église de Novgorod, comme un trophée enlevé « dans l'Ouest ». Aujourd'hui encore, les habitants de la Sigtuna moderne prétendent qu'aux rayons de la pleine lune on distingue au fond de l'eau les clefs d'or jetées par leurs ancêtres dans les flots du Mälar.... Mais le steamer recommence à souffler, et nous ne nous arrêtons plus qu'à Sko-Kloster. Ce fut d'abord, comme le nom l'indique, un cloître, bâti au treizième siècle, incendié au quinzième, et sé-

cularisé au seizième. En 1649, le maréchal Wrangel y bâtit le château dont on voit encore la curieuse architecture. Quatre tours octogones, surmontées de clochetons, y flanquent un corps de logis en forme de carré. Dans le vestibule, la voûte repose sur huit colonnes en marbre blanc, données par la reine Christine au vieux héros suédois.

Ces piliers revinrent cher à la famille Wrangel, quand Charles XI exécuta sa fameuse *réduction*. Il faut savoir que la royauté suédoise agit avec sa noblesse comme le moyen âge avec ses juifs, comme, en certains pays, nous-mêmes avec les ordres religieux, — comme enfin, dans les moments de crise, tous les gouvernements qui n'ont pas encore la pleine conscience de leur mission. Reprendre d'une main ce que la nation a donné de l'autre, soit à titre de récompense publique, soit en vertu d'un contrat privé, ce sera toujours une offense à ce respect de la liberté individuelle et de la propriété légalement acquise qui est le but primordial, sinon le but unique de tout gouvernement. Mais on ne peut attendre de ces temps, déjà lointains, une claire notion des principes que bégayent à peine tant de peuples modernes. Charles XI poussa si loin sa revendication, à en croire certains auteurs, qu'il récupéra des soi-disant possessions de l'État jusque dans des provinces de conquête récente, où l'État n'avait jamais rien possédé! Il ne pouvait guère élever de préten-

tions sur le château que Wrangel avait bâti de ses propres deniers; mais il imposa à Brahe, l'héritier du maréchal, l'alternative de rendre les huit colonnes de Christine ou de verser au trésor dix-huit mille rixdalers. A côté d'une telle somme, les colonnes de la grande reine n'avaient guère qu'une valeur d'estime. Mais Charles XI, qui se connaissait en affaires, savait parfaitement que si l'on ôtait les piliers, tout l'édifice croulerait comme un château de cartes. Que pouvait faire Brahe? Aujourd'hui sans doute il aurait longtemps ergoté sur « l'accessoire et le principal » devant les juges chargés d'appliquer le décret. Sous Charles XI de Suède, il paya, et fit bien.

Enfin les rives s'aplanissent, le steamer s'engage dans de vraies lagunes, et le lac semble se terminer en marais. Devant nous surgissent les tours d'une cathédrale, puis les murs d'un vieux château, et les coquettes maisons d'Upsal. Tout à l'entour s'étend à perte de vue une vaste plaine, à peine accidentée vers le nord, — là où fut Gamla-Upsala, — par deux tertres coniques d'une remarquable élévation.

Upsal ne vit plus aujourd'hui que par son université, une des plus célèbres du Nord. La cathédrale, bâtie au temps de sa splendeur, avait la prétention d'imiter en petit Notre-Dame de Paris. Mais après le dernier des cinq incendies qui ont successivement ravagé le monument, on a remplacé

ses anciennes tours par deux espèces de pigeonniers qui jurent avec le style comme avec les proportions de l'édifice. L'intérieur ne manque pas d'une certaine simplicité grandiose. C'est là que les premiers Wasa venaient ceindre la couronne de Suède. C'est là qu'ils allaient chercher, après les fatigues de leur règne, le repos du dernier sommeil.

Nous avions lié connaissance sur le steamer avec un Upsalien d'apparence assez distinguée, qui s'offrit galamment à nous chercher un équipage, et qui poussa l'obligeance jusqu'à nous mener chez plusieurs loueurs, jusqu'à ce que nous eussions trouvé une bonne calèche pour nous mener à Osterby. Pendant qu'on attelait, nous cherchâmes une auberge pour nous désaltérer. Ce ne sont pas les cafés qui manquent dans une ville de douze cents étudiants; mais tous étaient hermétiquement fermés. Nous n'avions pas réfléchi que nous étions au dimanche. Enfin une bonne âme d'aubergiste eut pitié de notre triste position, et, rassuré sans doute par notre apparence étrangère, il nous introduisit discrètement à travers une porte dérobée dans une sorte de sanctuaire où nous pûmes nous rafraîchir à l'aise. Quelques étudiants, leur képi blanc sur la table, un journal sous les yeux, une pipe à la bouche, sirotaient gravement leur coupe de *punch*, boisson du pays savoureuse au premier verre, traître aux suivants, écœurante aux derniers. Entre les tables cir-

culait une grosse servante, blonde et joufflue. Enfin quelques pots de fleurs malingres, qui, placés en évidence sur la cheminée, encadraient une enluminure grossière, complétaient ce véritable intérieur de taverne allemande.

Une demi-heure plus tard, nous atteignions les trois tertres qui s'élèvent sur l'emplacement primitif d'Upsal. Il est difficile de gravir sans émotion ces monuments séculaires, non parce que la tradition en fait les tombeaux d'Odin, de Thor et de Freya, mais parce que ces monceaux de terre ont vu se succéder quatre religions et nous ne savons combien de dynasties. C'est sur ces trois buttes qu'à une époque antéhistorique les rites d'Odin remplacèrent le culte, plus antique encore, du vieux Baldur. C'est à leur pied qu'en 1156 les descendants des Ases dédièrent au catholicisme, sur l'emplacement même du temple païen, la petite église dont les antiquaires viennent encore déchiffrer les murailles. C'est enfin de leur sommet, suivant la coutume des anciens rois, que Gustave Wasa en personne prêcha pour la première fois la réforme aux Dalécarliens étonnés. Et cependant la neige les blanchit chaque hiver, le gazon les verdit chaque été : — image de la toute-puissante nature, insoucieuse de nos catastrophes et de nos révolutions.

A mesure que nous nous éloignions d'Upsal, le paysage devenait moins plat et moins nu. Peu à peu,

quelques bouquets d'arbres se dessinèrent dans les plis du terrain, puis la forêt nous apparut; nous côtoyâmes quelque temps la rive orientale du lac Grufsjön, et vers neuf heures nous entrions au grand trot dans la cour d'*Osterby-Värdshus*, une de ces bonnes petites stations qu'on rencontre trop rarement dans l'intérieur du pays. Les estomacs qui savent se contenter de ce qu'en Suisse on nomme un repas « alpestre », trouveront partout du fromage, des œufs, du beurre, de la crème, et en général un laitage supérieur à tout ce que l'Oberland lui-même produit de plus exquis. Mais quiconque désire une nourriture plus substantielle fera toujours bien d'emporter dans le coffre de sa carriole quelques provisions de biscuits, de thé et de viande conservée. Hors des villes, la viande fraîche disparaît, le café s'emplit de chicorée, et le pain se transforme en une galette de seigle dure et indigeste, comme pour prouver une fois de plus que le bon marché de la vie ne correspond point à l'aisance des populations. La hausse des prix est presque toujours le résultat d'une consommation plus générale et plus abondante. Or, en dépit des économistes qui voient dans la production le but unique de l'homme, c'est à l'intensité de la consommation que se mesure le bien-être des peuples, comme le bien-être des individus.

Nous ne voulons pas dire que la Suède soit une

nation de pauvres. L'idée de pauvreté implique un sentiment d'insuffisance, de privation, qui entraîne avec lui un profond malaise, et, chose triste à dire, une certaine dégradation morale. L'homme, quels que soient son rang et son éducation, sait en quelque sorte par instinct que ses facultés sont supérieures à ses besoins. Si donc il voit qu'en dépit de son labeur, de son énergie, de sa persévérance, il ne peut réussir à se procurer les satisfactions élémentaires de la vie, il renonce à la lutte pour rejeter les causes trop souvent fatales de cette épouvantable anomalie sur ses semblables, qu'il accuse, et sur le Ciel, qu'il maudit ou qu'il renie. Mais pour qu'il en arrive à cette abdication de lui-même, encore faut-il que ces satisfactions, dont l'absence le désespère, soient devenues, par la force de l'habitude, un besoin de sa vie, et en quelque sorte un élément de sa nature. Or, ce qu'on appelle le nécessaire varie selon les lieux et les temps. Ce qui nous aigrit, ce qui nous abat, ce n'est pas la privation, c'est la conscience de cette privation, jointe au sentiment de notre impuissance. Le paysan suédois consomme peu, mais ses besoins sont restreints, ses désirs endormis. Et puis, s'il soigne moins les nécessités matérielles, il s'en dédommage au profit de l'intelligence. On peut même affirmer qu'en fait d'instruction primaire, la race scandinave a dépassé toutes les nations d'origine latine.

Nous avions résolu de quitter Osterby à cinq heures du matin, pour franchir les dix mils qui nous séparaient encore de Gèfle. Après avoir vainement tenté de conserver la calèche qui nous avait amenés d'Upsal, — réduits aux *kärra* postales, — nous espérâmes un moment que les véhicules d'Osterby seraient en rapport avec la confortable hospitalité de cette petite station. Mais grand fut notre désappointement quand nous vimes hisser nos bagages sur une véritable charrette de campagne. Il n'existait pas d'autres véhicules plusieurs mils à la ronde. Force fut donc de nous y installer sur quelques bottes de foin, avec cette consolation que c'était sans doute notre dernière journée de carriole dans le royaume de Suède.

Nous déjeunâmes à Westanå, en vue des chutes que forme la Dal sous le village d'Elf-Karleby. Trois larges issues donnent passage au fleuve, qui se précipite dans une sorte de réservoir circulaire, d'où il s'écoule paisiblement vers la mer, sous un pont de pierre construit par Charles XII. La masse d'eau y est peut-être plus considérable qu'aux rapides de Göta-Elf; mais on s'aperçoit bien vite qu'il y manque le splendide encadrement de Trollhättan.

Enfin, vers six heures du soir, harassés, moulus, abîmés par la chaleur et la poussière, nous aperçûmes avec un soupir de soulagement la petite ville de Gèfle, qui étalait à nos pieds ses maisons, ses

jardins et son port. Gèfle occupe le second rang parmi les villes commerciales du royaume. Elle entretient de nombreuses relations avec tous les ports de la Baltique, et, comme Gothembourg, elle semble appelée à un brillant avenir.

Le *Berzélius* n'étant attendu que le surlendemain, nous nous estimâmes heureux de consacrer une journée à la visite de Falun. Les mines qui entourent cette ville trouvent un débouché facile vers le port de Gèfle, par un petit chemin de fer nouvellement achevé qui nous parut transporter plus de minerai que de voyageurs. Il y eut un moment où nous restâmes seuls dans le train, avec le garde, le chauffeur et le machiniste! Cependant l'allure est bonne; les voitures, portant la marque de Birmingham, sont spacieuses et commodes.

A mesure que nous pénétrons dans la Dalécarlie, nous voyons la forêt s'épaissir et le sol s'accidenter. Cette fois, au delà des lacs s'étalent de longues ondulations, mais c'est toujours le même vert d'émeraude qui colore le paysage. A Korsnäs, nous eûmes une jolie vue sur le lac Runn et les montagnes boisées qui le bornent vers l'ouest. Mais presque aussitôt le sifflet retentit, et passant par-dessus les usines et les sentiers, nous entrons dans la gare de Falun.

Falun apparaît comme ville privilégiée dès 1347. Mais déjà, dans les documents de cette époque, on vante l'antiquité de ses mines. A en croire Rudbeck,

Falun ne serait autre que l'Ophir de Salomon! C'est d'ici que le grand roi aurait tiré le cuivre dont il garnit le toit de son temple, envoyant en échange l'or dont les Ases revêtirent le temple d'Upsal, et l'argent dont ils construisirent les portes de Sigtuna. L'origine des mines ne donne pas lieu à moins de controverse que leur ancienneté. On connaît l'ingénieuse légende qui attribue la découverte du caféier à un troupeau de moutons broutant une plante inconnue dans les plaines de l'Arabie. C'est à un événement analogue qu'une tradition locale rattache l'ouverture de cette exploitation. Une jeune bergère, voulant séparer deux boucs qui se battaient, aperçut un filon de cuivre que les antagonistes avaient mis à nu avec leurs cornes. Quoi qu'il en soit de cette humble origine, Charles IX appelait déjà ces mines la « fortune de la Suède ».

Quand nous aurons ajouté qu'ici l'atmosphère est saturée de fumée métallique, que l'eau y goutte le vert-de-gris, que le moindre vent soulève des tourbillons de poussière cuivrée, enfin que cette perpétuelle intoxication est regardée comme un excellent préservatif contre la peste et le choléra, nous aurons détaillé tous les agréments de Falun. Nous jetâmes quelques regards vers ces vallées de la Dalécarlie qu'immortalisa l'odyssée de Gustave Wasa, et vers ce lac Siljan, qui joue dans l'histoire de l'indépendance suédoise le rôle du lac des Quatre-Can-

tons dans les fastes de la nationalité suisse. Mais l'heure de regagner la gare avait sonné, et quelques minutes plus tard, nous étions de nouveau sur la route de Gèfle. A mi-chemin, nous traversâmes une forêt qui brûlait. Le train passa à toute vapeur dans un nuage de fumée, nous laissant toutefois entrevoir les flammes qui dévoraient les broussailles et léchaient le tronc des sapins. Ces incendies ne sont pas rares à cette époque, surtout quand le vent se joint à la sécheresse. Dans les ténèbres, cet immense brasier devrait offrir un spectacle d'une sublime horreur. Mais ici les forêts ne brûlent guère qu'à la saison sans nuit.

Nous logions, à Gèfle, dans un gentil petit hôtel, *Lilla-Hôtellet*. Mais, comme dans beaucoup de villes suédoises, la nourriture n'a ici rien de commun avec le logement. Il nous fallait donc prendre nos repas au *Stadshuset*, le grand restaurant de la ville. Nous y liâmes connaissance avec un jeune Suédois qui devait nous tenir compagnie sur le *Berzélius* jusqu'à une ville du Nord, Umeå ou Piteå. Il se prévalut de cette coïncidence pour nous inviter à un *punch* qu'il donnait le soir même à quelques amis de la ville. L'invitation était trop gracieusement faite pour être facilement déclinée. D'ailleurs nous n'étions pas fâchés de pénétrer un peu dans les mœurs nationales. Sous ce rapport, nous fûmes servis à souhait : ce fut une vraie fête suédoise,

c'est-à-dire qu'on porta des « *skâlar* » sans interruption, depuis dix heures du soir jusqu'à trois heures du matin. On parla de tout, on but à tout,— au bon marché des fourrures comme à l'union des peuples, — tant qu'à la fin quelques têtes se ressentirent d'un enthousiasme trop arrosé de *sundsvall toddy*[1]. Les deux plus vaillants partenaires dont il me semble encore entrevoir la face rubiconde, étaient un haut fonctionnaire de la ville, d'un majestueux embonpoint, qui savait déposer à l'occasion la gravité de la toge, et un négociant suédois à la mine éveillée, qui officiait avec la dignité d'un grand prêtre. On se demandera peut-être comment nous nous entendions entre nous; le proverbe dit que le vin délie la parole; mais jusqu'ici le sundsvall-toddy lui-même ne sait pas encore inspirer le don des langues. Nous étions là des Belges, des Allemands, des Norvégiens, des Suédois, au bas mot quatre idiomes divers. Et cependant, c'est dans un cinquième langage que se tenait la conversation; tous nos compagnons comprenaient et parlaient l'anglais, dont la connaissance rend de grands services au voyageur dans le Nord. A Stockholm, surtout dans les classes supérieures, c'est le français qui prévaut par l'influence de sa littérature. Mais parmi les classes commerçantes, et principale-

[1] On appelle ainsi un mélange doucereux de porto et de cognac.

ment sur les côtes, la connaissance de l'anglais entre de plus en plus dans l'apprentissage des professions qui vivent de leurs rapports avec les étrangers.

Nous étions fort en peine de rentrer, à trois heures du matin, dans un hôtel de province. Mais, arrivés devant notre *Lilla-Hötellet*, nous trouvâmes tout ouvert devant nous, depuis la porte de la maison jusqu'aux portes de notre corridor et de notre chambre. On se croirait vraiment dans un pays de l'âge d'or!

IV

LE SOLEIL DE MINUIT.

Renseignements contradictoires sur la Laponie. — Notre interprète Blum. — A bord du *Berzélius*. — Les côtes du Bottniska Viken. — Villes en déménagement. — La Suédoise Haparanda et la Russe Tornéa. — D'Haparanda à Matarengi. — Avasaxa et le soleil de minuit. — Un toast sous le cercle polaire. — Départ de nos compagnons.

Avant de quitter Stockholm, nous avions tenté de recueillir quelques renseignements sur les provinces que nous nous proposions de visiter. Les personnes à qui nous nous adressâmes se mirent à notre service avec une affabilité et un empressement tout suédois. Mais leur bonne volonté fut à peu près tout ce qu'elles purent nous offrir. Quelques-unes même nous déconseillèrent fortement de poursuivre notre route à travers la Laponie. A les entendre, on pouvait bien traverser du nord au sud l'extrémité septentrionale de la péninsule scandinave; mais pendant l'été il était impossible de faire ce trajet en sens inverse, car les fleuves, qui formaient les seules routes sur le versant lapon de la Baltique, étaient beaucoup trop rapides pour se laisser remonter en canot. Mais nous réfléchîmes que si des embarcations descendaient ces cours d'eau, c'était

évidemment avec la perspective de pouvoir revenir à leur point de départ; et, sans nous arrêter à d'autres objections de la même force, nous nous occupâmes sans retard de chercher un interprète. L'entreprise n'était pas aisée, — les uns demandant un salaire insensé dès qu'ils apprenaient où nous voulions les conduire, — les autres refusant net de nous accompagner, sans donner à leur décision d'autre explication qu'un sourire peu rassurant pour l'avenir de nos projets. Enfin, grâce à l'obligeant propriétaire de l'*Hôtel Rydberg*, nous finîmes par mettre la main sur maître Blum, un Suédois américanisé par plusieurs années de séjour aux États-Unis, à la fois flegmatique et grognon, mais en somme assez intelligent, raisonnablement dévoué et parfaitement honnête.

Nous le trouvâmes installé, suivant nos instructions, à bord du *Berzélius*, qui entra ponctuellement dans la rade de Gèfle le 17 juin à midi, pour repartir trois heures plus tard. Notre traversée jusqu'à Haparanda, qui dura cinq jours, est une des plus agréables que je me rappelle dans tout le cours de mes excursions maritimes. Le *Berzélius* contrastait heureusement avec certains paquebots modernes, dont l'aménagement utilitaire sacrifie tout le comfort des passagers aux perfectionnements du service. Large et court, il semblait expressément construit pour tenir la mer. Ses cabines, situées sur

le pont, étaient spacieuses et commodes, avec leurs couchettes parallèlement allongées contre chaque cloison, au lieu de s'étager comme les rayons d'une armoire. Dès l'heure du déjeuner, les lits se transformaient en canapés de velours, le lavabo en table d'acajou, et on se retrouvait dans un boudoir où, — avantage rare dans un paquebot, — on se serait résigné sans peine à passer la plus grande partie de la journée.

En second lieu, nous eûmes la chance de rencontrer à bord une société des plus agréables. Un couple français, déjà mûr, mais toujours gai, que tourmentait depuis des années le désir de contempler le soleil de minuit, et deux jeunes Américains, le frère et la sœur, qui tenaient à s'avancer jusqu'au cercle polaire, constituaient avec nous le camp des touristes. La Suède était représentée par plusieurs indigènes, — commerçants ou fonctionnaires, — qui s'efforçaient à l'envi de remplir envers nous les devoirs de l'hospitalité nationale. Nous possédions même à bord, *incognito* il est vrai, la première chanteuse de Stockholm, madame Luisa Michaeli, qui s'en allait entreprendre une tournée musicale dans les villes de la Norrland.

En un mot, nous avions autour de nous tous les éléments nécessaires pour chasser l'isolement et l'ennui, ces fléaux habituels de la vie maritime. Mais par elle-même cette navigation était déjà loin

de présenter la monotonie des traversées ordinaires; car nous y trouvions la variété des excursions terrestres combinée avec la facilité des communications nautiques. Le steamer longeait presque continuellement les sinuosités du littoral, relâchant quelques heures aux principales villes de la côte. Nous pûmes ainsi visiter tour à tour *Söderhamn*, qui, nous ne savons trop par quelle excentricité d'architecture, nous fit songer aux bizarres perspectives des bourgades japonaises; — *Hudiksvall*, plus élégante, mais moins pittoresque; — *Sundsvall*, dont nous vîmes toute l'aristocratie applaudir madame Michaeli dans la salle du sombre et sonore « Casino » ; — *Hernösand*, dont nous parcourûmes, à la clarté d'un soleil déjà haut sur l'horizon, les rues encore désertes et étrangement silencieuses; — *Ornsköldsvik*, enfermée dans ses collines rocailleuses, d'où la vue plane sur un fouillis de lacs toujours plus sauvages, d'ondulations toujours plus abruptes et plus dénudées; — *Umeå* enfin; — *Skellefteå*, — *Piteå*, — *Luleå*, bourgs plus ou moins importants, mais tous uniformes et modernes.

Le feu, terrible destructeur des villes septentrionales, ne leur laisse guère le temps d'acquérir ce parfum de moisissure si précieux à l'archéologue. En outre, ces cités se déplacent de temps à autre, — aussi simplement qu'un locataire qui déménage. Chaque année, les navires pénètrent moins profon-

dément dans l'intérieur du littoral, qui s'accroît insensiblement aux dépens de la mer. Des villes de pierre en mourraient; mais les villes de bois ont la vie plus dure. La mer ne vient plus à elles; elles vont à la mer, comme Mahomet à la montagne. La plupart ont déjà subi un ou deux de ces déplacements, — témoins les *Pite* et *Ofver-Pite*, les *Ned-Lule* et *Ofver-Lule*, qu'on rencontre, à l'état de misérables hameaux, au-dessus des modernes Piteå et Luleå, sur le cours supérieur du Pite-Elf et du Lule-Elf. Aujourd'hui même, le besoin d'une nouvelle évolution se fait déjà sentir. Sauf à Gèfle et à Piteå, notre steamer a dû s'ancrer partout à l'entrée des estuaires, réduit à communiquer avec le port voisin par l'intermédiaire de petits vapeurs locaux, ou même de fragiles canots et de simples bacs. Nous aurons l'occasion de revenir plus tard sur ce phénomène de soulèvement.

Certaines villes essayent de résister à une émigration qui est cependant la condition même de leur importance et de leur durée. Elles vont jusqu'à se prémunir, par des ordonnances collectives, contre les défections individuelles de leurs citoyens. Mais c'est en vain que les lois de l'homme s'efforcent de lutter contre les lois de la nature. Dans la rade de Söderhamn, on nous montra une cabane, bâtie sur pilotis, qu'une sorte de pont-levis joignait seul à la terre ferme. Là demeurait un cabaretier

qui, s'étant vu interdire la rive par l'administration locale, avait habilement trouvé à ses pénates un asile d'où, nouveau Robinson, il pouvait légalement défier toutes les injonctions des autorités terrestres.

Haparanda elle-même est actuellement à un *mil* de son débarcadère. Nous mouillâmes à l'entrée de la rade vers cinq heures du soir. Le vent soufflait du nord, chassant au loin d'épais flocons gris qui réfléchissaient leur ombre tour à tour sur la côte et sur la mer. Par leurs déchirures perçait un soleil pâle et timide, dont les rayons glissaient sur le paysage sans le réchauffer. Le Torne-Elf roulait ses eaux noires entre deux rives uniformément couvertes de bouleaux, qui fuyaient, basses et échancrées, vers le sud. A nos côtés, d'autres navires grinçaient sur leurs ancres, comme soupirant vers le retour. C'est la première fois que nous nous sentîmes vraiment saisis par cette mélancolie desséchante dont l'extrême Nord empreint jusqu'aux journées de son court printemps. Nous errâmes longtemps sur la grève; puis nous nous assîmes sur un monceau de planches, où, poursuivant du regard les flots qui fuyaient dans la direction du midi, nous songeâmes à nos amis, à nos foyers, dont chaque pas nous séparait davantage.

Un second steamer se trouvait en rade. C'était le *Volontaire*, qui, le matin même, était directement

arrivé de Stockholm avec les touristes pressés de contempler le soleil de minuit, sans « perdre » leur temps à flâner parmi les ports de la côte. L'incertitude de trouver en ville un logement convenable nous fit passer la nuit sur le *Berzélius*. Nous y assistâmes à un bal échevelé que notre équipage offrait sur l'avant aux hommes du *Volontaire*, pour célébrer la veille de la Saint-Jean, la plus populaire des fêtes nationales en Suède. L'orchestre se composait d'un instrument bizarre, moitié à cordes, moitié à pistons, qui ne laissait pas de produire un rhythme plus bizarre encore. C'était notre *stewardess* qui faisait les honneurs du bord, avec force rasades de punch et de *bränvin*.

Le 22, nous nous levâmes de bonne heure pour gagner la ville. *Haparanda* est bâtie sur la rive droite du fleuve, en face de Torneå, sa devancière, et aujourd'hui sa rivale. Quand les Russes, par une interprétation extrêmement diplomatique du traité qui leur cédait les territoires à l'est du Torne-Elf, se furent adjugés la ville de Torneå, qui s'élevait dans une île du fleuve, les Suédois créèrent sur la rive droite une nouvelle cité, qui a absorbé aujourd'hui la prospérité de l'ancienne. Cependant la ville russe, avec ses vieilles tours et ses dômes byzantins, ses rues étroites et ses maisons bariolées, possède un certain cachet qu'on demanderait vainement à la ville suédoise, cité des plus uniformes et

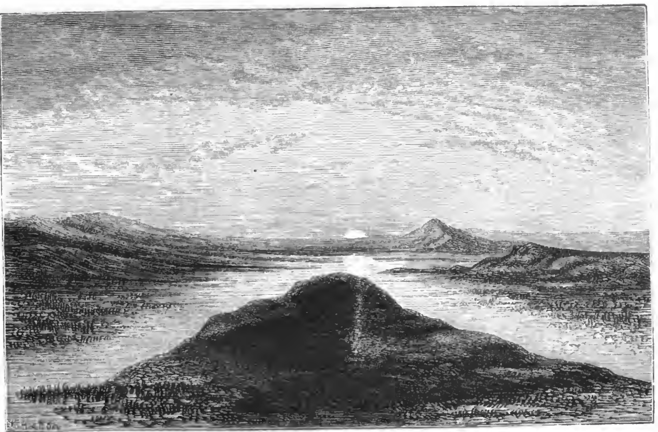
des plus splénétiques. Qu'on se représente une large chaussée avec quelques embryons de rues transversales, — le tout bordé par des maisons de bois espacées, ternes, régulières. On dirait que cette ville suinte par tous ses murs l'engourdissement, les ténèbres, les souffrances de ses longs hivers. Les habitants mêmes semblent à peine dégelés. C'est toujours la même douceur, la même politesse, la même prévenance; mais sous leur sourire de bienvenue, on voit percer la gravité triste et résignée du caractère, en lutte avec les rigueurs d'une implacable nature.

Nous pensions quitter Haparanda en remontant la Torneå. Mais nous apprîmes que ce fleuve devenait seulement navigable au-dessus de Matarengi, notre prochaine étape. Nous fûmes donc obligés de suivre en carriole la route qui remonte la rive droite. Tout ce district nous parut fertile et peuplé; nous ne franchissions jamais moins d'un kilomètre sans découvrir à l'horizon quelque groupe de cabanes, quelques essais de culture. Cependant, à mesure que nous nous enfoncions dans le pays, nous voyions s'accentuer des ondulations couvertes de sapins et de mélèzes. Par moments, le fleuve se dérobait derrière un pli de terrain, et le vacarme de ses rapides en attestait seul le voisinage. Enfin, nous débouchâmes devant Matarengi. Il était neuf heures du soir. Si nous voulions contempler ce jour-là le so-

leil de minuit, nous n'avions pas une minute à perdre pour nous jeter dans une barque, franchir le fleuve, et gravir sur la côte opposée le mont Avasaxa.

Tout était plongé dans ce calme et cet apaisement extrêmes qu'on ne saurait retrouver qu'à cette heure et sous ces latitudes. Pas une ride sur la surface du fleuve, qui s'épanchait majestueusement dans un cirque de collines veloutées, pas un bruissement sur les nombreux îlots dont notre barque longeait les roseaux endormis. Seul, le vol pesant d'un canard sauvage, que le bruit de nos rames chassait de sa retraite, troublait ce solennel et poétique silence.

Nous contournâmes un long promontoire de la rive russe pour aborder au pied même de la montagne. Taillée à pic sur la vallée du Tengeli, Avasaxa descend jusqu'au Torne-Elf en pente douce et boisée. Cependant elle s'escarpe vers la cime, et nous eûmes quelque peine à gravir les éboulis du dernier plateau. Comme nous arrivions au sommet, le soleil avait encore une dizaine de minutes à s'incliner sur l'horizon. Déjà les montagnes du nord avaient étendu leur ombre jusqu'au centre de la vallée, où la Torneå, reflétant les teintes resplendissantes du ciel, se détachait sur le fond crépusculaire du sol comme un filon de mercure. Tous les points encore éclairés nageaient dans une lueur jaunâtre, fauve, fantastique, que reproduisent faiblement certains couchers de soleil dans l'hiver de



Dessin de L. Breton

Page 182.

Le soleil de minuit sous le cercle polaire, au 21 juin.

D'après un croquis pris sur nature par le baron F. de Beeckman.

nos propres contrées. Tout à coup une légère vapeur couvrit le globe rougeâtre, qui, s'arrêtant dans son déclin, nous apparut comme immobile à travers une gaze de pourpre frangée d'or. Il était minuit! Naturellement nos Américains avaient apporté une bouteille de champagne..... Inutile d'ajouter que notre premier *skålar* fut : « Au soleil de minuit! »

Cependant l'astre avait repris son cours, et le matin avait succédé au soir entre la coupe et les lèvres. Était-ce l'illusion d'un esprit prévenu? Instantanément les symptômes de l'aurore nous parurent remplacer les apparences du crépuscule : l'azur passa du violet au lilas, l'air devint plus vif, une brise glacée s'éleva de l'est, et le brouillard surgit du fleuve, escaladant les montagnes dont le sommet s'allumait en rose sous les premiers feux du jour.

Jadis Avasaxa était un vériable lieu de pèlerinage, où savants, artistes et curieux se rencontraient dans une admiration commune. Chaque année, aux approches de l'équinoxe, un steamer partait de Stockholm pour conduire directement à Haparanda cette foule d'observateurs et d'oisifs. Mais depuis, la célèbre montagne a tellement perdu sa vogue, que cette année, sans un ministre américain près d'une cour allemande, le paquebot direct aurait exécuté son passage à vide. C'est qu'aujourd'hui on s'est familiarisé avec les lois de la science, et que le soleil de mi-

nuit a perdu, aux yeux du vulgaire, tout le merveilleux de son prestige. Dès lors, une excursion à Avasaxa n'est le plus souvent qu'une affaire de forfanterie ou de puérile curiosité. Ceux mêmes qui font encore de ce phénomène le but unique de leur voyage n'iront-ils pas plutôt le chercher à Hammerfest ou au cap Nord? Les côtes norvégiennes possèdent une réputation de grandeur qui éclipse le charme plus modeste des sites suédois, et Hammerfest peut s'atteindre en toute saison, tandis que le golfe de Botnie n'est pas toujours navigable avant les approches de l'été : l'année précédente, le premier paquebot de Stockholm n'avait atteint Haparanda que le 26 juin, c'est-à-dire deux jours trop tard. — Enfin, au cap Nord, le soleil reste sur l'horizon de la mi-mai à la fin de juillet, tandis que d'Avasaxa c'est à peine si, du 21 au 23 juin, on peut l'entrevoir sans interruption. Supposez au touriste trois jours de brume, ou même une simple bande de nuages vers le nord, à l'heure de minuit, et voilà son attente déçue, ses sacrifices inutiles, son voyage manqué dans son but ou « remis à l'année prochaine », — formule moderne qui remplace dans la langue du voyageur l'ajournement aux calendes grecques des Romains. Croit-on qu'il se trouvera beaucoup d'explorateurs assez insouciants pour s'exposer volontairement à un pareil mécompte?

Et cependant nous pensons que peu de localités

offrent un cadre mieux adapté au soleil de minuit. Ce phénomène, chacun le sait, n'offre rien d'insolite par lui-même; tout son attrait se résume dans le charme des sites que l'astre frappe de ses rayons horizontaux. Or, la position du mont Avasaxa, entre la vallée du Tengeli et la vallée de la Torneå, avec les montagnes qui s'escarpent au nord et le fleuve qui s'évase au premier plan, semble merveilleusement propice aux jeux de lumière et aux contrastes d'optique. Longtemps encore nous devions revoir le soleil de minuit, mais nous ne devions plus éprouver une seule fois l'impression d'enthousiasme, d'émerveillement, qui grava dans notre mémoire, comme en traits de feu, l'éclatante vision de cette soirée radieuse.

Enfin, nous arrachant à notre contemplation, nous redescendîmes la montagne en courant pour nous réchauffer. Le nombre de nos compagnons s'était réduit de moitié par la retraite du couple versaillais, qui, à deux mils de Matarengi, avait rebroussé chemin comme saisi d'une panique soudaine. Les steamers devaient repartir le lendemain dans la matinée, et, sur cette réflexion qu'ils pourraient manquer le départ, nos bons provinciaux, avec une promptitude d'exécution qu'ils ont sans doute regrettée plus tard, avaient subitement renoncé au but qu'ils étaient venus poursuivre du fond de la France, et dont quelques heures les séparaient à peine. Cette

incroyable défection dépasse, selon nous, toutes les légendes locales d'Anglais s'endormant vers onze heures trois quarts sur le sommet d'Avasaxa, pour ne s'y réveiller que le lendemain à trois heures du matin.

Ce ne sont pas nos Américains qui auraient suivi cet exemple! Tous les steamers du monde ne leur feraient pas renoncer à une ligne de leur itinéraire. Débarqués en Angleterre, ils ont traversé la Suisse, parcouru l'Italie et effleuré Paris. Dès leur retour à Stockholm, ils vont passer une huitaine de jours en Norvége, d'où ils comptent faire un *trip* en Russie, pour enfin retourner chez eux, après quelques semaines d'absence, avec la conviction qu'ils connaissent à fond tout le vieux monde. *Go ahead!* — Dis-moi comment tu voyages, je te dirai d'où tu es.

Cependant on ne doit pas juger une nation d'après ses travers, ni surtout méconnaître que les peuples, comme les individus, ont généralement les qualités de leurs défauts. Nous ne pouvons refuser quelques paroles d'admiration à cette jeune Américaine, délicate et nerveuse d'apparence, qui, à peine arrivée à Matarengi, après dix heures de carriole, saute en bateau, gravit la montagne, redescend au pas de course, remonte à l'instant dans son rude véhicule, et repart à trois heures du matin pour regagner d'une traite la rade d'Haparanda, sans dormir et

presque sans manger. Tant il y a de puissance dans les ressorts d'une organisation qui à l'élan du sexe joint la ténacité de la race!

Avec nos compagnons disparaissait comme un dernier parfum de civilisation. Ils retournaient au sud; nous allions poursuivre au nord. Ils devaient bientôt retrouver toutes les facilités de la vie européenne; nous allions nous enfoncer dans les steppes de la Laponie, qui s'ouvraient devant nous avec le prestige des aventures, mais aussi avec les vagues menaces de l'inconnu.

V

LES POPULATIONS SÉDENTAIRES DE LA LAPONIE.

De Matarengi au Muonio-Elf. — La Westerbotnie; sa population. — La question des vivres. — Route de Pajala. — Première apparition des moustiques. — Intérieur d'un *gård*. — Hospitalité et probité. — Pajala. — Les forges de Kengisbruk. — L'industrie en Laponie. — Enrôlement d'un équipage. — Une grande route du pays.

La Laponie proprement dite ne comprend que cinq *marches :* l'Asele, l'Ume, le Pite, le Lulè et le Torne *Lappmark*. Ces territoires, dernier refuge de la race nomade, sont séparés du golfe de Botnie par une longue et étroite bande de terre qui, sous le nom de *Westerbotten*, s'étend du 65° au 68° degré de latitude. Ici habite une race sédentaire où le finnois devient le dialecte prédominant à mesure qu'on approche des frontières russes. De Matarengi au Finmark, l'idiome suédois ne se parle plus guère que sous le toit des ecclésiastiques et des fonctionnaires paroissiaux. Aussi tous les voyageurs semblent-ils jusqu'ici avoir indistinctement confondu ces populations sous le nom générique de Finlandais. Cependant nous n'oserions affirmer qu'elles se rapprochent beaucoup des Quènes ou Finnois de la Laponie norvégienne par leur dialecte comme par

leur conformation. De taille ordinaire, robustes, blancs de peau, avec des traits réguliers, des cheveux pâles et des yeux gris clair, les Westerbotniens paraissent tout au plus le produit d'un mélange où domine à première vue l'élément scandinave.

Plus récemment établies que les habitants de la Suède méridionale, exposées à un climat plus sévère et reléguées sur un sol plus ingrat, ces populations ont à traverser des souffrances et des privations bien autrement rigoureuses que leurs concitoyens de la riche Vermland ou même de la rustique Dalécarlie. « Faites attention, messieurs, — nous avait dit notre interprète dès Stockholm, — une fois en Laponie, vous ne trouverez plus rien à manger, fût-ce à prix d'or. » Croyant à quelque exagération, nous n'avions emporté de la capitale qu'un peu de jambon, de biscuit, de thé et d'*extractum carnis Liebig*, avec l'intention de compléter en route notre provision de pain et de viande. Mais à Haparanda nous n'eûmes que le temps de faire main basse sur deux petits pains de froment, et à Matarengi, sans quelques galettes blanches dont nous gratifia l'obligeance du pasteur, nous aurions dû nous contenter de la promesse qu'à Pajala nous trouverions « tout ce qu'il est humainement possible de désirer [1] ».

[1] Quiconque veut s'enfoncer en Laponie devrait absolument s'approvisionner à Stockholm, pour toute la durée de l'excursion, en conserves, thé, rhum, et surtout en biscuit de mer.

Pajala est un autre chef-lieu de paroisse, à dix mils nord de Matarengi. Autrefois on ne pouvait s'y rendre que par la voie naturelle du Torne-Elf; mais aujourd'hui les deux bourgades se relient par une route postale, qui contribue puissamment à développer leurs relations et par suite leur prospérité respective. Quoique suffisamment initiés aux douceurs des *kärra*, nous nous décidâmes en faveur de cette dernière voie, moins coûteuse et surtout plus expéditive pour les voyageurs qui ont à remonter le cours du fleuve.

Nous traversâmes longtemps un épais taillis, où le feu semblait couver en permanence. A chaque instant, nous longions un coin de forêt qui flambait. L'air était tout imprégné de senteurs résineuses qui se mêlaient à l'âcre odeur du bois brûlé. On nous a dit quelque part que ces incendies étaient allumés par les habitants eux-mêmes, pour créer de nouveaux pâturages; en tout cas, c'est une manière de défricher plus simple qu'économique. Ces terrains ravagés présentent partout l'image de la dévastation. Le sol, noir et calciné, est jonché de racines tordues et de branches encore fumantes. Çà et là un mélèze reste debout, mais son tronc est découronné, ses rameaux pendent desséchés et flétris. On dirait qu'un ouragan de vent et de flamme a passé sur la forêt. Ailleurs les arbres semblent coupés sur pied; quelques troncs de bouleaux, blancs

et nus, surgissent comme des fantômes à travers les dalles grisâtres de la roche. On croirait passer au milieu d'un cimetière.

Sauf un peu plus de sauvagerie, les sites, — comme les types, — sont encore franchement suédois. Si l'on compare l'aspect de ce paysage à celui des autres régions européennes, on doit lui reconnaître un grand fonds d'originalité. Mais, toujours identique à lui-même, il finit par lasser le voyageur, qu'il a longtemps captivé par son charme à la fois frais et austère. Ce sont toujours des forêts continues de sapins et de bouleaux, que parsèment de grands lacs aux rives boisées et désertes. Çà et là s'ouvre une riante prairie tout émaillée de myosotis, où serpente avec un murmure argentin le frais ruisseau de la pastorale classique. De temps à autre, le fourré s'éclaircit. Quelques maigres vaches paissent au milieu des souches à demi dépouillées. Bientôt se dessine une clairière avec quelques champs de seigle et d'orge. Au centre d'un enclos palissadé s'élève un groupe de chalets, que domine un bâtiment plus spacieux et moins délabré. C'est la *station*, tantôt petit village, tantôt simple *gård*. On dételle, on attelle avec une sage lenteur. Un gamin déguenillé s'installe à côté du voyageur; le fouet claque, la carriole s'ébranle, et la station disparaît derrière un nuage de poussière. Puis recommencent la forêt, la solitude et la sauvagerie!

Ce n'est pas seulement l'homme qui se fait rare dans ces solitudes. Le matin, lorsque le vent se tait, on n'entend pas un bruit, pas un chant, pas même le murmure d'un insecte. Quand la journée s'avance, c'est tout au plus si l'on voit apparaître de grandes libellules au long corps verdâtre et aux aïles de gaze, qui escortent notre carriole. Cependant la température s'était réchauffée depuis notre débarquement, et bientôt commencèrent à surgir ces moustiques dont on nous avait prédit la terrible persécution. Déjà ils nous attaquaient au moindre ralentissement de nos véhicules, plantant leur dard dan. nos chairs sans nous laisser le temps de nous secouer. Ces morsures nous parurent d'abord plus agaçantes que douloureuses; mais quand, au bout de quelque temps, elles se transformèrent en autant d'ampoules, nous cessâmes bien vite de dédaigner le plus sérieux désagrément que puisse rencontrer un voyageur en Laponie.

L'aménagement de ces gârds se ressemble dans tout le Nord. Ce ne sont pas les matériaux ni l'espace qui manquent aux architectes de la Westerbotnie. Aussi la moindre ferme se compose-t-elle de trois ou quatre bâtiments, qui souvent s'alignent en forme de carré autour d'une cour intérieure. L'étable comme le corps de logis, la cuisine comme la chambre d'honneur, n'ont d'autres séparations qu'une simple cloison de planches horizontalement super-

posées, avec une ligne de mousse dans les interstices. Quelques habitants, plus raffinés, ont trouvé un expédient qui, par un ingénieux mélange d'agréable et d'utile, leur permet de s'égayer les yeux après s'être orné l'esprit. Ils s'abonnent à un recueil périodique, jusqu'au jour où ils possèdent un nombre d'exemplaires suffisant pour en tapisser les murailles de leur demeure, ouvrant ainsi au journalisme de nouveaux horizons et de nouveaux débouchés.

Rappelons ici que l'ignorance est l'exception dans tout le Nord scandinave. Il existe une école primaire dans chaque paroisse; mais la principale source d'instruction, c'est l'enseignement mutuel au foyer domestique, pendant les loisirs forcés de l'hiver. Ainsi ces nations « hyperboréennes » utilisent au profit de l'intelligence cette longue nuit, que le naïf Hérodote les accusait de passer dans un sommeil de six mois!

L'ameublement des habitations est simple, commode, correct, et reluisant comme une cuisine hollandaise. Au fond, le foyer, qu'encadrent une série d'estampes coloriées représentant soit une scène biblique, soit un personnage illustre : le roi Charles XV ou l'évêque du diocèse, côte à côte avec les figures universellement légendaires de Napoléon et même de Garibaldi; — tout auprès, le vieux bahut héréditaire où l'argent du mari se serre avec les

joyaux de la femme; — sur le mur, un vrai trophée de couteaux, de pipes, de ceintures à boucles d'argent; les sonnettes du traîneau, le fouet à manche de corne sculptée; — enfin, contre les fenêtres, quelques pauvres fleurs, ces bijoux du Nord, languissant dans des pots de faïence blanche. C'est un intérieur où l'on sent dominer l'esprit de famille avec le sentiment de la propriété.

A la vérité, toutes les habitations n'ont pas cet air de gaieté et d'aisance; mais, là même où la gêne se fait sentir, on ne rencontre guère les symptômes de ce découragement farouche qui, dans d'autres pays, succède trop souvent à de longues privations. Ici, d'ailleurs, la misère n'est pas toujours compagne de la famine; un homme pourrait y mourir de faim sur un sac d'écus. L'hiver dernier, même les plus fortunés se sont vus réduits au pain d'écorce mélangé de mousse!

C'est une loi naturelle que le développement des relations tue l'esprit d'hospitalité dans les mœurs populaires. Il était facile de voir, à l'accueil que nous reçûmes sur tout notre parcours, combien ces populations sont encore isolées du mouvement européen. A leurs yeux, l'étranger est toujours l'hôte envoyé par le Seigneur, plutôt qu'une proie de passage rançonnable à merci. A chaque étape, la famille entière s'empressait autour de nous, les uns tâchant de deviner nos moindres désirs, les autres

étudiant avec une curiosité enfantine les détails de notre équipement et jusqu'à la coupe de nos habits. Je me rappellerai toujours avec quelle bonne grâce un pauvre fermier de Kunpjarvi nous offrit une vieille bouteille de porto qui sans doute dormait depuis des années au fond de son armoire : il y avait cinq jours que nous n'avions pas trouvé une goutte de vin! Partout, nous pouvions impunément laisser nos bagages et nos provisions à la portée du premier venu. En maint pays, voler « ce qu'on mange » n'est pas voler. Ici, personne ne ramasserait une simple miette de ce pain blanc qui, dans les régions du Nord, est le gâteau du riche.

Nous parvînmes enfin à Pajala, notre terre promise, — tout joyeux d'échanger les horizons emprisonnés de la forêt pour les prairies verdoyantes et les fonds brunâtres du Torne-Elf. Le fleuve, large et paisible, nous arrivait directement des montagnes que nous apercevions vers l'ouest. Sur la rive droite s'espaçaient une vingtaine de cabanes, — nombre suffisant, dans l'extrême Nord, pour constituer une importante bourgade. Toutefois, à notre grand désappointement, on ne nous offrit ici encore que la perspective de trouver à Muonio-Niska « tout ce qu'il nous serait possible de désirer ». Nous connaissions trop la valeur de cette formule pour nous y fier une seconde fois. Recourant donc aux partis extrêmes, nous achetâmes un mouton,

que nous fîmes tuer et dépecer pour en emporter les morceaux.

Cette opération devait nous retarder d'un jour. Nous employâmes nos loisirs à descendre le fleuve en canot jusqu'aux forges de Kengisbruk. Ces forges, vieilles de deux siècles, sont les plus septentrionales de la Suède, et peut-être les seules de la Laponie. L'industrie est presque nulle dans ces climats, où la difficulté des communications stérilise l'abondance des matières premières. Du beurre, quelques fourrures, de la potasse produite avec des feuilles de bouleau, et du goudron fabriqué avec des branches de sapin, voilà tout ce qui constitue l'exportation de ces pays, qui d'ailleurs se suffisent à eux-mêmes, grâce à la rareté des populations et à la modicité de leurs besoins. Cependant le fer se trouve à fleur du sol dans maint district de l'ouest, principalement aux environs du Torneträsk et de Gellivara, où il forme de véritables montagnes [1]. De Gellivara aux forges de Kengis, il n'y a guère plus de douze mils à vol d'oiseau; mais pour franchir cette distance pendant

[1] Il y a quelques années, une Compagnie entreprit de relier Gellivara et Norwik, sur le Lule-Elf, par un chemin de fer qui aurait prodigieusement facilité l'exploitation de ces richesses minérales. Une voie ferrée au 67e degré de latitude nord, le plan était beau en même temps que hardi! Mais la Compagnie ne tarda pas à crouler, et une seconde qui reprit le projet n'eut pas un meilleur sort. La Laponie ne semble pas encore mûre pour ce couronnement de la civilisation moderne.

l'été, une cargaison de minerai devrait accomplir un trajet d'environ quarante mils par le Kalix-Elf, le golfe de Botnie et la Torneå. Aussi cette usine s'approvisionne-t-elle pendant la saison où les traîneaux peuvent sillonner dans tous les sens des régions infranchissables pendant six mois de l'année.

Le district de Pajala paraît un des plus riches et des plus populeux que nous ayons traversés depuis notre débarquement. On nous montra, sur la Torneå supérieure, deux pêcheries importantes, qui appartiennent l'une à l'usine, l'autre à la commune. Dans cette dernière, la pêche s'exécute en commun, et le produit, qui dépasse parfois quatre cents livres, fait l'objet d'un partage égal entre tous les assistants. Il n'est pas douteux que cette exploitation pourrait devenir encore plus fructueuse, car le saumon abonde dans ces fleuves torrentueux.

A Pajala se dresse une maison à deux étages : c'est l'école de la paroisse. A Kengisbruk, dans un petit chalet coquet et commode, vit le seul médecin que nous ayons rencontré dans tout notre trajet, d'Haparanda à la mer Glaciale. D'où proviennent tous ces indices d'une supériorité matérielle et morale, sinon de l'industrie qui exerce sur tout ce district une influence rénovatrice? On n'a pas tort de déplorer les maux que peut entraîner une concentration manufacturière portée à l'extrême sur certains points de nos contrées; mais dans ces pays

encore isolés, sur ce sol primitif et sous ce climat ingrat, où la population est rare comme le capital, on peut affirmer sans crainte que l'industrie est réellement le meilleur pionnier de la civilisation.

Toute voie de terre cesse à Pajala. Pour atteindre la Norvége, nous devions nous embarquer sur le Muonio-Elf, et remonter cet affluent jusqu'à la bourgade de Karesuando, la dernière paroisse de Suède. En Laponie, chaque rivière navigable a un système de postes organisé comme sur les grandes routes. De distance en distance on rencontre des stations, dont le maître, pêcheur lui-même ou colon, doit procurer au voyageur les moyens de gagner par le fleuve la station la plus voisine. Chaque bateau se paye 0,12 öre, et chaque rameur 0,75 öre par mil [1]. Mais comme cette population est fort disséminée, on est sans cesse exposé à des retards et à des délais sans nombre. Le moyen le plus expéditif, en même temps que le plus agréable, c'est de louer une barque et un équipage pour toute la durée du trajet. Nous eûmes la chance de tomber sur un habitant de Pajala, qui s'offrit avec trois autres rameurs pour nous conduire, au taux officiel, jusqu'à Muonio-Niska, à mi-chemin de Karesuando. Notre chef d'équipage, vrai Finnois aux cheveux noirs, aux yeux petillants de malice, offrait l'avantage de comprendre le suédois, ce qui nous permettait

[1] 0,18 cent. et fr. 1,12 par dix kilomètres environ.

d'utiliser enfin les services de notre interprète, complétement désorienté par le dialecte du pays.

Nous quittâmes Pajala le 28 de grand matin. Notre bateau était parti dans la nuit, pour gagner par le Torne-Elf l'embouchure du Muonio, et remonter ensuite cet affluent jusqu'à la station de Kexisvara, où, de notre côté, nous devions nous rendre par un chemin de traverse. Ayant franchi la Torneå, nous nous engageâmes dans le fourré de la rive gauche, où nos guides furent longtemps à découvrir le sentier. Qui ne s'est appliqué, dans son enfance, à marcher en équilibre sur les rails de nos gares ou sur la bordure de nos trottoirs? Je ne me serais jamais douté que ce passe-temps acrobatique pût me servir un jour. Qu'on se figure une file de perches horizontalement posées au bout l'une de l'autre pendant un nombre indéfini de kilomètres, et l'on aura sous les yeux un chemin de grande communication finlandais. Sur le bord de nos trottoirs, quand le pied glissait, tout au plus nous éclaboussions-nous la semelle dans le ruisseau. Ici, au moindre écart, on enfonce jusqu'à la cheville dans une boue noirâtre, et cependant, tous les dix ou vingt mètres, cet étrange pavement, à demi pourri ou submergé lui-même, disparait sous des tertres perfides. Malheur alors à qui s'arrête : il n'y a de salut que dans une course précipitée, où les pieds effleurent à peine le sol, jusqu'à ce qu'il plaise aux

perches de reparaître ou au terrain de se raffermir. Heureusement, après deux heures de cet exercice, une légère ascension nous conduisit à une clairière palissadée, où s'élevaient les nombreux bâtiments d'une ferme. C'était Kexisvara, et la vallée du Muonio s'étendait à nos pieds.

VI

SUR LE MUONIO-ELF.

Le Muonio-Elf. — Les embarcations du pays. — Installation à bord. — Les moustiques. — Le jour sans nuit. — La rive suédoise et la rive russe. — Muonio-Niska. — Les rapides de Muonio-Koski. — Décroissance de la végétation. — Pajala-Joensa. — Une cataracte de huit lieues. — Rencontre du länsman. — Karesuando. — Les fonctionnaires suédois en Laponie.

Peu de rivières ont une humeur aussi inégale que le Muonio. Tantôt il s'arrondit, large et paisible comme un lac; tantôt il se resserre, gronde et se précipite en écumant dans quelque réservoir naturel, où il s'épanche avec une nouvelle placidité, pour reprendre un peu plus bas son agitation et ses emportements. Depuis Muonio-Niska, où il s'incline franchement vers le sud, jusqu'à Kengis, où la Torneå lui impose arbitrairement son nom, tout son cours semble n'être qu'une succession de larges bassins mis en communication par d'étroits rapides. Ses rives plates et fuyantes, ses écueils, ses îlots et ses marais, l'irrégularité de ses contours et les caprices de son courant, tout en lui rappelle les fleuves sauvages qui arrosent les plaines du nouveau monde.

Les embarcations du Muonio ont une forme oblongue et étroite, solide et légère, aux deux extrémités tellement recourbées, que leur profil se rapproche du demi-cercle. Nous avions cru d'abord à une simple fantaisie d'architecture locale; mais nous ne tardâmes pas à nous apercevoir combien cette structure bizarre s'adapte aux difficultés d'une navigation sur des eaux basses, rocailleuses et torrentielles.

Cette sorte de canots n'admet généralement que deux passagers et trois hommes d'équipage. Mais notre barque, originaire de la Torneå, était susceptible d'un chargement plus considérable. Sur l'avant s'installèrent trois de nos bateliers, manœuvrant avec ensemble de longues perches qu'ils appuyaient, pour donner l'impulsion au canot, tantôt sur les cailloux du lit, tantôt sur les assises de la berge. Le quatrième, grand gaillard vigoureusement découplé, se plaça sur l'arrière avec une large rame, dont il se servait en guise de gouvernail. Tout à l'avant, dans la niche arrondie de la proue, notre interprète, à demi couché, paraissait plus sensible aux douceurs du sommeil qu'aux beautés de la nature, tandis que nous-mêmes, au centre, étendus côte à côte sur un amas de branchages, avec nos malles pour oreillers, nous entremêlions à la lecture de quelque livre, — compagnon discret de tout lointain voyage, — la

contemplation d'un site ou la poursuite d'une rêverie.

Par ces fraîches journées de printemps, une pareille navigation pourrait offrir un grand charme. C'est l'indépendance de la vie sauvage sans ses obstacles et ses périls, sans ses privations ni ses fatigues. Nous n'avions à nous inquiéter ni de la nourriture, ni du logis, ni du transport, ces trois grandes préoccupations de tout voyageur. Notre véhicule était en même temps notre buffet et notre couche. Nous mangions quand nous avions faim; nous dormions quand nous avions sommeil. Pour foyer, nous avions les broussailles de la rive; pour ciel de lit, le dôme resplendissant d'un jour perpétuel. Aux horribles secousses des carrioles suédoises avait succédé un bercement plein de mollesse et de langueur; c'est à travers cette demi-somnolence que nous entrevoyions une série de paysages, toujours intéressants par leur nouveauté, sinon toujours remarquables par leur pittoresque. Seules les cataractes, que de temps à autre notre esquif franchissait en bondissant, formaient la part de l'imprévu et de l'aventure. En un mot, nous n'aurions eu qu'à nous laisser vivre, voguer et rêver dans cette étrange existence, qui joignait à la morbidesse d'une vie contemplative la variété d'une insensible locomotion, — n'eût été un fléau qui suffisait pour transformer en atroces souffrances toute cette voluptueuse quiétude.

On comprend que nous voulons parler des moustiques. A mesure que nous avançons vers le nord, nos persécuteurs semblent croître en nombre ainsi qu'en dimensions et en audace. Rien ne ralentit, rien ne décourage, rien ne suspend leurs attaques. Le jour comme la nuit, la chaleur comme la froidure, le soleil comme la pluie, le brouillard comme l'orage, toute heure et toute température leur semblent également opportunes pour s'abreuver de sang. Au repos, à la marche, à la course même, sous le toit hospitalier du gård comme au sein des taillis ou dans le fond du canot, leur bourdonnement retentit à nos oreilles comme l'hallali d'une incessante curée. Pour un de ces monstres qu'on écrase, cent reparaissent; pour un de ces essaims qu'on dissipe, mille se reforment. Jamais la supériorité du nombre ne nous parut démontrée par de plus piquants arguments.

Heureusement, à cette rébellion de la nature vivante ne vint pas s'ajouter la rigueur des phénomènes atmosphériques. Le matin même de notre départ, une longue et noire nuée, escortée de tonnerre et d'éclairs, nous avait inondés en passant d'une pluie tiède et perpendiculaire qui, loin d'étancher l'ardeur de nos assaillants, parut les rendre plus ardents à l'attaque. Mais tout le reste de notre traversée sur le Muonio fut favorisé par un temps beau et clair, sans que pourtant nous eussions à

souffrir d'un soleil trop brûlant ou d'un rayonnement trop continu.

Pendant quelques jours, nous vécûmes réellement comme à travers un songe. Les ombres de la nuit ne séparaient plus les jours sur le cadran du ciel. Il semblait que la terre s'était dérobée au retour périodique des ténèbres, comme nous-mêmes nous nous étions affranchis de toute régularité dans les fonctions quotidiennes de la vie. Ce bouleversement de nos habitudes eut bientôt un singulier résultat : c'est que nous perdions sans cesse toute notion des heures et même des jours, au point de discuter, soixante heures après notre départ, si c'étaient deux, trois ou quatre journées qui s'étaient écoulées depuis notre embarquement sur le Muonio.

Et cependant rien dans la nature ne semblait s'apercevoir autour de nous que le temps du repos et le temps de la veille s'étaient confondus dans un jour perpétuel. Alors même que la nuit ne vient plus, la création paraît s'endormir quand son instinct lui dit que la nuit devrait venir. Vers sept ou huit heures, sous ces latitudes, tout se recueille : la mouette se tapit dans son nid de roseaux, le héron pêcheur s'arrête sur quelque îlot, la tête repliée sous l'aile ; la caille cesse de sonner dans le lointain le rappel du soir, et le canard sauvage de déchirer les échos par son cri guttural. A la surface des eaux

endormies, aucun poisson ne décrit plus en cercles argentés la trace de ses bonds fantasques. Sur la rive, feuilles et fleurs semblent se concentrer dans la lourde immobilité du sommeil végétal. Le vent même se tait parmi les mélèzes, et sans le bourdonnement du moustique, qui seul ne semble connaître ni apaisement ni trêve, rien ne troublerait plus le majestueux silence de ces soirées septentrionales, plus majestueuses encore par le contraste de ce repos universel sous les rayons toujours éblouissants du soleil.

Nous avions treize mils à franchir pour gagner Muonio-Niska. Les sept stations qu'on trouve sur ce parcours se résument en quelques baraques, dont les propriétaires joignent à l'industrie de la pêche l'exploitation d'une maigre ferme. L'orge est la dernière récolte qui mûrisse dans l'extrême Nord. Mais comme cette culture elle-même n'échappe pas chaque année aux rigueurs de l'hiver, ce sont les bestiaux qui seuls offrent un revenu assuré. Le pain n'est souvent connu ici que sous la forme d'une galette brune et fade, indigeste mélange de mousse et d'écorce. Mais on est toujours sûr d'y rencontrer en abondance du laitage, du beurre et du *filmjölk,* sorte de fromage caillé qui entre pour une part considérable dans l'alimentation indigène. En somme, il n'y aurait guère que les œufs et les pommes de terre dont l'absence se ferait vivement sentir au

voyageur, prudemment approvisionné de viande et de biscuit.

Ces stations s'échelonnent à des distances fort inégales; il nous est arrivé de naviguer pendant plusieurs mils sans découvrir un enclos, un champ, une barque, une trace d'être humain. Les bords sont couverts d'un taillis de bouleaux, où quelques saules se mêlent à des pins, des sapins et des mélèzes. C'est le côté suédois qui semble le moins pauvre et le moins désert. Du côté russe, le pays est plus touffu et plus sauvage, les rares habitations plus dénuées et plus sordides. Les deux rives sont d'abord plates et uniformes; c'est seulement au bout de plusieurs mils que quelques ondulations commencent à se dessiner sur le territoire russe. Çà et là, on découvre sur les berges comme la trace d'un lit plus large, que les eaux du Muonio auraient occupé à une époque antérieure. Le 27, nous nous arrêtâmes sur la rive droite, à Kolare, où nous vîmes fonctionner une espèce de van mécanique, entièrement construit par un valet de ferme, d'après la simple description théorique d'une gazette finlandaise; puis à Huuki, où un plat de *pars*, petits poissons assez délicats, nous permit d'économiser une partie de nos provisions. Dans la journée du 28, nous dépassâmes la station russe d'Akasjœnsun, et dans la nuit suivante, la station suédoise de Kihlangi. De temps à autre, le feuillage s'entr'ouvrait

pour laisser passer la tête d'un renne qui nous regardait curieusement de ses grands yeux effarés, se glissait jusqu'à la rivière comme pour nous étudier de plus près, et se dérobait brusquement à l'approche de notre barque. Dans la soirée du 29, nous longeâmes sur notre droite des roches régulièrement striées et polies, dont la hauteur contrastait avec l'aplatissement de la rive opposée. La rivière semble ici plus tourmentée dans son cours; elle forme des replis, des lagunes, des bras sans nombre, dont l'ouverture fallacieuse attirait parfois notre canot dans une crique sans issue.

Retardés par ces tâtonnements non moins que par la violence du courant, encore grossi des neiges à peine fondues dans les montagnes de l'ouest, nous n'arrivâmes que dans la matinée du 29 à Muonio-Natusta, sous les rapides infranchissables de Muonio-Koski. Sauf trois heures d'arrêt à Parkajœnsun, nos hommes ne s'étaient pas reposés depuis près de vingt-quatre heures; cependant ils n'hésitèrent pas à repartir immédiatement, notre bagage sur le dos, pour nous conduire à Muonio-Niska, par le sentier qui supplée ici à l'interruption de la route fluviale. Nous nous engageâmes à travers d'épais fourrés, sur un sol vacillant et marécageux, pour atteindre au bout de quelques kilomètres un plateau plus ferme, d'où nous dominions Niska et toute la vallée du Muonio. En face de nous, autour d'une bourgade

s'étendant le long de la rive russe, s'arrondissait un cirque de mamelons boisés, que mouchetaient quelques flaques de neige. A droite, nous entendions mugir les rapides invisibles du Muonio, qui, avant de se précipiter dans les gorges d'Eyanpaïka, s'épanchait en un immense lac parsemé d'îles verdoyantes. L'un de ses bras s'avançait jusqu'au pied de notre plateau, près d'une blanche maisonnette à deux étages qui s'élevait au milieu de riantes pelouses. C'était l'établissement d'un riche marchand suédois, qui nous reçut avec une parfaite cordialité.

On raconte que, plusieurs années auparavant, un Anglais, attiré de Norvége par le plaisir de la chasse dans les vallées de la Laponie, se laissa séduire par ce toit hospitalier, au point de s'y arrêter pendant quatre étés et quatre hivers. Nous-mêmes, si pressés que nous étions de nous arracher à ce pays de vampires, nous nous oubliâmes jusqu'à trois jours dans les délices de cette nouvelle Capoue.

Nous avions trop entendu citer les cataractes de Muonio-Koski pour ne pas leur accorder une visite de quelques heures. Longtemps on crut ces rapides complétement infranchissables. Mais un beau jour, certain pêcheur, entraîné par le courant dans ces passes redoutables, découvrit qu'avec un peu de dextérité toute embarcation pourrait impunément les descendre, sinon les remonter. Tout dépend du niveau qu'atteint la rivière. Au-dessous d'une cer-

taine hauteur, on ne court aucun péril; au-dessus, l'on soutient que ce serait affronter une mort certaine. A l'époque de notre passage, ce niveau était trop élevé d'au moins un mètre; nous fûmes donc réduits à tenter l'excursion par terre. Le sentier qu'on nous fit prendre ne tarda pas à s'évanouir dans un taillis sans ombre. Il était midi, et le soleil était brûlant. Nous devions continuellement nous frayer un chemin en écartant les branches flexibles qui nous fouettaient le visage, en même temps que l'inconsistance du sol et l'attaque des moustiques nous interdisaient même une seconde de repos. Ici, le voyageur, une fois en route, ne peut plus s'arrêter avant sa destination. Nouveau Juif-Errant, il faut qu'il marche, qu'il marche toujours, — fût-ce de long en large, — sous peine d'être enterré ou dévoré vif.

Fûmes-nous du moins dédommagés de nos tribulations? Nous ne tardâmes pas à nous convaincre combien la réputation de ces rapides a été surfaite par les voyageurs qui les ont franchis dans les premiers temps. Peut-être, au milieu des remous et des écueils, du fracas et de l'écume, ont-ils un certain caractère effrayant et même grandiose; mais, contemplés de la rive, ils ne compensent certes pas les fatigues et les piqûres auxquelles on s'expose pour les visiter. On s'attend à quelque spectacle imposant ou du moins pittoresque, on trouve de mi-

sérables bouillonnements, à peine hauts de six pieds, en deux endroits seulement. Encore faut-il ajouter que les embarcations peuvent suivre en toute saison, le long de la rive orientale, un passage où l'inclinaison est forte, mais où la chute est nulle. Nous rentrâmes après quatre heures de marche forcée, ensanglantés, éreintés, et surtout furieux contre les auteurs dont l'exagération poétique nous avait valu cette pitoyable mystification.

Nos braves bateliers de Pajala avaient regagné leur embarcation après un jour de repos. Nous n'eûmes aucune peine à enrôler un nouvel équipage pour nous conduire directement à Karesuando, terme de notre navigation sur le Muonio. Mais cette fois nous dûmes prendre deux canots, montés chacun par trois hommes, l'un où notre interprète s'installa avec les bagages, l'autre qui nous reçut nous-mêmes.

Au delà de Niska, c'est du nord-ouest que paraît arriver le Muonio. A Songa-Muodka, — la seule station que nous rencontrâmes dans toute la journée du 1er juillet, — nous quittâmes la Westerbotnie pour pénétrer dans le Torne-Lappmark. La transition est sensible : on voit la végétation rapidement décroître ; le fourré maigrit ; les essences résineuses se raréfient ; le bouleau même, qui désormais prédomine dans le paysage, devient plus chétif et plus rabougri. C'est la première fois que nous vîmes la

forêt s'éclaircir sans que les sites y perdissent rien de leur solitude et de leur sauvagerie.

Vers huit heures du soir, nous découvrîmes sur la rive russe le dôme qui couronne l'église de Pajala-Joensa. Malheureusement cette localité, — comme du reste toutes les paroisses du territoire lapon, — ne répond point au luxe architectural de son temple. On y trouve à peine quelques cabanes de pêcheurs, et on n'y peut compter sur aucune espèce d'approvisionnements. Nous dormîmes sur une peau de renne, dans la laiterie de la station, que remplissaient les senteurs odoriférantes du fromage rance et du lait caillé. Au milieu de la cuisine, notre équipage gisait sur le sol, pêle-mêle avec les gens de la maison, — en tout onze êtres respirant dans un espace de quelques pieds carrés.

Pajala-Joensa s'élève au confluent du Pajoloki, qui prend sa source aux frontières du Finmark. Si cette rivière était navigable, nous pourrions abréger notre route d'environ quarante kilomètres. Mais elle n'est praticable qu'aux traîneaux pendant la saison froide. C'est du reste l'hiver qui est, dans toute la Laponie, l'époque des foires et des voyages.

Un simple coup d'œil sur la carte de Suède nous montre la Laponie toute sillonnée par de longs fleuves, à peu près parallèles, qui descendent des monts Kiolen au golfe de Botnie. Ces fleuves sont les seules routes du pays; mais, isolés par les forêts

et les marais qui séparent leurs bassins, ils n'ont entre eux aucune communication, si ce n'est par le réservoir commun où ils débouchent. Ainsi, à vol d'oiseau, Ofver-Torneå (Matarengi), sur le Torne-Elf, et Ofver-Kalix, sur le Kalix-Elf, ne sont guère qu'à neuf ou dix lieues de distance. Mais comme, pour franchir cet espace en été, il faut descendre le Torne-Elf jusqu'à Haparanda, longer la côte d'Haparanda à Ned-Kalix, et enfin remonter le Kalix-Elf lui-même jusqu'à Ofver-Kalix, la ligne droite de dix lieues se transforme en une ellipse d'environ soixante. On m'a même cité des hameaux tellement perdus dans les marécages qu'ils sont complétement inaccessibles en été. Étrange destinée de ces bourgades que jamais étranger n'a contemplées, sauf à la fantastique lueur des aurores boréales !

En quittant Kexisvara, nous avions remonté nos deux premiers mils en trois heures, ce qui est presque l'allure des chevaux finlandais. A partir de Huuki, nous n'avions plus avancé que d'un mil en deux heures. Les six mils qui séparent Niska de Pajala-Joensa nous avaient pris une journée entière. Enfin, de cette dernière étape à Karesuando, ce furent quatorze heures que nous coûta une simple distance de quatre mils. C'est que le Muonio devenait de plus en plus rapide et plus précipité, quoique toujours aussi large et aussi bas. Depuis

Niska nous avions remonté un torrent plutôt qu'une rivière. Dans la journée du 2 août, ce ne fut plus un torrent, mais une cascade continue, une cataracte de huit lieues.

Par moments, la pente de l'eau devenait perceptible à l'œil nu. Que nos hommes trébuchent par un faux mouvement de leurs perches, et avant qu'ils aient repris leur équilibre, nous voilà déjà repoussés de vingt mètres en arrière ! De temps à autre, nous remontons de véritables escaliers de roc. L'écume rejaillit sur nos vêtements; le vacarme étouffe jusqu'au son de notre voix. Notre canot oscille un instant, comme indécis et effrayé devant cette barrière liquide. Mais nos hommes ont redoublé leurs efforts : il se redresse pour prendre son élan, se cabre de son avant recourbé, et finalement bondit par-dessus les vagues qui lèchent ses flancs ou les rochers qui font résonner sa carcasse. Le vertige que nous éprouvions dans ces moments ne peut se décrire, mais l'admiration y tenait plus de place que la frayeur.

Ce véritable duel entre le fleuve et l'homme dura jusqu'aux approches de Karesuando. Nous venions d'entrer dans des eaux plus calmes, quand nous découvrîmes tout à coup un canot dirigé par un seul batelier, où un pêcheur à casquette galonnée attrapait des goujons. Ce personnage fit aussitôt ramer vers nous, serra la main de nos hommes et

les questionna longuement en finlandais. Nous étions fort intrigués, quand arriva enfin notre seconde embarcation; alors seulement nous apprîmes de notre interprète que nous avions devant nous le *länsman* en personne. Celui-ci, après un court entretien, nous offrit gracieusement l'hospitalité de sa propre demeure, et repartit en avant pour préparer nos quartiers.

Le Muonio, quoique encore à cent lieues de la mer et seulement à trente de sa source, possède ici une largeur de presque deux cents mètres. Karesuando est bâtie dans une sorte de presqu'île, que des lagunes unissent au continent suédois. Les groupes de cabanes qui se disséminent sur son territoire lui donnent une apparence assez populeuse; toutefois, ce bourg ne renferme qu'une dizaine de feux. Au centre, se distinguent deux chalets, plus propres et plus élégants, qui sont les habitations du pasteur et du länsman. Au nord, contre le fleuve, s'élève, sur une sorte de dune, une église assez spacieuse, avec une tour et une cloche. Dans le fond, vers l'ouest, apparaît vaguement une ligne de montagnes sombres, tachetées de neige. L'orge mûrit encore ici dans les bonnes années; mais la principale richesse des habitants consiste en bestiaux. Nous en vîmes paître un nombre assez considérable dans les pâturages marécageux qui couvrent tout le sud de cette presqu'île.

Nous trouvâmes chez le länsman un accueil modeste, mais cordial et sympathique. Les länsman sont une sorte de factotums gouvernementaux, à la fois commissaires d'arrondissement, collecteurs de taxes, juges de paix et percepteurs des postes. Leur traitement dépasse rarement un millier de rixdalers, et cependant certains d'entre eux ont à administrer des provinces grandes comme un royaume d'Allemagne [1]. Que diraient ici nos fonctionnaires, qui parfois se plaignent d'être relégués dans une ville de troisième ordre, à quelques heures de la capitale? Karesuando est à cent lieues de la ville la plus proche. L'été, on y est dévoré par les moustiques; l'hiver, on y subit des températures de — 40° centigrades. Plusieurs mils à la ronde, on ne trouve que le pasteur et le länsman en état de parler suédois. On comprend qu'une pareille position est souvent un exil. Heureusement la plupart de ces fonctionnaires emmènent leur femme dans ces lointaines résidences, et les soins d'une famille qui grandit autour d'eux leur font supporter sans trop d'efforts les souffrances d'un pareil isolement. Notre hôte avait su se créer un intérieur propre et coquet, qui contrastait avec la vétusté et la misère apparentes des habitations voisines. Les murs étaient peints en rouge; les planches équar-

[1] Le district de Gellivara est plus étendu que le royaume de Wurtemberg.

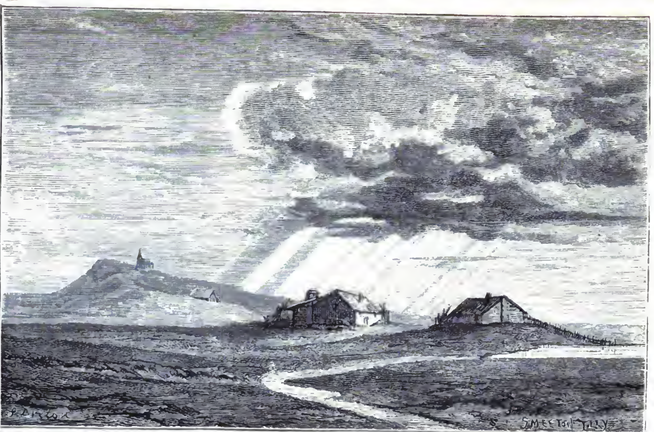
ries et jointes avec soin. Une sorte de cabinet, avec un bureau en sapin, rappelait la présence d'un fonctionnaire public. Quelques timides œillets fleurissaient sur la cheminée, et pour fêter l'arrivée des voyageurs, l'argenterie des grands jours s'étalait sur une nappe blanche à l'heure du repas.

VII

UNE CITÉ DES FJELDS.

Trois jours à Karesuando. — Passage du Muonio. — Les fjelds de la Finlande. — Suvajarvi. — Le vallon du bivouac. — La politique russe dans le nord de la péninsule scandinave. — La poste finnoise. — Une convée de canards. — Kalanito. — Embarquement sur l'Alten. — Kautokeino. — Les *Quènes*.

Nous avions, pour atteindre les sources de l'Alten, à franchir cette bande de territoire que la Russie tient enfoncée comme un coin entre les frontières des deux royaumes-unis. Nous ne pouvions guère entreprendre à pied un pareil trajet de dix mils à travers des steppes désertes et marécageuses. Et cependant il n'était pas facile de trouver des chevaux dans un pays sans relations régulières comme sans exploitations agricoles. La paroisse de Karesuando possédait, à vrai dire, les quatre montures qu'il nous fallait; mais leurs propriétaires, peu soucieux de les nourrir dans l'attente de voyageurs fort problématiques, les avaient lâchées dans la forêt, où elles vivaient à leur guise. Or la forêt s'étendait jusqu'au Torne-Elf, et il y avait quinze jours qu'on avait signalé pour la dernière fois dans le voisinage la présence de nos futurs coursiers. Aussitôt nos



Dessin de L. Breton.

Page 218.

Une grande ville de Laponie : Karesuando.

D'après un croquis pris sur nature par le baron F. de Beeckman.

plans connus, la moitié de la population se lança sur cette piste; mais pendant trois jours toutes ses investigations demeurèrent sans résultat. Quelques courses sur les rives du Muonio, quelques visites au vénérable pasteur du district, quelques entretiens avec le länsman sur les mœurs et les coutumes des Lapons qui se concentrent ici pendant l'hiver; enfin une excursion à un campement de ces nomades attardés dans les environs avec leurs rennes, telles furent les distractions qui occupèrent nos loisirs forcés. Mais on finit par se lasser de tout, de courir le pays comme de causer avec le länsman, et même de déguster l'excellent café noir que nous versait à toute occasion la jeune femme du pasteur. Le soir du 4 août, nous discutâmes longuement si, devant la perspective d'une attente indéfinie, nous ne ferions pas mieux de renoncer immédiatement à la route de l'Alten pour pénétrer en Finmark par quelque autre voie. Nous aurions pu remonter le Muonio pendant au moins une dizaine de mils, jusque près de Kuokim-Muodka, à la sortie du lac Kollejaur; — de là, un simple trajet d'au plus quatre mils à travers les gorges des monts Kilpis nous aurait fait descendre à l'extrémité du Lyngen-Fjord, où nous aurions facilement trouvé quelque barque de pêcheur pour nous conduire à Tromsö, sur la route des paquebots norvégiens. Heureusement, le 5, de grand matin, réveillés par des hennisse-

ments sonores, nous aperçûmes enfin les quatre chevaux attachés devant notre porte.

On n'avait consenti à nous les louer jusqu'à Kautokeino qu'au prix de 36 species norvégiens [1] (un peu plus de 200 francs); mais on devait nous fournir un homme par cheval pour écarter les moustiques, qui, sans cette précaution, auraient bientôt affolé, sinon aveuglé nos montures. Seule une forte brise aurait eu le pouvoir de dissiper les essaims qui nous assiégeaient. Jamais navigateurs, retardés par le calme des éléments, n'avaient chaque jour interrogé le ciel avec autant d'impatience; — encore nous était-il indifférent de quel point cardinal se lèverait ce souffle libérateur. Or, tandis que le vent n'avait cessé de souffler avec une violence toute nouvelle pendant nos trois jours de détention forcée à Karesuando, voilà que juste au moment de mettre le pied dans l'étrier, nous sentîmes expirer autour de nous les dernières bouffées de l'ouragan.

On ne connaît ici ni pont ni bac; la traversée du Muonio s'exécute d'une façon aussi simple qu'expéditive. Nous nous empilâmes dans une barque avec nos guides et nos bagages; allentour nageaient les chevaux qu'un simple licou rattachait à l'embarcation. Descendus sans encombre sur la rive russe, nous commençâmes à l'instant même les préparatifs

[1] Le *speciesdaler* vaut environ 5 fr. 62. Il se divise en cinq marks, le mark en vingt-quatre skillings.

du départ. Un cheval fut consacré aux bagages ; nous nous partageâmes les trois autres. Étriers, brides et selles, semblent ici des engins parfaitement ignorés. Quand nous y eûmes suppléé tant bien que mal avec nos couvertures et quelques cordes, nous jetâmes de la main un dernier adieu à nos hôtes, qui nous saluaient encore de la rive suédoise, et nous nous enfonçâmes dans les replis du terrain, qui nous eurent bientôt dérobé toute la vallée du Muonio.

A mesure que nous pénétrions dans l'intérieur, vous voyions le paysage se désoler et la nature se rabougrir encore. Les derniers sapins disparaissaient devant les tiges rampantes des bouleaux nains aux énormes racines et aux frêles rameaux. On eût dit que le sol s'était calciné ; — de larges mares se dessinaient entre des collines fauves qui se prolongeaient à l'infini, sans autres bornes que les taches neigeuses de quelques éminences lointaines. Entrevus par un ciel orageux que sillonnaient lentement quelques nuages bas et ternes, les sites commencèrent dès lors à nous offrir cette navrante désolation des régions polaires que nous avions vainement demandée aux bords encore verdoyants du Muonio.

Le sol était marécageux et vacillant. Devant nous, un des guides sondait le terrain avec une longue perche. Les chevaux avançaient avec peine ; de temps à autre ils trébuchaient dans un bourbier et s'y em-

pêtraient jusqu'au poitrail, nous entraînant parfois dans des chutes plus désagréables que dangereuses, Vers deux heures de l'après-midi, après trois mils de marche, nous atteignîmes la petite vallée où s'épanche le lac de Suvajarvi. A l'extrémité, s'élève une ferme que toutes les relations antérieures citent déjà comme l'unique habitation de ce territoire. Elle était toujours aussi sale et aussi misérable, mais sans doute plus rapace, car on nous y demanda un demi-rixdaler pour trois verres de lait aigre. Rien ne change dans ces solitudes. L'homme seul y vieillit, et doit y vieillir vite. Aujourd'hui, comme au temps de Marmier et même de Von Buch, nous ne devions plus rencontrer d'habitation humaine avant le hameau finnois de Kalanito, sur le sol norvégien, près des sources de l'Alten. Généralement les voyageurs qui ont suivi cette route la partageaient en trois étapes, passant une nuit à Suvajarvi et à Kalanito. Nous avions préféré, même au prix d'un campement en plein air, exécuter ce trajet en deux traites. Malheureusement, une fois sortis de Suvajarvi, nous retombâmes sur une longue suite de landes marécageuses où l'on ne pouvait songer à prendre le moindre repos. Ce fut seulement vers minuit que nous trouvâmes une sorte de dépression circulaire, admirablement disposée pour un bivac de quelques heures. Un petit torrent, qui semblait se former à nos pieds sous une nappe de

neige, s'y heurtait bruyamment aux escarpements des parois, pour s'échapper enfin par une gorge étroite, seule issue de cet entonnoir naturel. Assaini par cette eau courante, le fond se tapissait d'un gazon velouté qu'ombrageait au centre un petit bois de bouleaux moins chétifs et moins desséchés.

Quelques traces de hache et quelques ossements dépouillés prouvaient que ce vallon hospitalier avait déjà servi de gîte à d'autres voyageurs. Nos hommes abattirent quelques arbres et firent un grand feu, car le voisinage de la neige, qui écartait les moustiques, ne laissait pas de refroidir un peu l'atmosphère de notre retraite. La fatigue nous accablait, et, sous l'action d'une chaleur bienfaisante, nous ne tardâmes pas à nous endormir, pendant que nos chevaux paissaient en liberté l'herbe d'alentour.

La Laponie russe est peut-être plus désolée encore que la Laponie suédoise. Il semblerait que ces solitudes glacées ne doivent exciter les convoitises d'aucune puissance européenne, si ambitieuse qu'on la suppose. Cependant la Russie a toujours travaillé à s'étendre sur ces fjelds incultes, avec autant de patience et d'acharnement que sur les bords fertiles de l'Amour, la longue vallée de l'Atreh ou les rives populeuses du Danube. C'est que des monts Kilpis — qui près des sources du Muonio forment la limite de la Norvége, de la Suède et de la Finlande — les Russes peuvent voir onduler, à quelques lieues de

leur territoire, les flots d'une mer accessible en toute saison, grâce aux tièdes influences du Gulf-Stream. Planter son drapeau sur ce rivage, s'installer dans les nombreux fjords qui dentellent la côte, y fonder des établissements maritimes pour ses flottes de guerre et des débouchés commerciaux pour ses provinces du Nord, tels sont les desseins poursuivis depuis le treizième siècle avec cette persévérance savante et recueillie qui a toujours caractérisé la politique des czars.

Dès l'époque de l'invasion tartare, les Caréliens ayant cherché un refuge en Finmark, le gouvernement russe profita de l'occasion pour soutenir que son autorité devait suivre ses anciens sujets sur leur nouveau territoire. Tous les traités qui se sont succédé depuis lors ont tour à tour rogné, au profit de la Russie, quelque portion de la Laponie scandinave. Enfin, le traité de Paris mit le territoire actuel de la Suède et de la Norvége sous la garantie des puissances occidentales. Il est vrai que d'autre part ce traité, en fermant la mer Noire aux flottes de guerre, devait surexciter les convoitises de la Russie aux dépens des côtes norvégiennes, car ce grand empire n'avait plus désormais, dans toute l'Europe, un port d'où il pût faire sortir ou entrer pendant la saison des glaces un seul navire de guerre! C'est là un côté de la question qui, impartialement envisagé, eût dû apaiser plus promptement les susceptibilités

de l'opinion britannique, lorsque, il y a deux ans, la Russie réclama la liberté de la mer Noire.

On s'habitue aisément à dormir sur la terre nue. Nous sommeillions aussi tranquillement dans ce vallon perdu de la Finlande que si nous avions reposé sous les luxueuses tentures d'un autre *Hôtel Rydberg*, quand, vers quatre heures du matin, nous fûmes réveillés par une sensation de froid. Le soleil ne dorait encore que l'orifice de la gorge; le feu s'était éteint, la rosée perlait dans l'herbe, et une légère brise, glacée au contact de la neige, nous caressait désagréablement l'épiderme. A notre grande surprise, le campement s'était augmenté de deux nouveaux personnages, jeunes gars en costume finnois, qui reposaient au milieu de nous, les pieds au foyer, la tête appuyée sur une sacoche de cuir. C'était « la poste finnoise », qui, une fois par mois, entretient les communications entre le Finmark et la Norrland.

Nos hommes, réveillés non sans peine, nous aidèrent à préparer un thé matinal; puis, sautant à cheval, nous reprîmes sans tarder notre course à travers les landes et les marécages. Ce jour-là, nous aperçûmes un nombre plus considérable d'oiseaux, — depuis le canard et le pluvier qui barbotaient dans les mares, jusqu'au coq de bruyère qui piaillait dans les taillis de bouleaux. A plusieurs reprises, nous dûmes regretter de n'avoir pas apporté d'armes

à feu; une fois cependant nous réussîmes à faire main basse sur une couvée de canetons que la frayeur de notre approche avait imprudemment chassés de leur nid. Ils essayaient de se glisser vers un marais voisin, quand un de nos hommes aperçut la tête de la mère à travers un buisson. Aussitôt nous courûmes leur couper le chemin. En vain ils se blottirent derrière une touffe de roseaux pour échapper à nos regards; il était trop tard, et toute la nichée se vit enlever à tour de rôle; la cane seule s'échappa. Longtemps la pauvrette, tout affolée, nous poursuivit de ses cris déchirants; nous étions trop affamés de viande fraîche pour lâcher notre proie. Son désespoir finit cependant par nous attendrir, et nous lui rendîmes une de nos six victimes, qui bondit vers elle avec de petits gémissements plaintifs. Un moment la mère parut s'adonner tout entière aux effusions de sa joie; puis soudain, comme si elle se rappelait qu'elle n'avait pas terminé son œuvre de délivrance, elle abandonna cette tête chérie, désormais en sûreté, pour voltiger longtemps encore derrière les ravisseurs, cette fois inexorables, de sa progéniture.

Peu à peu le terrain s'était raffermi sous nos pieds. Nous franchîmes à gué quelques torrents déjà larges qui drainent ce sol humide, et vers deux heures, après avoir traversé les frontières du Finmark, nous atteignîmes enfin Kalanito, sur l'Alten.

Il n'y avait là que quelques taudis en planches, habités par une petite colonie de pêcheurs finnois. L'Alten y est déjà navigable, quoique à peine large de quelques mètres. Un de nos guides nous proposa de laisser ici nos montures, pour franchir en canot les deux mils qui nous séparaient encore de Kautokeino. Nous acceptâmes avec empressement cette modification de nos plans, qui, sans nous coûter un *öre* de plus, nous permettait d'économiser notre temps et nos forces.

L'Alten, qui coule d'abord à fleur de terre, s'enfonce peu à peu dans le sol, si bien qu'aux approches de Kautokeino il glisse déjà entre des berges de plusieurs mètres. Nous étions fort impatients d'atteindre cette ville qu'on nous avait dépeinte comme formant, avec Karasjock, dans le Finmark oriental, les deux seules cités franchement laponnes de la Norvége. Nous avions entendu vanter dans tout le nord de la Suède sa population, ses ressources et même son luxe. On nous avait parlé de quatre ou cinq mille Lapons qui s'y tenaient avec leurs rennes. Or, une couple d'heures après notre embarquement, nous découvrîmes un groupe de baraques en ruine qui paraissaient presque inhabitées. Un instant nous craignîmes que ce ne fût la fameuse *Guadvagueino* elle-même, mais ce n'en étaient que les faubourgs; car presque aussitôt une plaine se dessina sur notre droite, et la ville appa-

rut enfin à nos yeux. C'est-à-dire que devant nous quatre ou cinq cabanes à toit de gazon s'espaçaient au pied d'une petite église en planches. Décidément la mystification dont nous étions victimes depuis Haparanda prenait des proportions de plus en plus fabuleuses; nous commencions à trembler même en songeant à Hammerfest.

Heureusement, — hâtons-nous de l'ajouter, — malgré les toits de mousse, usage que justifie d'ailleurs, comme en Islande, l'extrême rigueur des hivers [1], l'intérieur de ces quatre ou cinq cabanes se distinguait par une propreté et un comfort que nous n'avions plus rencontrés depuis longtemps. C'étaient d'ailleurs les habitations du pasteur, du lensmand et d'un ou deux marchands norvégiens, qui concentraient dans leurs magasins tout le petit commerce du pays. Quant au reste des habitants, Kautokeino possède réellement quatre à cinq mille Lapons; mais ils n'y habitent jamais, dans le sens ordinaire du mot, et ils n'y campent qu'en hiver, sous des huttes de mousse, qu'ils renversent aux approches de l'été, quand ils se retirent avec leurs rennes dans les montagnes de l'Ouest. On trouve également ici une petite colonie de *Quènes*, qui logent dans de misérables baraques, vivent du poisson qui abonde dans l'Alten, et récoltent un peu de foin pour entretenir de maigres vaches. Enfin,

[1] La rive droite de l'Alten reste souvent gelée tout l'été.

quelques rares Lapons, qui ont renoncé à la vie nomade pour se louer comme domestiques ou s'établir comme pêcheurs, complètent toute la population estivale de cette étrange cité, la cité des Fjelds.

Les *Quènes* sont des Finnois qui portent à peu près le costume des Lapons : blouse de drap bleu ou vert, bordée de rubans rouges, jaunes et noirs, — culotte de même étoffe, — ceinture de cuir où ils suspendent leur pipe et leur couteau, — souliers en peau de renne, sorte de *mocassins* sans semelle, à bout recourbé, — bonnet carré en forme de barrette, de la même nuance que la blouse, bordé de filigranes de cuivre ou d'argent. Un bon nombre portent des ornements d'argent assez originaux, en boucles de ceinture, agrafes de collet, colliers et amulettes.

Cette peuplade, qui arrive de l'Est, s'est beaucoup accrue dans les dernières années. Les Norvégiens prétendent que son émigration est secrètement encouragée par les Russes, qui s'en serviraient comme d'une avant-garde pacifique pour faciliter leurs projets de conquête. Il est de fait que les Finnois l'emportent sur la race scandinave par la solidité de leur constitution physique et par la modicité de leurs besoins matériels. « Ils se refusent à apprendre notre langue », nous disait un Norvégien exaspéré, et comme il faut bien commercer avec eux, c'est nous qui sommes forcés d'étudier leur dialecte de païens!

Si cela continue, avant cinquante ans tout le Finmark sera finnois. » A l'appui de cette assertion, on nous a rapporté que dans certains districts de sang mêlé, comme l'Alten inférieur, les enfants norvégiens se servent déjà du finnois pour converser entre eux.



Dessin de L. Breton. Page 231.

Famille laponne.

D'après une photographie.

VIII

LES POPULATIONS NOMADES DE LA LAPONIE.

Un camp lapon. — Intérieur d'une hutte. — Le lait de renne. — Origines et attaches de la race laponne. — Son organisation physique. — Son caractère. — Sa vie nomade. — Ses misères et ses privations. — Ses croyances religieuses. — La révolte de Kautokeino.

Le camp lapon que nous visitâmes près de Karesuando comprenait deux familles, qui avaient momentanément réuni leurs destinées. Après une longue course dans les ondulations boisées du Fjeld, nous découvrîmes au milieu d'un petit vallon deux tertres gazonnés, d'où s'échappait un filet de fumée bleuâtre. Tout à l'entour, des peaux, qui séchaient sur des pieux, figuraient assez bien un groupe de tentes et rehaussaient singulièrement l'importance de cette agglomération. En ce moment, les huttes n'étaient occupées que par une poignée d'enfants, qui accoururent au-devant de nous d'un air profondément ahuri, mais sans le moindre signe d'effroi. Le reste de la population était occupé à traire les rennes dans un enclos grossièrement palissadé, qui se trouvait derrière les habitations. Nous nous dirigeâmes avec curiosité vers cette enceinte,

où cinq à six cents rennes se pressaient avec les symptômes d'une vive surexcitation. Une quinzaine de Lapons des deux sexes, plus ou moins jeunes, mais tous laids et déguenillés, s'employaient activement, les uns à s'emparer des rennes au moyen d'un *lasso*, qu'ils jetaient sur les cornes de l'animal, les autres à traire, malgré une résistance énergique, les femelles attachées par le naseau à un vieux tronc d'arbre dans un petit espace vide de l'enceinte. Quand cette opération, qui se répète seulement deux ou trois fois par semaine, fut entièrement terminée, on ouvrit les barrières de l'enclos, et en un clin d'œil tout le troupeau s'éparpilla gracieusement sur les flancs de la vallée, sous la conduite de petits chiens bruns aux oreilles droites, au museau effilé, aux yeux pleins de feu.

Invités par le chef de la famille à visiter la principale des cabanes, nous nous glissâmes à sa suite dans ce véritable terrier humain, qu'éclairait imparfaitement un trou découpé dans la voûte pour servir à la fois de fenêtre et de cheminée. Sur un geste de notre hôte, nous nous assîmes silencieusement en face de lui, sur une des peaux qui constituaient les seuls siéges de cette misérable demeure. Au centre, une sorte de marmite reposait sur un foyer formé de quatre grosses pierres et alimenté avec des branches de bouleau. En ce moment, une femme entra avec un petit vase de bouleau, le remplit dans la mar-

mite, et nous l'offrit gracieusement pour nous désaltérer. Nous reconnûmes alors seulement que c'était du lait de renne.

Le lait de renne a généralement une saveur étrange, presque aromatique; mais il est épais, lourd, et c'est seulement à la longue que le goût s'y fait, ainsi que l'estomac. Cette fois, en outre, je ne sais s'il était accommodé avec des ingrédients lapons, ou s'il se ressentait des effroyables odeurs qui emplissaient la cabane, mais, si peu que nous y trempâmes les lèvres, il nous fit presque tourner le cœur. Aussi, après un rapide coup d'œil sur cet intérieur aussi simple que malpropre, nous nous hâtâmes de mettre fin à l'entrevue pour nous replonger précipitamment dans l'air frais du dehors. Toutefois, nous ne nous séparâmes pas de nos hôtes sans leur laisser une petite provision de tabac et quelques pièces de monnaie en échange d'une couple de ces cuillères en corne sculptée qui rappellent les objets d'art rudimentaires laissés dans les cavernes de l'Europe centrale par l'âge du renne, sinon du mammouth, il y a peut-être cinquante ou soixante mille ans.

Le Lapon se distingue des autres races européennes par des différences corporelles très-marquées. Ses yeux bruns, petits, obliques, sa barbe peu fournie, sa peau jaune, le rapprochent sans contredit des races mongoles ou touraniennes qui

occupent le nord de l'Asie. Toutefois, par les dimensions de sa taille comme par la forme de ses os, il paraît se rattacher plus intimement encore à quelques-unes des peuplades préhistoriques, qui, vers la fin de l'époque glaciaire, habitaient les cavernes du Danemark, de la Belgique, de l'Allemagne septentrionale, et peut-être de la France.

Au point de vue intellectuel, l'infériorité de la race laponne n'est pas moins sensible qu'au point de vue physique. Pour le prouver, il suffit de jeter un coup d'œil sur sa vie et ses mœurs. Le Lapon est un être simple, timide, régulier et honnête. Son principal défaut, c'est un abus des liqueurs fortes qui suffirait seul pour amener l'anéantissement de sa race dans un temps plus ou moins rapproché. Mais, de toute façon, c'est une peuplade dont les jours sont fatalement comptés. Le Lapon est essentiellement nomade. L'hiver, il se cantonne dans une hutte de terre; l'été, il descend avec ses troupeaux vers les fjords de la côte norvégienne, soit parce qu'il s'y trouve moins exposé au dard des moustiques, soit parce que les rennes, ainsi qu'on l'a prétendu, réclament en cette saison le voisinage de l'eau salée. Entièrement libre et indépendant dans les solitudes incultes qui s'étendent du cap Nord au 64ᵉ degré de latitude, il plante sa tente où il lui plaît, généralement près d'un bois ou d'un lac, pour

s'établir un peu plus loin quand la mousse est toute broutée aux alentours, — manière de vivre entièrement incompatible avec les progrès de la colonisation suédoise, norvégienne et même finlandaise, qui, chaque année, restreignent le territoire abandonné aux migrations des nomades.

La seule ressource du Lapon gît dans ses rennes. La chair de l'animal, fraîche ou salée, est à peu près l'unique viande qu'il connaisse : découpée en tranches et mélangée d'écorces, elle lui fournit même une espèce de pain. Les nerfs lui servent à tresser un véritable filet, les cornes à confectionner ses ustensiles de ménage et ses amulettes domestiques. Le lait lui fournit du beurre et du fromage; la peau, son habillement d'hiver et jusqu'à la couverture de sa tente. Enfin, en échange des fourrures qu'il porte aux marchands scandinaves, il obtient un peu d'eau-de-vie et les quelques instruments qu'il ne fabrique pas lui-même. C'est presque l'idéal de ces protectionistes à outrance qui voudraient voir chaque peuple, sinon chaque famille, se suffire à soi-même, sans comprendre qu'un pareil système aboutit logiquement à la sauvagerie de nos premiers pères, ou à la misère des races les plus arriérées du monde actuel.

En été, la vie des Lapons exhale un certain parfum d'indépendance qui pourrait séduire des esprits rassasiés de civilisation et ignorants des moustiques.

Mais en hiver, nul individu d'une autre race ne pourrait impunément endurer de pareilles privations, de pareilles souffrances. Ils ont constamment à veiller sur leurs troupeaux, que menacent les tourmentes de neige et les bandes de loups. Par les fortes gelées, quand la neige dépasse trois pieds, ils doivent la déblayer à coups de hache pour mettre à portée de leurs rennes la mousse, qui constitue en hiver l'unique nourriture de ces animaux. La vigueur de leur tempérament et leur force de résistance aux privations comme aux intempéries, font comprendre comment l'homme a pu traverser, sans aucune des ressources de la civilisation, les rigueurs de la dernière période glaciaire. On n'a pas d'idée de ce que des Lapons peuvent supporter en fatigues et en privations. Il n'est pas rare que, surpris par un ouragan de neige, ils se couchent sur le sol, se laissent recouvrir par les flocons, puis, quand l'ouragan est passé, se soulèvent, se secouent et continuent leur route. Par un degré de froid qui nous gèlerait à la course, on les voit tomber ivres-morts sur le sol, et y dormir impunément pendant des heures. On prétend qu'au milieu de l'hiver, des femmes, surprises en route par les douleurs de l'enfantement, ont accouché sur la neige, sans qu'il en résultât aucun inconvénient pour elles ni pour leur progéniture.

Mais les forces humaines ne peuvent pas outre-

passer certaines limites. Le Lapon vieillit vite et meurt jeune. Quand il parvient à un âge avancé, son sort n'en est que plus affreux. On raconte que si un vieillard tombe malade pendant un déplacement de la tribu, ses enfants l'abandonnent souvent avec quelques provisions au pied d'un arbre ou au bord d'une source, sans autre perspective que d'y mourir d'épuisement ou d'y devenir la proie des bêtes féroces.

Le Lapon est toujours pauvre, alors même qu'il peut se dire riche. On a calculé que pour assurer la subsistance d'une famille de quatre personnes, il fallait un troupeau d'au moins quatre cents rennes, ce qui représente un capital de trois à quatre mille francs[1].

[1] « Le produit annuel d'un pareil capital, écrivait M. Samuel Laing, est supérieur au revenu des valeurs généralement possédées dans les pays civilisés par trois ou quatre familles d'ouvriers aisés, — abstraction faite de leur labeur quotidien. — Eh bien, avec ce produit, multiplié par un an de travail, c'est à peine si une famille laponne parvient à vivre. Et encore quelle vie mène-t-elle! Tout ce qu'on peut appeler ses dépenses de luxe ne coûterait pas à un de nos ouvriers plus de six ou sept francs *par an*. D'autre part, le Lapon qui possède plusieurs milliers de rennes et qui, en conséquence, peut passer pour un *richard*, vit absolument comme le plus pauvre de ses compatriotes. Ne sachant que faire de la monnaie qu'il obtient des marchands en échange de ses rennes, il l'enterre dans un coin des fjelds, et l'on prétend qu'une quantité considérable d'argent disparaît ainsi de la circulation, sans même que les thésauriseurs prennent le soin de révéler à leurs héritiers l'endroit précis de la cachette. (*A residence in Norway*).

Le Lapon parle un dialecte qu'on dit assez rapproché du finnois. Si l'on ajoute d'une part que Lapons et Quènes portent un costume analogue, d'autre part que, dans leurs langues respectives, ces deux peuples se donnent le même nom générique (*Same, Suomi*), on conçoit que certains voyageurs en aient fait deux simples ramifications d'une même race. Mais des études approfondies semblent désormais rattacher les Lapons et les Finnois à deux races entièrement distinctes, — malgré leurs similitudes de langage et de nom, qui d'ailleurs peuvent s'attribuer, comme dans tant d'autres pays, à des influences de conquête ou de colonisation. Quelques ethnographes, notamment M. d'Omalius, laissant les Lapons parmi les rameaux inférieurs de la race mongole, font même entrer les Finnois dans la race blanche ou caucasique. Il est certain qu'au fond il y a plus de différence entre les Quènes et les Lapons de la Norvége septentrionale qu'entre les Quènes et les Scandinaves de la même région. Les Quènes se sont parfaitement pliés aux mœurs sédentaires et agricoles, tandis que les Lapons n'ont pas fait jusqu'ici un seul pas pour s'élever au-dessus de la vie pastorale et nomade. D'autre part, on voit continuellement les Finnois s'unir avec les Suédois ou les Norvégiens, tandis que les unions entre Lapons et Scandinaves, ou même entre Lapons et Finnois, passent dans tout le pays pour des anomalies mons-

trueuses. Enfin, — laissant de côté les arguments fondés sur la conformation physique des Lapons et des Finnois, — il existe une considération historique qui semble prouver en tout cas leur coexistence bien distincte dès une époque antérieure à l'établissement des Sviars et des Goths dans la péninsule : c'est que les traditions de la mythologie finnoise sont remplies de combats entre des nains et des géants. Or ces récits ne peuvent se rapporter à la lutte des Finnois contre les populations scandinaves, car ils étaient de la même taille que leurs envahisseurs; c'est seulement par rapport aux Lapons que, *relativement,* ils pouvaient se dire des géants.

Il n'y a pas très-longtemps que le christianisme s'est introduit parmi eux. Les Danois, qui de si bonne heure envoyèrent des missions religieuses dans toutes les parties du monde, semblent avoir complétement oublié qu'ils avaient sur leur propre territoire un peuple à civiliser et à convertir. Aujourd'hui encore, les Lapons joignent à un fonds grossier de christianisme extérieur les croyances les plus étranges et les plus mélangées. On dit qu'ils ont toujours leurs sorciers pour lire l'avenir, comme les augures de l'ancienne Rome, dans les étoiles, dans les nuages, dans le vol des oiseaux. Quand certaines superstitions les animent, ces peuplades, d'ordinaire si paisibles et si inoffensives, deviennent aussi turbulentes que féroces. On en a vu, il y a

quelques années, un triste exemple à Kautokeino même.

Dès le commencement de 1852, il se manifesta parmi les Lapons hivernant sur les bords de l'Alten une vive fermentation, causée par des dissentiments religieux qu'envenimaient des différends privés. La petite communauté norvégienne de Kautokeino se composait alors du pasteur, M. Hooslef, plus tard évêque de Tromsö, du lensmand Bucht, du marchand Ruth, et de l'entrepreneur de transports Jean Mathiesen, tous mariés et pères de famille.

Quand, à la fin de septembre, les nomades rentrèrent dans les cantonnements d'hiver, leurs esprits étaient loin d'être calmes. Cependant, rien ne faisait supposer qu'ils se porteraient à des violences ouvertes. On apprit bien, dans les premiers jours d'octobre, qu'ils concentraient leurs gens et leurs rennes; mais on croyait que c'était peut-être pour donner suite à leurs projets d'émigrer en Suède, ou tout au plus pour empêcher l'arrestation d'une femme laponne, condamnée à un emprisonnement de quelque durée. Toujours est-il que, dans la matinée du 11 octobre, M. Hooslef causait tranquillement avec sa femme dans la cuisine du presbytère, quand tout à coup madame Ruth fit irruption en s'écriant, les traits décomposés : « Ils tuent Ruth ! »

Le pasteur aussitôt s'élance au dehors et court vers la maison du marchand. Mais à peine en a-t-il

franchi le seuil, qu'un spectacle horrible frappe sa vue. Le malheureux Ruth gisait dans sa cour, couvert de sang et déjà insensible. Tout à l'entour, une bande de forcenés, « couverts de peaux des pieds à la tête, — écrivait plus tard M. Hooslef, — et plus semblables à des animaux qu'à des hommes », hurlaient et gesticulaient, en s'acharnant sur le cadavre avec des bâtons ferrés.

Terrifié par ce spectacle, le pasteur voulait rebrousser chemin; mais les misérables l'ayant aperçu, se jetèrent sur lui, et lui ayant brisé ses lunettes sur le nez, l'entraînèrent vers le presbytère, où les femmes s'étaient déjà enfermées plus mortes que vives. Les portes furent bientôt forcées, les femmes saisies à leur tour, et tous les prisonniers attachés avec des cordes au milieu du salon, où on les flagella cruellement, sous prétexte de leur faire sortir le diable du corps. M. Hooslef fut particulièrement maltraité, aux cris de « *Daga buerra dusa; don, basgala manna; don sielogodde,* — c'est-à-dire : « Repens-toi, enfant du diable, meurtrier des âmes! » — Le pauvre pasteur fut bien vite tout en sang, et nul doute qu'il n'y eût laissé la vie, sans le collet du *pels* ou manteau de fourrure qu'un Lapon compatissant lui avait jeté sur les épaules.

D'autres misérables avaient couru pendant ce temps chez le lensmand. Au moment où ce fonctionnaire sortait de chez lui, un des principaux révoltés,

Aslak Jacobsen Hetta, l'avait jeté par terre d'un coup de bâton à la tête, puis, le voyant sans mouvement, l'avait cru mort et avait passé outre. Alors M. Bucht, qui était simplement évanoui, se traîna jusqu'au grenier, où il pria sa servante de lui jeter un vêtement sur le corps, parce qu'il avait froid, ajoutant d'une voix faible qu'il n'avait plus longtemps à vivre. Peu après, Aslak Jacobsen, revenu sur ses pas, fouilla la maison, et ayant retrouvé sa victime, l'acheva à coups de couteau. Il mit ensuite le feu au bâtiment, avec l'aide des complices qu'il avait laissés à la porte.

Entre temps, les prisonniers du presbytère continuaient de se voir l'objet des traitements les plus barbares. Tout à coup une lueur rougeâtre, reflétée sur les murs du salon, vint leur apprendre que l'incendie s'ajoutait au meurtre. Quelques Lapons saisirent même le pasteur et l'entraînèrent jusqu'à une fenêtre, d'où il pouvait voir flamber les maisons de Ruth et du lensmand. « C'est ainsi, lui dirent-ils, qu'on rôtit les impénitents dans l'enfer. » Et ils lui firent entendre qu'ils allaient mettre le feu au presbytère, pour l'y brûler vif avec tous ses compagnons d'infortune. Heureusement, il parvint à les dissuader momentanément d'exécuter ce nouveau forfait. Ils le ramenèrent alors dans le salon, pour recommencer leurs *exorcismes* sur sa personne. Mais, presque aussitôt, ils lui accordèrent un moment de

répit, pour courir au pillage des maisons qui brûlaient.

La situation des prisonniers restait des plus affreuses. Le seul secours qu'ils pouvaient espérer du dehors ne pouvait leur venir que d'Aotzie, petit village finnois éloigné d'environ cinq lieues. Mais rien ne leur permettait de croire qu'on y fût informé des événements. Cependant, vers quatre heures de l'après-midi, les Lapons vinrent d'un air inquiet leur donner l'ordre de se préparer à partir en traîneau. Les malheureux comprirent alors qu'on venait à leur aide, mais que leurs bourreaux voulaient préalablement les transporter en lieu sûr, soit pour s'assurer des otages, soit pour achever à loisir leur besogne meurtrière. Mais toute résistance était impossible, et déjà on les entraînait vers les *kjerriser* (traîneaux lapons), attelés et équipés, quand tout à coup ils virent apparaître au sommet des collines une troupe de gens armés.

Aussitôt les Lapons lâchèrent leur proie pour courir au-devant des assaillants. Il s'engagea une lutte à coups de bâton, bientôt terminée par la défaite complète des révoltés. Quelques-uns à peine parvinrent à s'enfuir dans les fjelds; le reste, plus ou moins grièvement contusionné, fut garrotté avec les mêmes cordes dont ils s'étaient servis pour attacher leurs victimes.

Cette merveilleuse délivrance était le fait de Jean

Mathiesen, qui, dès le début de la révolte, s'était enfui jusqu'à un petit hameau voisin de Lapons fidèles, et y avait obtenu un traîneau pour courir à Aotzie. Les coupables furent successivement transportés à Alten, où on devait les juger. Alask Jacobsen Hetta et un autre meneur furent pendus; la plupart de leurs complices s'entendirent condamner à des périodes plus ou moins considérables de travaux forcés, et depuis lors aucun nouvel incident n'est plus venu troubler dans sa tranquillité la petite colonie de Kautokeino. Mais, comme nous disait un de ses membres en hochant la tête, « qui peut se flatter de savoir ce qui se passe dans une cervelle de Lapon? »



Dessin de L. Breton. Page 244.

Camp lapon dans le Fjeld.

D'après un croquis pris sur nature par le baron F. de Beeckman.

IX

A TRAVERS LES FJELDS.

La route vers l'océan Glacial. — Descente de l'Alten. — Approches des montagnes. — Les passes mystérieuses des monts Dofrines. — Catastrophe d'un lensmand. — Une nuit dans un *fjeldstuen*. — Physionomie des hauts plateaux. — La fièvre des *fjelds*. — Température des étés polaires. — Un nuage de dards. — Retour vers le fleuve. — Une oasis des hautes latitudes. — Alten. — Le soulèvement des côtes. — Une curieuse rencontre. — Arrivée à la baie de Bosekop.

Le lensmand de Kautokeino, chez qui nous logeâmes, parlait quelques mots d'anglais. Il nous procura quatre Finnois qui entreprirent le transport de nos bagages jusqu'à Bosekop, pour la somme de trente species. D'ici à l'Océan, l'Alten décrit un parcours d'environ seize mils; mais pendant neuf, il cesse entièrement d'être navigable. La route ordinaire, généralement parcourue à cheval, se poursuit à travers les fjelds qui dominent la gauche du fleuve. Mais comme il n'existait pas de chevaux à Kautokeino et que nous n'avions pas le temps d'en commander à Bosekop, nous choisîmes une autre voie, qui, de toute façon, doit être la plus commode et la plus expéditive pour atteindre la mer. Dans les deux itinéraires, la distance est la même; mais, par la

route des fjelds, c'est un trajet qui requiert de trois à six jours, selon l'état du terrain, l'habileté du guide et les forces du voyageur; tandis que par notre nouveau chemin nous pouvions atteindre Bosekop en moins de trois journées. Il ne s'agissait que de descendre l'Alten pendant neuf mils, jusqu'à Ladnejarvi, et ensuite de franchir cinq mils à pied, pour reprendre le cours de l'Alten à trois mils de son embouchure.

Nous partîmes le 7, à huit heures du matin, dans deux canots moins recourbés, mais non moins étroits que les pirogues du Muonio. A partir de Kautokeino, l'Alten s'encaisse de plus en plus. Toutefois, son courant reste peu sensible. On dit qu'en le remontant avec un vent favorable, on peut y faire un mil à l'heure : nous n'allions guères plus vite en descendant. Le fleuve semble encore approfondir le sillon qu'il s'est creusé depuis des siècles dans un bassin de roches polies et striées par quelques glaciers disparus.

Vers le milieu de la journée, nous atteignîmes une chute d'environ cinquante pieds qui força nos bateliers d'atterrir pour transporter à bras nos canots et nos bagages. Un peu plus loin, nous découvrîmes une petite plage verdoyante où se dressaient deux huttes de gazon, habitées, l'une par une famille de Finnois ou de Lapons sédentaires, l'autre par un troupeau de moutons. Cette dernière n'avait qu'une

étroite issue, à demi masquée par un feu de tourbe. On voyait les malheureuses bêtes s'élancer tour à tour hors de l'étable, brouter à la hâte quelques touffes d'herbe, puis regagner leur retraite en bondissant par-dessus la fumée qui seule pouvait les protéger contre les moustiques. Ce pauvre établissement renfermait les seuls vestiges d'êtres humains que nous devions rencontrer dans toute cette étape. Quelques aigles qui pêchaient sur les rives et qui s'envolaient à notre approche en poussant des cris de colère, tels furent désormais les seuls habitants de cette vallée.

A mesure que nous descendions, nous voyions les rides devenir plus irrégulières, les horizons plus bouleversés, les sites plus sauvages et plus austères, mais aussi plus imposants et plus romantiques. Les berges s'étaient insensiblement transformées en collines, les collines en escarpements, les escarpements en abruptes montagnes dont les premières assises surplombaient parfois le lit élargi du fleuve. Pour la première fois, nous commençions à découvrir de véritables chaines qui venaient expirer autour de nous. C'étaient les contre-forts des monts Dofrines, ramification septentrionale des Alpes scandinaves qui paraît séparer les versants de la mer Baltique et de l'océan Glacial. Je dis « paraît séparer », car l'Alten, qui prend sa source au sud de la chaîne et qui devrait par conséquent descendre vers

la Baltique, comme les autres fleuves du bassin, remonte au contraire vers le nord, traverse les monts Dofrines au moyen d'une vallée latérale, et se jette finalement, près de Bosekop, dans l'océan Glacial.

On se fatigue vite de la solitude et de la désolation, quand la nature n'y mêle un peu de ses pittoresques bouleversements. Notre regard, blasé sur les horizons vagues et les perspectives illimitées des fjelds, éprouvait un certain plaisir à escalader ces croupes ombreuses, à heurter les parois pelées de ces cirques rocailleux, à caresser les méandres de ce fleuve, tantôt large et arrondi comme un lac, tantôt resserré entre les murs du long couloir qui, par une bizarre juxtaposition de pentes et de défilés, lui ouvre un chemin, à travers une formidable ligne de faîte, vers le versant d'une autre mer.

A dix heures du soir, nous glissions encore sur les eaux calmes et limpides d'un vrai *jarvi* [1], quand soudain les rives se rapprochèrent comme pour nous barrer le passage. Nous finîmes par entrevoir une sombre gorge où le fleuve s'enfonçait entre deux murailles de roc pour disparaître derrière une voisine anfractuosité. Mais aussitôt notre canot s'arrêta, et nous apprîmes que nous étions au terme de notre navigation. C'est ici que l'Alten s'engage à

[1] *Jaur, jarvi, trask*, lac ou plutôt grande nappe d'eau généralement traversée par un fleuve.

travers les passes encore inexplorées des monts Dofrines. Jamais batelier n'en a traversé vivant les mystérieux replis, que l'imagination finnoise peuple de ses mythes les plus sinistres. On raconte que peu d'années auparavant un lensmand[1] de Kautokeino, pressé de conduire à Bosekop une capture d'importance, s'engagea à travers cette passe redoutable avec le prisonnier et trois rameurs. Au premier tournant, le canot chavira comme sous l'impulsion d'une main cachée. Le lensmand ainsi que le prisonnier purent se rattraper à une saillie de roc et regagner séparément l'entrée du boyau, mais on n'entendit plus parler des rameurs, et on ne retrouva pas même leurs cadavres.

Nous traversâmes le taillis de bouleaux nains qui ombrageait la rive gauche, pour gagner au bout d'une clairière un petit chalet qui s'adossait contre le flanc de la montagne. C'était le *fjeldstuen*, où nous devions passer la nuit. On nomme ainsi des cabanes inhabitées, que le gouvernement a fait construire de distance en distance pour abriter, surtout pendant l'hiver, les voyageurs des fjelds. La nôtre n'a pu s'élever qu'avec des planches amenées d'Alten sur des traîneaux. On ne voit généralement, dans ces sortes de gîtes, qu'une couple de bancs en bois équarri et un foyer en pierres brutes; mais,

[1] Le *lensmand* est l'équivalent norvégien du *länsman* suédois.

même en cette saison, on est souvent heureux d'y trouver un abri contre les intempéries de l'air ou les ravages des moustiques. Notre équipage campa devant la porte; nous-mêmes, après avoir coupé quelques arbres dont les troncs servirent à alimenter notre feu et les branches à garnir nos couches, nous ne tardâmes pas à nous endormir d'un profond sommeil, en dépit de la fumée qui enveloppait d'une véritable draperie nos lits rustiques.

Le lendemain, quand nous nous éveillâmes vers sept heures, un léger brouillard qui s'élevait du fleuve annonçait une journée torride. Nos hommes s'étant partagé les bagages, nous nous remîmes en route pour gravir une sorte de falaise abrupte qui aboutissait à un plateau d'une indicible désolation. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, elle glissait sur une suite de monticules entrecoupés de blocs rocheux, de flaques neigeuses et de mares sombres, sans autre végétation qu'un tapis de lichen jaune comme le safran : la mousse du renne. Pas un oiseau, pas un arbuste, pas une feuille; même le bouleau nain s'était effacé, et sans le bourdonnement des moustiques, on aurait pu croire la vie absente de ces solitudes. Nous étions en plein fjeld. Bientôt des lignes neigeuses commencèrent à courir sur notre gauche dans un occident lointain; c'était la gigantesque crête des monts Kvœnangen. Mais vers le nord et l'est, tout restait vague, uniforme,

sans bornes comme sans issue. C'était plus que le désert, c'était le vide; c'était plus que la mort, c'était le néant, dont nous paraissions traverser le domaine mélancolique. Nous nous sentions comme en proie à un cauchemar qu'aucune expression ne saurait décrire, et que je serais tenté d'appeler la fièvre des fjelds. Et maintenant encore, quand je tâche de fouiller mes souvenirs, je ressens cette espèce d'oppression mentale que laisse au réveil l'ébranlement d'un mauvais rêve.

Il est vrai que nos souffrances corporelles pouvaient fortement contribuer à cet état de surexcitation mentale. La température, que nous avions sentie graduellement s'échauffer depuis Haparanda, venait d'atteindre un degré presque inconnu dans nos propres régions. On sait que les rayons solaires sont d'autant plus puissants qu'ils sont moins obliques, et, pour cette raison, l'atmosphère de la zone glaciale ne devrait jamais s'élever à la température qu'on observe sous les climats tempérés. Mais on doit aussi se rappeler que chez nous le calorique absorbé durant le jour se dégage durant la nuit, tandis qu'au delà du cercle polaire, l'absence de tout rayonnement nocturne pendant la saison du jour continu doit nécessairement provoquer une forte accumulation de la chaleur. C'est encore là une preuve de l'harmonie providentielle qui régit les rapports des phénomènes cosmiques. *Il faut* ce

soleil *continu* aux régions de l'extrême Nord, pour que l'accumulation des neiges ne vienne pas les transformer peu à peu en un immense glacier. *Il faut* cette atmosphère torréfiante aux vallées des latitudes polaires, pour que leur maigre végétation puisse naître et mûrir dans le court intervalle de deux hivers. On rapporte que dans l'Alten inférieur, l'orge se sème et se récolte dans l'espace de dix semaines; il y aurait même des jours où sa pousse serait de six centimètres en vingt-quatre heures!

Cette intensité éphémère de la chaleur favorise le développement des espèces, qui germent, vivent et meurent dans la durée d'une courte saison. On conçoit, dès lors, combien elle se prête à la pullulation des moustiques sur un territoire couvert de marais pour les développer et dépourvu d'oiseaux pour les décimer[1]. Rien ne saurait dépeindre les

1 Les moustiques dont nous parlons ici ressemblent moins aux moustiques des contrées méridionales qu'aux *cousins* de nos propres pays. Voici ce qu'en dit le professeur Zellerstat dans son *Voyage en Suède, Norvége et Laponie :* « Le moustique est armé d'une espèce de petit tuyau aspirant qu'il introduit perpendiculairement dans la peau de sa victime. Il pompe le sang, se retire pour le savourer et revient à la charge. Cette piqûre est si vive qu'elle jette quelquefois ceux qui la subissent dans une espèce de rage. La figure, transpercée par ces petits dards venimeux, enfle de telle sorte qu'elle devient méconnaissable. Une chose remarquable, c'est que ce sont les femelles seules qui mordent : le mâle est plus petit et plus pacifique. La femelle dépose dans l'eau plus de trois cents œufs à la fois, qui, au bout d'une quinzaine de jours, se changent en chrysa-

tortures que ces vampires nous infligèrent pendant notre journée de marche. Jusque-là, ils n'étaient apparus qu'à l'état d'essaims ; cette fois, ils formaient de vrais nuages. Il y avait des moments où ils nous dérobaient jusqu'à la vue du pays, derrière un brouillard de points noirs et mobiles. On eût dit une pluie d'aiguilles trempées de virus.

Contre un pareil adversaire, y a-t-il quelque moyen de défense? Nous avions bien adopté depuis Muonio-Niska la coiffure du pays : — sorte de casque en toile forte, à larges rebords, avec une échancrure faciale que nous avions fait garnir d'un tulle transparent ; mais si au fond de notre canot nous pouvions voyager sans inconvénient, mieux voilés que des Touaregs, — nous ne pouvions plus conserver cette espèce d'armure une fois qu'il s'agissait de nous aventurer à pied sur le terrain perfide des fjelds. Nous avions bien recouru au procédé lapon, de nous enduire le visage avec du goudron mélangé de lait ; mais cet horrible tatouage ne devait pas résister longtemps à l'action simultanée d'une chaleur torride et d'une transpiration continue. Au reste, ce n'était plus seulement notre visage qui était en cause : d'une part, l'élévation de la température

lides, et qui, huit ou dix jours après, prennent leur vol. Ils s'assemblent surtout dans les endroits marécageux. Ils s'attachent partout, pénètrent dans les oreilles, le nez, et si l'on ouvre la bouche, à l'instant même elle se remplit d'une foule de ces implacables bêtes.

nous forçait de réduire nos vêtements à leur plus simple expression; d'autre part, l'aiguillon de nos assaillants perçait, comme un voile de gaze, les plus épais tissus de flanelle. Notre torse entier ne fut bientôt plus qu'une ampoule. C'était à suivre l'exemple de cet Anglais, aventuré sur le Tana-Elf, qu'on nous dit s'être jeté dans le fleuve sous le coup de cette affolante persécution.

Longtemps nous marchâmes ainsi à la file, d'un pas machinal et saccadé, insoucieux de la faim et de la fatigue, sans échanger une parole, sans détourner le regard. Une idée fixe nous dominait et nous soutenait en même temps : sortir de ces solitudes affreuses, en sortir à tout prix! Nous dûmes toutefois prendre un moment de repos vers le milieu de la journée; mais c'est à peine si nous pûmes avaler quelques cuillerées de bouillon et une gorgée de ce thé, mélangé de rhum, qui nous réconforta si souvent à nos heures d'abattement et de lassitude. Le bizarre accoutrement de nos guides, nos figures bariolées, cette cuisine en plein air, la solitude et l'étrangeté du site, tout ce tableau devait présenter un ensemble assez original et des plus pittoresques. Mais là n'étaient guère nos préoccupations : toutes nos idées, tous nos sentiments, toutes nos réflexions se concentraient dans la souffrance du moment et dans l'impatience de l'arrivée.

Nous traversâmes encore nombre de landes et de

fondrières, d'arides dépressions et d'éminences sauvages, de nappes neigeuses et de mares éternellement gelées. Vers dix heures du soir apparut dans la direction du sud un groupe lointain de cimes blanches et dentelées, sans doute les montagnes de l'île Seeland, qui barre l'embouchure de l'Alten. Nous nous trouvions alors sur un plateau de roc entièrement pelé, qui çà et là renfermait encore quelques petits bassins de glace Sous l'une de ces *tarinnes* se formait un torrent qui s'échappait vers l'ouest par une sorte de crevasse en pente douce. Nous suivîmes le filet d'eau qui glissait bruyamment au fond de ce sillon incliné, et à partir de ce moment nous ne cessâmes de descendre presque en ligne droite. Bientôt quel ques bouleaux nains se montrèrent timidement dans les fentes de la gorge; la mousse reparut ensuite, moins jaune, moins desséchée; et comme nous descendions toujours, nous nous trouvâmes tout à coup au-dessus d'une longue vallée qui contrastait merveilleusement avec la nudité et la tristesse des sites précédents.

Il semblait que la vie revenait avec la verdure. Les bouleaux avaient repris leur dimension et leur feuillage. Des saules et même des frênes semblaient nous reporter à une latitude de plusieurs degrés en arrière. Les essences résineuses atteignaient une hauteur que nous n'avions pas observée non-seulement depuis la Westerbotnie, mais encore depuis

la Smâland et les rives du Mälar. Çà et là apparaissaient des clairières, dont la renoncule et le myosotis émaillaient l'émeraude veloutée. On sentait se dégager de tout ce frais paysage un air pur et balsamique qui pénétrait comme un baume nos membres endoloris et nos esprits abattus.

C'est le visage souriant et presque le pied allègre que nous atteignîmes le fjeldstuen où nous devions passer la nuit. Nos hommes nous y avaient déjà précédés : dès le commencement de la descente, ils s'étaient abandonnés à un pas tellement accéléré que nous n'avions pu les suivre, même de vue; cependant chacun d'eux portait au moins trente livres suédoises, et nous avions franchi depuis le matin près de douze lieues en quinze heures. Un détail qui semble également prouver la vigueur de leur constitution, c'est que, trempés de sueur, ils s'arrêtaient à chaque instant pour s'abreuver gloutonnement aux mares de neige fondante.

Cette fois, le fjeldstuen était habité par une brave femme que le gouvernement subventionne pour soigner les voyageurs de passage. Inutile de décrire avec quelle volupté nous nous étendîmes pendant près de huit heures sur une blanche et soyeuse peau de renne. Cette station s'élève dans une vallée latérale de l'Alten. Une marche de quelques kilomètres nous ramena, dans la matinée du 9, sur les bords du fleuve, où nous trouvâmes une nouvelle embarca-

tion pour descendre le courant. Ici l'Alten coule de nouveau large et paisible, quoique toujours emprisonné entre deux lignes de rochers abruptes. Dire que ce district est une oasis, ce serait reproduire le lieu commun de tous les voyageurs qui ont visité ces latitudes ingrates; c'est cependant le seul terme capable de rendre l'aspect enchanteur de ce frais vallon perdu entre les sinistres bouleversements des côtes et la morne désolation des fjelds. L'avoine pousse ici avec le seigle et l'orge. On y trouve même des champs de blé et des plantations de petits pois, qui, il est vrai, ne mûrissent pas chaque année. Les parois de la vallée, de plus en plus escarpées à mesure que nous approchions de la mer, se revêtaient jusqu'à mi-côte d'une épaisse végétation. Quelques mouettes commençaient à raser la surface des flots, et des gârds palissadés apparaissaient déjà sur les pâturages des rives.

En même temps que la vallée se creusait, elle commençait à s'élargir, et peu à peu le fleuve se mit à serpenter à travers les galets d'un lit trop vaste. De toute part nous apercevions de hauts rochers nus, avec leur piédestal de verdure qui se mirait dans le cristal des eaux, et leur couronne neigeuse dont la blancheur tranchait sur l'azur du ciel. Enfin, quelques cabanes se groupèrent sur la rive gauche; c'était le bourg d'Alten, bien déchu aujourd'hui de son ancienne importance. Tout le

mouvement commercial et maritime du district s'est peu à peu transporté à Bosekop, comme pour prouver que les villes des côtes norvégiennes obéissent à la même impulsion que les villes des côtes suédoises.

Il est hors de discussion que tout le nord du littoral scandinave gagne insensiblement sur les mers environnantes. L'âge récent des coquilles qu'on trouve à plusieurs lieues dans l'intérieur des terres, la position d'anciennes falaises qui s'étagent en gradins sur les côtes de l'océan Arctique, le dépérissement d'antiques forêts qui se trouvent aujourd'hui ensevelies dans la zone des neiges éternelles, tous ces phénomènes sont la preuve indéniable qu'à une époque relativement moderne une grande partie des côtes norvégiennes étaient plongées sous les eaux.

Sur les côtes de la Baltique, ce mouvement ascensionnel se poursuit encore de nos jours, comme le prouve continuellement l'apparition de nouveaux écueils, l'émergement de rochers jadis recouverts par les flots, la réunion d'anciens îlots à la terre ferme, et enfin la transformation de certaines anses en lacs intérieurs. Dès 1731, Celsius traçait une marque à fleur d'eau sur un écueil voisin de Gèfle; treize ans plus tard, cette marque dépassait de $0^{m}18$ le niveau de la mer. Des expériences analogues, poursuivies par l'Académie de Stockholm,

paraissent établir qu'à la hauteur d'Haparanda les côtes s'élèvent de 1m60 par siècle. Au sud de Gèfle, ce mouvement n'est plus que de 1 mètre par siècle. Vers Calmar, il s'arrête complétement, et enfin, à l'extrémité méridionale de la Scanie, il est même remplacé par un mouvement en sens contraire, qui abaisse la côte de 0m30 par siècle. Si ensuite on remonte le long des côtes norvégiennes, on voit les phénomènes de soulèvement reparaître avec d'autant plus d'intensité qu'on s'avance davantage vers le cap Nord. Près de Bosekop, on trouve des terrasses marines qui renferment des coquilles d'âge récent, respectivement émergées à 27 et à 67 mètres au-dessus du niveau actuel de la mer. Il y a quelques années, des Lapons prétendirent avoir découvert une ancre de navire dans un de leurs fjelds, à une altitude beaucoup plus considérable encore; mais malgré d'actives recherches, le fait n'a pu être vérifié.

Ainsi la péninsule scandinave subit un véritable mouvement de bascule, autour d'un pivot qui irait de Gothembourg à Calmar. La science s'appuie sur la tradition comme sur l'étymologie pour établir qu'avant le neuvième siècle de notre ère la Laponie formait, avec une partie de la Finlande, une grande île séparée de la Russie proprement dite par un bras de mer aujourd'hui mis à sec. Les lacs Kitkacerva, Uleå et peut-être Ladoga, sont les derniers chaînons

de cette ancienne communication maritime entre la Baltique et l'océan Polaire. On peut prédire que si ce mouvement ascensionnel se poursuit dans les mêmes conditions, un jour les golfes de Botnie et de Finlande se transformeront à leur tour en lacs intérieurs, dont les futures barrières sont déjà marquées par l'archipel des Qvarken et le groupe des îles Aland.

Quelle est la cause de ces oscillations? Ici, nous touchons à un des problèmes les plus sérieux de la géologie moderne. L'ancienne théorie, pour qui l'écorce du globe est la simple pellicule d'un noyau en fusion, ne voit dans les divers continents que des radeaux disjoints flottant sur un océan de feu. Dès lors, ces oscillations du sol ne sont que des mouvements analogues au jeu des voussoirs dans une voûte qui s'affaisse.

Une théorie bien différente, émise par M. C. Vogt dans son Voyage en Norvége, attribue le soulèvement des côtes scandinaves à l'infiltration des neiges, qui, fondues par le dégel de chaque printemps, imbibent les couches sédimentaires de l'intérieur, les transforment en roches cristallines et provoquent ainsi un gonflement général de la masse. Un autre savant allemand, le docteur Bisschoff, soutient de son côté qu'un gonflement analogue peut être produit par la formation du carbonate calcique partout où un courant de gaz acide carbonique traverse des roches contenant des éléments calcaires. Mais ces

hypothèses ne rendent pas compte de l'irrégularité qu'on remarque dans les phénomènes d'oscillation, et les idées de M. Vogt sont notamment contredites par l'affaissement de certaines régions, par exemple, le Groënland, qui se trouve pourtant dans les mêmes conditions climatologiques.

Une explication plus rationnelle se rattache aux théories exposées dans les ouvrages de sir Charles Lyell. Quels que soient l'épaisseur de l'écorce terrestre et l'état actuel du noyau central, on peut constater qu'une immense quantité de chaleur tend sans cesse à se dégager des profondeurs souterraines. Pour atteindre la surface du globe et s'échapper dans les airs, cette chaleur doit traverser des couches de terrain qui sont parfois mauvaises conductrices. Alors elle s'accumule au point de dilater et de liquéfier les roches environnantes, qui, augmentant en volume, doivent nécessairement soulever les masses supérieures de l'écorce terrestre. D'après les expériences du colonel Totten, chaque fois que la température s'élève de 1° Fahr., le granit à grains fins subit une expansion de 0,000004825, le marbre saccharoïde blanc, de 0,000005668, et le grès rouge, de 0,000009532. D'où il résulte qu'il suffirait de supposer une élévation de 800° Fahr. (426°66 cent.) dans la température d'une masse de grès rouge épaisse de 50 milles, pour exhausser de 1,000 à 1,500 pieds le niveau

superficiel du sol. Admettons ensuite que la chaleur ainsi accumulée trouve à se dégager sur quelque point voisin, soit par l'ouverture d'un évent volcanique, soit par la formation de crevasses souterraines, soit même par la lente dénudation des terrains superposés, aussitôt les roches fondues repasseront à l'état solide, et, par suite, subiront une diminution de volume qui fera redescendre vers l'ancien niveau la surface exhaussée du pays.

Bosekop est à un demi-mil au delà d'Alten. Ces deux localités sont reliées par une bonne route, que nous suivîmes pédestrement avec nos rameurs redevenus portefaix. Ce pays, légèrement ondulé et d'apparence fertile, est probablement le fond émergé d'un ancien delta qu'enserrent toujours deux hautes chaînes évasées. Vers le milieu du trajet, nous croisâmes, à notre grande surprise, une bande de cinq ou six Anglais qui parurent encore plus étonnés de nous voir sous nos accoutrements de voyage et au milieu de notre singulière escorte; mais avec la réserve ordinaire de leur nation, ils passèrent sans dire mot. Nous apprîmes à Bosekop que c'était lord Hastings avec quelques-uns de ses intimes : il poursuivait alors sur son yacht le voyage du Nord qui devait être sa dernière campagne, et il avait mouillé à Bosekop pour rendre visite au duc de Roxburg, que la passion de la pêche attire chaque année dans les eaux de l'Alten.

Nous réfléchissions encore à cette étrange rencontre, quand, parvenus au sommet d'une petite ondulation, nous découvrîmes les flots gris et sombres de la mer Polaire, que ridait une légère brise du nord. Le village de Bosekop étalait ses blancs chalets à l'extrémité d'une baie profondément déchiquetée par des groupes de falaises abruptes. Au nord-ouest, l'entrée de la mer était obstruée par une longue arête qui se découpait sur un fond de brume lumineuse. A travers cette espèce de nimbe se dessinaient, de plus en plus effilés et effacés, les promontoires perpendiculaires des chaînes qui venaient mourir sur la côte.

Bosekop n'est composé que de quelques maisons, mais toutes sont propres et spacieuses. La population comprend surtout des marchands et des pêcheurs, Norvégiens d'origine, mais déjà Finnois de dialecte. Nous y trouvâmes une auberge fort convenable, quoique assez chère. La cuisine visait peut-être un peu à la prétention, mais elle nous parut délicieuse au sortir de nos caravanes : il y avait treize jours que nous vivions sur les gigots de Pajala !

Nous passâmes la journée du 10 aux mines de Kaafjord. Ces gisements de cuivre, situés dans une vallée latérale assez grandiose, sont exploités depuis quarante-deux ans par une Compagnie anglaise qui possède aussi des établissements dans les dis-

tricts voisins de Raipass et du Kvænangenfjord. Le directeur, M. Dixon, nous fit l'accueil le plus cordial et le plus empressé. Il nous mena visiter l'exploitation, dont les galeries, légèrement inclinées, se réunissent au cœur même de la montagne. La température y est très-peu élevée; nous avancions parfois sur un pavement de glace : mais pendant l'hiver, il y fait naturellement moins froid qu'à l'extérieur; aussi les travaux ne sont-ils suspendus à aucune époque de l'année. Ces mines ne sont plus aussi riches qu'autrefois; cependant, il paraît qu'elles avaient su victorieusement traverser la dernière crise des industries métallurgiques.



Dessin de L. Breton. **Page 265**

La grand'rue d'Hammerfest.

D'après un croquis pris sur nature par le baron F. de Beeckman.

X

LE CAP NORD.

Les routes de la Norvége septentrionale. — Embarquement pour le cap Nord. — Les côtes du Finmark. — Mythologie scandinave. — L'établissement du Komagfjord. — Trente lieues sous l'eau. — Havö-Sund. — Le buste de Louis-Philippe. — Une apparition dans la tempête. — Mager-ö, l'île Maigre. — Ascension du cap Nord. — Influence du Gulf-Stream. — Arrivée à Gjestvaer. — Les marchands du Nord. — Une féodalité commerciale.

Un simple coup d'œil sur une carte de Norvége montre toute la côte sillonnée par ces bras de mer nommés *fjords*, qui tantôt s'enfoncent comme de gigantesques fossés dans les hauts plateaux abruptes du littoral, tantôt s'évasent et se ramifient en un vrai labyrinthe de baies, de canaux, de détroits. Aussi, bien que du cap Lindesness au cap Nord la distance en ligne droite soit seulement de dix-neuf cents kilomètres, cette même distance, si on longe les sinuosités du littoral, s'évalue par treize mille kilomètres, c'est-à-dire plus que la distance en ligne droite de Paris au Japon.

Ces fjords sont d'anciennes vallées qui, ébauchées par la dénudation naturelle des continents avant la dernière période glaciaire, puis partiellement sub-

mergées par un mouvement de dépression, doivent probablement à l'ancienne extension des glaciers d'avoir conservé l'aspérité et l'irrégularité de leurs formes primitives. Si en effet elles avaient toujours joui de leur climat actuel, il est probable que l'attaque incessante des vagues, non moins que l'invasion des sédiments fluviatiles, auraient depuis longtemps adouci les contours des rivages et comblé l'extrémité intérieure des fjords.

Dans le Sud, les fjords sont généralement continués par des *dalene* ou vallées terrestres qui représentent simplement l'extrémité émergée de la vallée sous-marine; mais, dans le Nord, ils viennent se briser contre les flancs abruptes de la chaîne qui forme l'épine dorsale de la péninsule et qui se rapproche ici de l'Océan. De là résulte qu'à partir du Namsen-Elf, à dix-huit mils de Trondhjem, il n'existe plus jusqu'à Hammerfest une seule route de terre. C'est par eau que se font toutes les communications du Nordland et du Finmark, sur une étendue d'au moins neuf cent quarante-huit kilomètres. Sans parler des steamers qui desservent cette côte une fois par semaine, le gouvernement scandinave y a organisé les transports d'après le même système que sur les fleuves et les routes de l'intérieur. Presque partout où s'élève une agglomération de pêcheurs, on est en droit d'exiger une barque à raison de 8 skillings par mil, et des ra-

meurs à raison de 20 ou 24 skillings par homme[1]. Mais ce mode de transport est pénible, lent, voire même dangereux. Les barques du pays, n'étant jamais pontées, laissent le voyageur exposé à toutes les intempéries de l'air. Les coups de vent sont si fréquents et si imprévus, qu'un navigateur prudent doit toujours conserver la voile en main sans jamais l'attacher aux rebords de l'embarcation. Enfin la sortie des fjords devient extrêmement difficile par une brise contraire, car il est presque impossible de louvoyer dans ces étroits couloirs de rocs : la même traversée peut s'accomplir en un jour ou se prolonger pendant une semaine, selon les caprices de l'atmosphère !

On calcule que Bosekop est à dix-neuf mils du cap Nord. Nous aurions pu facilement y atteindre par le steamer, mais c'eût été allonger notre voyage de huit jours. Nous préférâmes accepter les services de quatre pêcheurs, qui offrirent de nous conduire au fameux promontoire et de nous ramener à Hammerfest dans l'espace de quatre journées. Ils ne nous demandaient pas moins de 15 species par homme, plus 7 1/2 species pour le bateau, c'est-à-dire une somme totale d'environ quatre cents francs. Mais nous ne connaissions pas encore l'existence d'une poste maritime organisée par un tarif officiel à un taux quatre fois moindre; nous ignorions qu'au pied

[1] Le skilling vaut environ cinq centimes.

même du cap nous trouverions un steamer pour nous transporter à Hammerfest, et enfin nous n'avions pas un moment à perdre si nous voulions atteindre, dans cette dernière ville, le prochain paquebot de Trondhjem, qui devait partir dans la matinée du 15. Du reste, l'atmosphère, toujours sereine, semblait nous promettre une excellente traversée. Nos provisions renouvelées, nous mîmes donc à la voile le 10, vers onze heures du soir, abandonnant notre interprète, qui, trop fatigué pour nous suivre dans cette nouvelle expédition, devait nous retrouver à Hammerfest.

Secondés par une légère brise du sud-ouest, nous ne tardâmes pas à perdre de vue la plage de Bosekop. A mesure que nous nous éloignions de l'Altenfjord, nous pouvions voir de nouveau la végétation s'étioler et s'effacer, au point de se réduire à quelques touffes de mousse tapissant çà et là le fond d'une crique. Mais, cette fois, les sites conservaient dans leur désolation le caractère imposant qu'ils avaient revêtu depuis notre arrivée sur l'Alten. En remontant le Muonio, nous avions vu la nature s'éteindre sans grandeur et sans convulsions. Ici, elle semble lutter contre les forces qui l'étouffent. Les falaises schisteuses veinées de neige, qui semblent menacer à la fois le ciel et la mer, sont littéralement crénelées par des pointes de roc qui tantôt s'espacent avec la régularité d'une construction

militaire, tantôt s'arrondissent en dômes ou s'effilent en tourelles gothiques. Parfois, à travers un labyrinthe de rochers, de récifs et d'îlots, surgit, altier et solitaire, un cône tronqué; quand le soleil, à l'heure de son déclin, rougit la brume qui l'entoure, on croirait apercevoir les reflets embrasés d'un volcan en travail.

Cette côte tourmentée et fantastique, qui semble attester une lutte suprême des éléments, fait comprendre les sombres visions greffées par l'imagination scandinave sur les conceptions plus riantes de la mythologie que les Ases avaient emportée d'*Asgârd*, — la « cité des vignes et de l'or, » — jusqu'au lointain pays des « *Géants de la gelée* ». C'est bien parmi ces falaises déchiquetées que s'est débattu Loki, — le génie des feux souterrains, — sorte de Prométhée malfaisant enchaîné par les dieux à la cime du rocher, où un serpent lui distille sur le front un venin subtil. C'est bien sous ces eaux livides et brumeuses que Ran le perfide tend ses filets pour fournir des victimes à Hel, la froide déesse de la mort, moitié blanche et moitié bleue. C'est bien de cet Océan sans limites, palais mystérieux des ténèbres et des frimas, qu'au jour de la destruction universelle le farouche Fenris s'élancera, après trois hivers sans été, pour dévorer le monde embrasé par Surtur. On s'attendrait à voir passer, dans les replis de ces anses ténébreuses, la blanche

figure de quelque Valkyrie emportant au Valhalla les âmes des héros tombés à la guerre. On croirait distinguer dans les plaintes de la bise les sifflements du serpent Nithügr, qui enserre le monde, et dans le ressac des vagues les hurlements des loups qui poursuivent la lune. La religion des peuples primitifs n'est presque toujours qu'un écho de la nature ambiante.

Nous naviguions encore dans l'étroit chenal qui sépare du continent les falaises neigeuses de l'île Seeland, quand le 11, vers deux heures du matin, nous nous sentîmes assaillis par une pluie froide et pénétrante. Le vent, qui avait brusquement sauté au nord-ouest, entravait considérablement notre marche. Peu à peu les rafales devinrent si violentes, que, vers sept heures, nous dûmes chercher un abri dans le Komagfjord. Il y avait là un petit établissement dont le propriétaire, — un des rares marchands qui possèdent un comptoir dans l'intérieur du Finmark, — monopolise en quelque sorte tout le commerce du district. Inutile d'ajouter que nous trouvâmes, ici comme partout, l'accueil le plus empressé et le plus cordial.

Vers midi, une légère éclaircie nous permit de reprendre la mer. Nous ne tardâmes pas à atteindre l'île de Kval, que nous continuâmes de longer pendant la nuit. Mais à peine avions-nous dépassé la baie d'Hammerfest, que la tourmente reprit avec

une nouvelle fureur. Cette fois, une brume épaisse, que nous envoyait peut-être la fonte des glaces polaires, s'était jointe au vent et à la pluie. L'eau tombait du ciel, l'eau jaillissait de la mer; tous les éléments semblaient confondus. Nos vêtements, nos plaids, les peaux de renne qui tapissaient le fond du bateau, la toile goudronnée qui nous servait de couverture, toutes nos précautions et nos expédients ne purent résister à la persistance de l'averse et à l'agitation des flots. Un de nos hommes s'appliquait sans relâche à vider l'embarcation, et cependant nous étions littéralement plongés dans un bain, avec la perspective de trente lieues à franchir sur cette couche glacée, dont la fraîcheur se renouvelait à chaque coup de vent.

Nous nous réchauffâmes quelques instants chez le marchand de Havö-Sund. On voit encore, dans la grande salle de cette station, le buste de Louis-Philippe, que l'expédition de la *Recherche* y laissa en 1838. Étranges rapprochements de la destinée! Pendant que le roi des Français, déchu du trône, mourait en exil, que ses biens étaient séquestrés, ses enfants bannis, ses statues brisées, ses emblèmes proscrits, son image restait debout aux confins de l'Europe civilisée, là où sa popularité survivait à sa chute, parce qu'elle avait devancé son avénement. On sait que, pendant la première révolution, le fils de Philippe-Égalité, suspect à la fois aux alliés et

aux terroristes, vint chercher un refuge parmi les honnêtes et laborieuses populations de la Norvége septentrionale. Il habita, entre autres localités, Bodö dans le Nordland, et Maasö, l'ancienne Havö-Sund, dans le Finmark. Partout on y montre encore, avec un certain sentiment d'orgueil national, les moindres traces de son séjour.

A partir de Havö-Sund, nous quittâmes le dédale de fjords et d'îlots qui protége les rivages de la Norvége occidentale. Autour de nous, tout devint humide, vague, insondable à l'œil, et, sans l'écume argentée des flots, on n'aurait pu distinguer le ciel de la mer. A peine pouvait-on soupçonner le voisinage d'une côte à l'apparition fugitive d'un pic isolé qui semblait suspendu dans la brume, ou aux mugissements des vagues qui se brisaient sur d'invisibles récifs. Nous étions aux extrémités du monde, ballottés sur les larges lames d'un océan sans limites. Devant nous, le Spitzberg seul aurait pu nous barrer la route mystérieuse du pôle! Le 12, vers dix heures du soir, il faisait presque obscur, quand la tempête parut redoubler de violence. Une soudaine rafale, qui déchira pendant quelques secondes le rideau de vapeurs, nous laissa entrevoir, à plusieurs milles sur notre droite, une sorte de contre-fort abrupt et carré, qui se détachait en masse sombre sur la réverbération sinistre d'un horizon à reflets d'acier. Puis le brouillard se reforma, et cette courte

vision retomba dans le chaos : nous avions vu le cap Nord !

C'était bien là le cadre de brumes et de tempêtes dont l'imagination se plaît à entourer cette dernière pointe de l'Europe. Mais toute la grandeur de la mise en scène ne pouvait compenser les rigueurs atmosphériques, dont rien encore ne nous laissait prévoir la fin.

On sait que le cap Nord se trouve à l'extrémité septentrionale de l'île Mager-ö, qu'un étroit bras de mer sépare du continent [1]. La dernière pointe de la terre ferme s'appelle le *Nordkyn;* mais, plus basse que le *Nordkap,* elle est moins visible du large. Aussi suppose-t-on que cette dernière qualification, plutôt anglaise (*Northcape*) que norvégienne, doit son origine aux navigateurs anglais, qui ont de tout temps commercé avec Arkhangel. Nous avions l'intention de contourner le promontoire lui-même pour en tenter l'ascension par les rivages de l'est. Mais nos hommes refusèrent d'affronter plus longtemps la tourmente, et nous virâmes de bord pour gagner, sur la côte occidentale, la petite station de Gjestvaer, où, sans prendre le temps de nous sécher, nous embarquâmes deux guides et repartîmes immédiatement dans la direction du cap.

[1] C'est par ce chenal que se font généralement aujourd'hui les communications maritimes du Finmark oriental et occidental, entre Hammerfest et Vadsö.

Les côtes de Mager-ö (l'île Maigre) présentent des contours aussi déchiquetés que les rivages du continent. Mais, sauf vers la pointe du Nordkap, où elles atteignent perpendiculairement un millier de pieds, elles n'ont généralement qu'une hauteur médiocre. Toute végétation y disparaît. L'œil ne trouve plus à s'arrêter que sur les formes arrondies des blocs rocheux qui couvrent la plage en gigantesques galets, et qui forment parfois à l'entrée des fjords une jetée naturelle de brisants. Deux heures de navigation nous menèrent dans le Tufjord. Devant nous s'élevait à plusieurs cents pieds de hauteur un rempart abrupt de rochers noirs et nus, qui de loin rappelaient, par la régularité de leurs crevasses, les formes prismatiques du basalte. Nous cherchions en vain par où nous atteindrions la cime, quand notre embarcation s'arrêta au bord d'une étroite fissure, où la pente gazonnée des éboulis semblait offrir quelques chances d'ascension. Ordinairement, les voyageurs qui viennent de Gjestvaer ne débarquent qu'au fond du Tufjord; l'inclinaison des falaises y facilite beaucoup la montée, mais c'est allonger de quatre ou cinq lieues la route du cap. Les guides savaient que nous étions pressés, et d'ailleurs l'état du ciel les engageait à abréger leur besogne; ils nous menèrent donc par le chemin le plus court. Rarement je me rappelle avoir exécuté une ascension aussi aérienne : nous devions sans cesse nous

servir des mains et des pieds. Les touffes de gazon, qui semblaient faciliter l'entreprise, étaient devenues si glissantes par suite de leur humidité, qu'à chaque instant, suspendus dans le vide, nous sentions le sol se dérober sous nos pieds. Enfin, nous arrivâmes sur un plateau ondulé, sorte de *fjeld*, que la mousse de renne disputait seule aux débris épars d'un micaschiste friable. Nos guides eux-mêmes hésitaient à reconnaître le chemin. De temps à autre, nous les voyions se consulter, une boussole en main, et disposer des tas de pierres pour retrouver au retour la route du bateau. Nous avançâmes ainsi pendant deux heures encore, à travers la pluie et le brouillard, sans découvrir aucune trace d'êtres vivants, si ce n'est un troupeau de rennes, qui s'enfuirent à notre approche. On ne voyait plus à trente pas devant soi. Tout à coup un de nos guides s'arrêta, et étendant le bras : « Havet! » (la mer!), nous cria-t-il. Presque à nos pieds, la montagne se repliait perpendiculairement sur elle-même, pour disparaître dans un gouffre de vapeurs blanchâtres, d'où s'élevaient vaguement les clameurs d'une mer en courroux. Sur la lande, le vent courbait tristement les tiges humides du lichen, et cependant quelques myosotis fleurissaient encore tout près d'une flaque neigeuse, mais timides, décolorés, rabougris, comme stupéfaits de leur présence dans ces lieux désolés. Voilà tout ce que nous vîmes au sommet du cap Nord!

Nous étions au 71° degré de latitude nord, c'est-à-dire à la hauteur de l'île Jan Mayen, de la terre Boothia Félix, du pôle magnétique et de la grande banquise. Cependant ici la mer ne gèle jamais, et l'écart entre les températures moyennes de l'été et de l'hiver n'est que de 9° centigrades. C'est qu'avant de se perdre dans les eaux du Spitzberg et de la Nouvelle-Zemble, le *Gulf-Stream* transmet jusqu'ici, avec le bois flotté des Antilles, les tièdes influences des mers équatoriales. L'hiver n'est pas plus froid à Hammerfest qu'à Christiania. L'extrémité même des plus profonds fjords reste navigable toute l'année, alors qu'à quelques lieues dans l'intérieur on compte parfois jusqu'à 40° centigrades.

Après quelques moments de contemplation, nous reprîmes la route du Tufjord. La descente fut naturellement plus ardue et plus périlleuse encore que la montée, outre que les forces commençaient à nous manquer. Depuis deux jours, nous ne nous soutenions qu'à force de thé froid mélangé de rhum, et il y avait trente-six heures que nous n'avions pas fermé l'œil. Une fois que nous cessions d'obéir à l'aiguillon de l'inconnu, la réaction devait commencer. Brisés, transis, fiévreux, nous nous couchâmes machinalement au fond du bateau. Des images étranges passaient devant mes yeux. A chaque sinuosité des côtes, je pensais reconnaître, dans les blocs de rochers nus et ternes, des bar-

ques, des estacades, des groupes de maisons; mais, au moment où je croyais entrer dans le port, de nouveaux horizons s'ouvraient devant moi, et le mirage s'évanouissait pour faire place à la morne réalité.

Enfin, vers neuf heures du matin, nous mouillions chez le marchand de Gjestvaer. Toujours nous nous rappellerons le sentiment de bien-être qui s'empara de nous quand, au sortir de notre dernière épreuve, nous retrouvâmes sous ce toit hospitalier tous les agréments de la civilisation. Bon feu et bon lit, une nourriture fraîche, des hôtes empressés, et jusqu'à un piano, sans doute le plus septentrional du monde, frémissant sous les doigts d'une jeune Norvégienne qui, élevée à Trondhjem, parlait couramment l'anglais, — telle fut l'agréable surprise que nous ménageait le 71ᵉ degré de latitude nord !

Toutes ces stations qu'on rencontre sur les côtes du Finmark appartiennent à des marchands qui, tour à tour acheteurs et vendeurs, sont les seuls intermédiaires entre les habitants du voisinage et les grands marchés du Sud. Les *jagts,* qu'ils envoient à Bergen ou à Christiansund avec les produits de la pêche locale, leur reviennent chargés d'outils, de provisions, d'étoffes, qu'ils revendent avec un bénéfice certain à leurs fournisseurs de poisson. Aussi chaque établissement possède-t-il, à côté de ses magasins, une sorte de mercerie, où le propriétaire

lui-même ne dédaigne pas de servir en détail ses pratiques journalières. Rien de plus curieux que l'intérieur de ces véritables bazars, surtout si le marchand possède une succursale dans l'intérieur du Finmark. Qu'on réunisse, dans une baraque de quelques mètres carrés, l'assortiment d'une épicerie et l'outillage d'une forge, qu'on y ajoute le bric-à-brac d'un colporteur forain et d'un costumier carnavalesque; qu'on répande dans l'atmosphère l'odeur rance du poisson séché ou des peaux de renne à peine équarries, et, pour compléter la scène, qu'on place devant une longue table en bois de bouleau les figures bronzées de trois ou quatre *Quènes* marchandant quelques skillings de tabac, tout en caressant de l'œil le baril d'eau-de-vie à demi dissimulé parmi de vieilles ferrailles, — on aura l'image d'un de ces comptoirs où se traite tout le commerce de la Norvége septentrionale.

Cette classe de marchands constitue, dans l'extrême Nord, une sorte de féodalité commerciale. Comme elle fournit aux pêcheurs leurs embarcations et leurs engins, à condition de partager le résultat de leur pêche, elle les tient par les outils qu'elle leur fournit comme par les produits qu'elle leur achète. Quand un marchand a choisi l'emplacement de sa demeure, on voit bientôt arriver une colonie d'indigènes, qui se groupent autour des magasins comme les paysans du moyen âge sous les

murs du manoir seigneurial. Dès que l'établissement acquiert quelque importance, on y construit un débarcadère, on y établit une station avec un bureau de poste; les bateaux y relayent et les paquebots y relâchent. C'est naturellement le marchand qui devient alors l'agent des services publics, et il en retire comme une consécration officielle de son influence privée. Il y a longtemps déjà que les commerçants des côtes norvégiennes ont dû renoncer aux monopoles abusifs du système danois. Cependant la force de l'habitude, — si puissante dans les pays scandinaves, — écarte presque partout la concurrence, qui seule pourrait amener la ruine de leur domination économique, et par suite de leur prépondérance sociale.

D'ailleurs, cette caste paraît à la hauteur du rang qu'elle occupe et de l'autorité qu'elle exerce. L'instruction primaire est aussi répandue sous le toit du pêcheur qu'au riche foyer du marchand; mais ce dernier ne se contente pas d'enseigner à ses enfants les principes élémentaires des connaissances humaines. Ses filles lisent plusieurs langues, brodent avec goût et jouent les mélodies en vogue; ses fils sont élevés à Bergen ou même à Christiania. Mais tandis que nos classes moyennes se bornent à voir dans les avantages de l'éducation un échelon vers quelque position supérieure, le bourgeois norvégien ne semble avide de connaissances nouvelles que

pour en orner et en perfectionner la profession de ses pères, échappant ainsi à ce dédain des occupations matérielles, — triste héritage de sociétés serviles, — qui nous vaut aujourd'hui, entre autres fléaux, la dépopulation des campagnes, l'encombrement des carrières libérales, et surtout le débordement d'une centralisation bureaucratique. Nous nous souvenons encore de notre surprise quand, à Komagfjord, nous entendîmes les filles du marchand, — deux charmantes personnes élevées à Trondhjem dans tous les raffinements de la vie urbaine, — nous déclarer sans la moindre affectation que chaque année elles passaient le rude hiver du Finmark à gérer la succursale de leur père, parmi les rennes et les Lapons de Karasjock.

L'intérieur de ces établissements semble rechercher le comfort sans viser au luxe. Il y règne partout une atmosphère de calme et de contentement. On sent qu'il y a là l'édifice de plusieurs générations. Les étrangers, qui pourtant fréquentent ces parages en assez grand nombre, sont toujours sûrs de rencontrer ici cette même hospitalité que nous avions déjà tant admirée dans les districts les moins fréquentés de la Suède. C'est pour le voyageur qu'on réserve la meilleure chambre, le meilleur lit, le meilleur vin. On ne le confie pas même aux soins des serviteurs; ce sont les filles de la maison qui le servent à table. On s'efforce de le distraire; on s'ap-

plique à devancer ses moindres désirs. Si l'on peut comprendre son langage, on aime à l'interroger sur les péripéties de son voyage; et quand, après avoir retracé ses aventures, il laisse percer son admiration pour les beautés de la nature ou son estime pour le caractère des habitants, le vieil hôte, qui fume sa longue pipe au coin de la cheminée, laisse échapper quelques bouffées vers le plafond avec un sourire de patriotique contentement; tandis qu'un groupe de blonds enfants, accroupis autour du narrateur, suivent du regard le récit dont ils ne comprennent aucun mot, mais dont ils semblent épier le reflet sur les traits attentifs de leurs parents.

XI

LES CÔTES DU FINMARK.

A bord du *Nordkap*. — La rade d'Hammerfest. — Les paquebots du Finmark. — Mouvement et civilisation. — Un préjugé commercial. — Le *Tordenskjold*. — Navigation des côtes occidentales. — Tromsö. — Les Loffoden. — Pêcheries de hareng — Un coucher de soleil dans le Westfjord. — Bodö. — Passage du cercle polaire. — L'Hestmands-öen et la Likom-öen. — Arrivée à Trondhjem.

Chaque semaine, un steamer fait le service postal entre Vadsö et Hammerfest. Son arrivée dans ce dernier port coïncide avec le séjour du paquebot qui dessert toutes les côtes occidentales de la Norvége. On peut ainsi franchir en dix-sept jours la distance qui sépare Vadsö de Christiania. Le *Nordkap*, qui vint nous prendre à Gjestvaer dans la journée du 13, nous parut solide, spacieux et bien aménagé; mais nous ne profitâmes de son hospitalité que pour prolonger jusqu'au lendemain le somme commencé à Gjestvaer aussitôt notre retour du cap. Quand nous nous réveillâmes, nous étions en rade d'Hammerfest.

Cette ville paraîtrait d'une médiocre importance à côté d'une bourgade méridionale; mais par le pittoresque de son cadre, non moins que par le



Dessin de L. Breton. Page 282.

L'entrée du Saltenfjord, près de Bödö.

D'après un croquis pris sur nature par le baron F. de Beeckman.



nombre et la propreté de ses habitations, elle devait agréablement surprendre des gens habitués depuis trois semaines au spectacle peu récréatif des villes laponnes. Bâtie en bois, elle s'allonge en demi-cercle au fond d'une baie, sur une bande de terre resserrée entre la mer et les flancs abrupts du Tyve-fjeld. En face, la rade est protégée par l'île Sorö, dont on découvre au loin les falaises sombres et les cimes neigeuses.

Hammerfest est la ville la plus septentrionale du monde, même si l'on considère les établissements danois du Groënland. Toutefois, au cœur de l'hiver, la température n'y descend presque jamais au-dessous de 13° centigrades. C'est alors que l'aurore boréale construit, dans l'azur velouté de la nuit perpétuelle, ses colonnades lumineuses et ses palais enchantés. Les communications maritimes avec Trondhjem et même avec Vadsö ne sont interrompues à aucun moment de la saison; à peine la réapparition du soleil fait-elle pressentir le retour du printemps, que, devançant la débâcle, une flottille de pêcheurs quitte le port et va, aux confins de la mer libre, épier le moment de s'élancer, parmi les blocs de glace fondante, à la poursuite du phoque et de la baleine. On conçoit les périls multiples d'un pareil métier; aussi n'est-il pas difficile d'admettre la réputation d'adresse et d'audace qui caractérise la marine d'Hammerfest.

Ce port n'est pas seulement un comptoir de pêche, c'est encore le principal entrepôt du commerce entre les côtes septentrionales de la Russie et de la Norvége. A notre arrivée, la rade était couverte de gros trois mâts, aux formes courtes et pesantes, aux voiles noires et rapiécées. Ce sont les « lodie » d'Arkhangel, qui fournissent de blé, au grand désespoir du gouvernement scandinave, tous les marchés de la Norvége septentrionale. Quelques sloops anglais ou norvégiens, deux yachts de plaisance, une chaloupe cuirassée aux couleurs suédoises, les deux steamers, fraternellement ancrés côte à côte pour faciliter leur échange de passagers et de marchandises, enfin les barques qui sillonnaient le port, et la foule affairée qui circulait dans l'unique rue de la ville, formaient à nos yeux un tableau plein d'originalité et d'animation.

Hâtons-nous cependant d'ajouter qu'Hammerfest offrait un aspect quelque peu insolite, grâce à la présence hebdomadaire des deux paquebots qui entretiennent sur ces côtes le mouvement et la vie. Tous les voyageurs qui ont visité les pays arctiques s'accordent à y reconnaître l'extrême ténacité des traditions et des mœurs. Il n'y a que de grandes secousses capables d'y soustraire les populations à l'immobilisme de leurs habitudes. L'introduction du christianisme et l'avénement de la réforme marquent seuls jusqu'à ce siècle quelque changement

notable dans les institutions locales et dans l'esprit public de ces contrées. En établissant un service régulier de vapeurs de Trondhjem à Hammerfest, et ensuite d'Hammerfest à Vadsö, le gouvernement de Christiania a provoqué, quoique dans un ordre d'idées plus matériel, une révolution de ce genre. Mais depuis lors, tout est de nouveau resté stationnaire, et l'État a dû jusqu'aujourd'hui payer à la Compagnie concessionnaire de la ligne occidentale un subside annuel de vingt-quatre mille species[1]. La construction d'un télégraphe, qui s'étend déjà jusqu'à Bodö, et qui se prolongera bientôt jusqu'à Hammerfest, va peut-être donner le signal d'un nouveau développement, s'il faut en croire l'expérience des localités où cette influence s'est déjà fait sentir. Certes, si jamais gouvernement fut excusable de suppléer pécuniairement à l'insuffisance de l'initiative privée, c'est bien parmi ces populations de l'extrême Nord, qui, si avisées et si indépendantes dans le règlement de leurs intérêts locaux, semblent attendre d'une impulsion supérieure le moyen d'établir les relations nécessaires à leurs progrès sociaux, non moins qu'à leur prospérité individuelle.

Le *Tordenskjold,* — où nous nous installâmes dans la soirée du 14, pour lever l'ancre à l'aube, —

[1] On nous a même rapporté que la ligne d'Hammerfest à Vadsö, directement exploitée par l'État, lui coûte environ cinquante mille species par an.

est un steamer tout neuf, qui accomplissait alors son premier voyage. Mais nous pûmes y regretter à loisir les agréments de notre vieux *Berzélius*. Sur le *Tordenskjold*, les cuisines ressemblent à une salle de bal, et les voyageurs sont entassés dans des cabines à six lits, où deux personnes ont peine à respirer. Les fenêtres des corridors offrent des vitraux gothiques, et c'est à peine si le salon reçoit le jour par d'étroites meurtrières. La machine est à hélice, et l'on file moins de nœuds que dans un paquebot à roues. Il paraît que son seul avantage, c'est l'économie du combustible.

Heureusement, nous y trouvâmes une société fort agréable et un capitaine des plus complaisants, — comme d'ailleurs tous les officiers de la marine norvégienne. Sauf un vieux général prussien, qui venait d'explorer les côtes du Finmark jusqu'aux frontières de la Russie, et qui nous racontait les épisodes de son voyage avec une verve toute militaire, nous étions les seuls étrangers à bord. Il n'y avait même d'autre touriste indigène qu'un administrateur de la Banque de Christiania, déjà notre compagnon sur le *Nordkap;* il comptait reprendre aux Loffoden sa femme et sa fille, qu'il avait laissées chez un parent, pour poursuivre seul l'excursion du cap Nord. Le reste des passagers se composait de marchands et de pêcheurs, qui se renouvelaient à chaque station. Mais presque tous nos compagnons

de l'arrière parlaient couramment l'anglais; quelques-uns même y ajoutaient une certaine connaissance du français ou de l'allemand, et tous s'ingéniaient, avec beaucoup de gracieuseté, à devancer nos questions sur les particularités les plus intéressantes des parages que nous traversions. Rien de plus curieux que les conversations à table d'hôte. Il n'est pas rare d'entendre certains indigènes soutenir une discussion en deux, trois et même quatre idiomes. On dirait vraiment que plus on s'avance vers le Nord, plus on trouve parmi les populations européennes ce don des langues dont les races latines semblent si malheureusement déshéritées.

Les mauvais temps devaient nous poursuivre jusqu'à Trondhjem, mais avec des intervalles de calme et de soleil. Toute notre navigation se passa entre le continent et les iles qui fourmillent sur ces côtes déchiquetées. C'est à peine si, pendant nos sept jours de traversée, nous eûmes à affronter quelques heures de pleine mer. A chaque instant, nous entendions le vacarme de la tourmente qui sévissait au large; quelquefois même, — par-dessus les écueils qui nous protégeaient, nous pouvions découvrir l'écume des vagues déchaînées, et pourtant, sauf aux approches de Trondhjem, nous naviguâmes continuellement dans les eaux presque calmes d'un vrai canal, long de deux cents lieues, à bords irréguliers et à échappées innombrables.

A mesure que nous descendîmes les côtes du Finmark, le rivage nous apparut de plus en plus sombre et escarpé. Çà et là s'ouvraient de larges et profonds fjords, taillés à angle droit et surplombés par des cimes neigeuses. Le lendemain de notre départ, nous longeâmes, entre le Kvænangen et le Lyngenfjord, plusieurs glaciers d'apparence assez considérable; quelques-uns s'abaissaient même le long d'une dépression naturelle jusqu'à la mer qui lavait leurs moraines. Enfin le 17, au milieu de la nuit, nous mouillâmes dans la rade de Tromsö, où les steamers ont l'habitude de relâcher pendant vingt-quatre heures.

Tromsö est situé dans une île dominée par une enceinte de pics noirs et neigeux, qui atteignent jusqu'à trois mille pieds de hauteur. C'est le chef-lieu du Finmark et la plus grande ville de l'extrême Nord; il est vrai qu'elle peut déjà compter six siècles d'existence, si l'on remonte jusqu'au roi Hakon-Hakonson, qui y dédia une église à « Sanctæ Mariæ de Trums ». Le temple actuel est tout en planches vernies; il n'a rien de gothique ni de roman; mais par sa simplicité et ses dimensions, c'est une des églises les plus propres et les plus originales que nous ayons rencontrées dans la péninsule.

Tromsö possède un trafic assez considérable avec les provinces du Midi et les côtes de la mer Blanche. On y trouve une école latine, des sociétés de lecture

et de musique. Les Lapons affluent en grand nombre; c'est le principal marché où ils s'approvisionnent pendant l'hiver. L'été, ils sortent de leurs fjelds et s'établissent avec leurs rennes dans les grandes vallées qui descendent à la mer. Nous profitâmes de notre séjour pour visiter un de ces campements à quelques lieues de la ville. La tribu, une des plus misérables que nous ayons rencontrées, se composait de deux familles formant un ensemble de douze à quinze individus. Ils vivaient tous entassés dans deux huttes de gazon, et ne se servaient pas même de tentes.

Le soir où nous quittâmes Tromsö, nous vîmes, pour la première fois depuis cinq semaines, le soleil disparaître de l'horizon. Ce ne fut qu'un crépuscule de quelques minutes, mais nous saluâmes avec une sorte de soulagement ces symptômes avant-coureurs de la nuit renaissante. L'homme vit de contrastes, et l'on se fatigue d'un jour sans ombre comme d'un bonheur sans nuages.

Nous passâmes toute la matinée du 18 à contourner le rivage oriental d'Hindö, la plus grande île de Norvége; puis nous nous engageâmes dans les méandres des Loffoden. On serait tenté de voir dans cet archipel un vrai groupe de volcans éteints. Ses assises s'arrondissent en croupes hardies, qu'on dirait émergées tout d'une pièce; ses flancs se découpent en gorges ténébreuses, qui paraissent s'en-

foncer en tournoyant jusqu'aux entrailles du globe ; ses crêtes, hérissées de blocs, de pitons, d'aiguilles gigantesques, font penser à une mer de feu figée par quelque refroidissement subit. Parfois le sommet du cône fait place à une sorte d'entonnoir circulaire où le regard pénètre par une des parois écroulées : on s'imaginerait découvrir un cratère où la neige a depuis des siècles remplacé la lave. Mais un examen moins superficiel montre bientôt que ces formes étranges sont uniquement attribuables à l'action continue des agents atmosphériques sur les masses feuilletées du gneiss et du micaschiste.

Entre les îles les plus escarpées s'allongent capricieusement des bras de mer, entrecoupés eux-mêmes par une multitude d'îlots bas et rocailleux. Presque tous ces récifs sont couverts de mouettes, de canards, d'*eiders*, qui ne semblent nullement s'effaroucher de notre approche. Quelques eiders voltigent même dans les cordages du navire ; il est vrai qu'une loi très-sévère défend d'attenter aux jours de ces précieux volatiles, source de richesses pour la Norvége et de comfort pour le monde entier.

Parfois les îles se resserrent, et nous avançons lentement entre deux murs de rocs qui, se repliant soudain, découvrent une verdoyante pelouse, où s'élève à l'abri des vents la cabane de quelque pêcheur.

Il est difficile de citer le nom des Loffoden sans dire quelques mots de la pêche du hareng. Les bancs qui l'alimentent se composent de trois terrasses vivantes qui s'étagent parallèlement à des profondeurs successives de vingt, quarante et cent vingt pieds. On dit que les harengs se réfugient dans ces parages pour se soustraire à l'agitation des vents pendant la saison du frai, qui dure de février à la fin d'avril. Mais ils ne peuvent échapper à des désagréments tout aussi redoutables : pendant ces trois mois, plus de quinze mille pêcheurs recueillent, en certaines années, jusqu'à seize millions de harengs. Le poisson, salé et séché sur place, est ensuite embarqué sur les *jagts*, qui le transportent dans les entrepôts du Sud. Toutes ces côtes, depuis les rues d'Hammerfest jusqu'aux détroits des Loffoden et aux ports du Midi, sont imprégnées de l'odeur rance que répandent dans l'atmosphère les séchoirs de cette industrie, la plus importante de la Norvége.

Cette population de pêcheurs fut longtemps écrasée par le monopole des villes hanséatiques, et plus tard des principales cités norvégiennes, telles que Bergen et Trondhjem. Actuellement, il n'est plus nécessaire d'être bourgeois de ces villes privilégiées pour avoir le droit d'établir un comptoir dans les provinces du Nord. Cependant la vente du poisson *salé* est encore interdite à tout individu non légalement reconnu marchand.

Quand le soir arriva, nous venions de quitter l'extrémité occidentale des Loffoden, et nous naviguions dans le Westfjord, le cap sur Bodö. Le tableau qu'on découvre d'ici, par un temps clair, est comparé aux vues maritimes les plus remarquables de notre hémisphère. Malheureusement la brume nous en voilait les principaux contours. Tout au plus fûmes-nous dédommagés par un de ces couchers éblouissants que le soleil paraît prodiguer à ces parages. Sur notre droite ondulait l'Océan, déjà enseveli dans le crépuscule; devant nous les lignes vagues et blanchâtres d'une côte déchirée s'allongeaient jusqu'aux premières Loffoden, dont les masses fantastiques continuaient à s'égrener sur notre gauche. On aurait pu se croire au centre d'une baie circulaire. Bientôt nous n'aperçûmes plus que les principaux pics de l'archipel, se détachant en noir sur un fond d'or incandescent. Çà et là flottaient quelques vapeurs grises frangées d'argent, dont les déchirures laissaient nos regards se perdre dans un azur doux et fin, aux nuances de turquoise et d'opale. Par-dessus notre tête, les nuées se teignaient d'un pourpre sanglant qui se reflétait sur les flots apaisés du fjord comme sur les cimes neigeuses du continent voisin. C'était un merveilleux spectacle, — fantastique chaos de lumière et d'ombre, digne d'inspirer le pinceau d'un grand peintre.

Bodö, où nous nous réveillâmes dans la matinée

du 19, est le chef-lieu du Nordland, la dernière province qu'on puisse ranger, avec les districts du Finmark, sous la dénomination de Laponie norvégienne. Son emplacement est des plus pittoresques, à l'entrée du Saltenfjord, sous les escarpements du Blaamandfjeld. Là, domine à sept mille pieds la plus haute cime de l'extrême Nord, la blanche *Sulitjelma*, dont les glaciers descendent jusque sur les bords solitaires du Torne-träsk, dans les plaines du Lule-Lapmark supérieur. C'est ici que la grande chaîne se rapproche le plus des côtes occidentales; c'est également ici qu'elle étale ses contre-forts les plus abruptes et les plus sinistres, pareils à un gigantesque entassement de fortifications ruinées, avec ses tours sourcilleuses et ses remparts ébréchés.

La ville est toute moderne. Le gouvernement, séduit par le voisinage des Loffoden, lui octroya de nombreux priviléges dans l'intention d'y attirer le commerce. Mais, comme toutes les créations artificielles, elle resta longtemps stationnaire, et c'est seulement dans les dernières années qu'elle est un peu sortie de sa torpeur. Toutefois, elle est encore bien loin d'acquérir l'importance de Tromsö. La route qui conduit de Bodö à l'église de la paroisse traverse un district d'apparence fertile et peuplé. Nous y vîmes s'accentuer de plus en plus l'inverse du phénomène que nous avions observé trois se-

maines auparavant sur les bords du Muonio et dans les fjelds de la Finlande. A mesure que nous redescendions vers le Sud, le feuillage reparaissait plus touffu et plus vivace, le bouleau faisait place au pin, et le pin même rachetait, par le voisinage d'essences plus méridionales, l'austérité un peu monotone de son émeraude : on retrouvait le bruissement des insectes, on revoyait voltiger les oiseaux. Des fleurs plus nombreuses émaillaient, dans les vallons, des pâturages plus veloutés. Enfin, les assises des montagnes commençaient à disparaître sous des vagues de verdure. Mais comme leurs crêtes devenaient toujours plus chauves et leurs flancs plus décharnés, cette renaissance de leur parure végétale ne faisait que les relever encore par un nouveau contraste de fraîcheur et de sauvagerie.

Quand nous arrivâmes à l'église, l'office venait de finir. Nous vîmes la foule endimanchée remonter en carriole et s'éparpiller dans toutes les directions. Le temple nous parut assez ornementé, mais badigeonné dans le plus mauvais goût. Une particularité à noter, c'est que le cimetière, à quarante pieds d'altitude, renferme une multitude de coquilles marines appartenant à des espèces contemporaines. Près de l'église s'élève le presbytère, où séjourna Louis-Philippe. Sur la porte d'entrée, resplendit cette inscription en lettres gothiques :

Nil sunt absque Deo vigilum vigilante labores.

A l'intérieur, rien n'est changé depuis le départ du prince français. On n'y a pas même enlevé le buste du prétendant Stuart, qui, affirme-t-on, y figurait déjà à cette époque. Sur les murailles se trouvent des peintures représentant des scènes de chasse et de bergerie dans le goût du dernier siècle, mais fort médiocres d'exécution : on prétend qu'elles furent apportées de Hollande, planche par planche, sur la commande de l'excentrique pasteur, qui assembla, au 67e degré de latitude nord, ces éléments d'un luxe disparate.

En quittant Bodö, nous naviguâmes longtemps encore entre des îles stériles et abruptes, vraies lagunes de roc que dominaient vers l'est les pics bizarres du continent avec leurs capuchons de neige. Dans la matinée du 20, nous repassâmes le cercle polaire. Ici se découvre un rocher fort curieux, le *Hestmand-öen*, qui rappelle les formes d'un cavalier fendant les flots. On pourrait croire que c'est le farouche gardien des mers polaires, si une légende ne donnait une explication plus rationnelle de sa présence. C'était autrefois un brillant cavalier, espèce de centaure scandinave, qu'un tendre amour unissait à une jeune sirène des environs, la plus belle fille de la mer. Mais les dieux de ce temps-là n'échappaient pas aux passions des hommes, et un beau jour le Hestmand, flânant aux abords du cercle, découvre sa naïade en conversation criminelle avec

un triton du voisinage. Dans sa fureur, il leur décoche une flèche qui, déviant du but, perce d'outre en outre la montagne de l'île Torghätten, et va tomber aux pieds de l'infidèle. Or les juges de l'empyrée scandinave, plus sévères que bien des jurys, ne paraissaient guère admettre, même en cas de flagrant délit, que l'époux outragé pût se faire justice lui-même. Ils condamnèrent à une pétrification perpétuelle le centaure pour son emportement, et la naïade pour son infidélité. La flèche elle-même partagea leur sort commun à l'endroit où elle était tombée, et si l'on ne sait rien du triton, c'est sans doute qu'il expie sa complicité dans quelque caverne sous-marine. Si vous révoquez en doute la véracité de cette chronique, rendez-vous sur les lieux, examinez la position respective du centaure, de la belle et de la flèche; puis dites-nous si la projection d'un trait gigantesque, qu'une main suffisamment puissante lancerait du *Hestmand-öen* à la *Likom-öen*, ne passerait pas par l'énorme excavation qui perfore aujourd'hui le sommet de Torghätten.

Ces personnages muets d'un drame mythologique semblent clore sur ces rivages la série des grands bouleversements. Pendant deux jours, nous n'aperçûmes plus qu'une côte basse et terne, découpée en criques sinueuses et en roches moutonnées. Enfin, le 21 au soir, nous entrions dans le port de Trondhjem, où nous devions quitter le *Tordens-*

kjold pour nous enfoncer dans l'intérieur du pays.

Après avoir ainsi promené le lecteur à travers les fjelds sauvages de la Laponie et les côtes déchirées du Finmark, nous voudrions bien le conduire encore dans les hautes chaînes, les riantes vallées et les ténébreux fjords qui conquirent notre admiration pendant le reste de notre séjour en Norvége. Mais nous sentons que, même sur cette terre pittoresque, l'abus des descriptions mène forcément à l'emphase ou à l'uniformité. Si variés, si attrayants que soient les sites d'un pays, la plume est bien pauvre d'expressions quand il s'agit de reproduire les combinaisons infinies de la nature. C'est encore avec plus de regret que, borné par notre cadre, nous devons quitter ici les populations scandinaves de la Norvége. Mais il faudrait des volumes — et le sujet en est digne — pour peindre le développement des mœurs et des institutions qui ont su réaliser sur ce coin de terre perdu dans les frimas, l'idéal, si ardemment poursuivi ailleurs, d'une démocratie libre, instruite, religieuse et prospère.

FIN.

TABLE.

SECONDE PARTIE.

LAPONIE.

FIN DE LA TABLE.

TABLE DES GRAVURES.

SAHARA.

LAPONIE.




BIBLIOTECA
NAZIONALE
FIRENZE